221

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

1er NOVEMBRE 1949

LES ACCORDS FRANCO-BRITANNIQUES DE 1940	PRINCE XAVIER DE BOURBON.	3
PREMIÈRES ARMES. — *Nouvelle*	J. KESSEL	12
L'AVENTURIER DES ILES. — I	PIERRE FRÉDÉRIX	39
PRINTEMPS. — *Deuxième partie*	ANDRÉ STEYLAERS	56
TAHITI. — II	A. T' SERSTEVENS	88
LES NOUVEAUX DIRIGEANTS DE L'ALLEMAGNE	MAURICE MURET *de l'Institut*	114
VINGT-HUIT ANS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — *JOURNAL* (Mai 1899-Septembre 1900)	JULES CLARETIE *de l'Académie française*	122
REVUE SCIENTIFIQUE. — *LA BOMBE ATOMIQUE*	RENÉ SUDRE	141
QUESTIONS ACTUELLES. — *L'« ALIGNEMENT » DES MONNAIES*	C.-J. GIGNOUX	149
REVUE DRAMATIQUE. — *MISS MABEL. — MOBY DYCK. — SINCÈREMENT*	R. BOURGET-PAILLERON	162
LES SIX NUITS DU CHEVAL	CHARLES D'YDEWALLE	174

A TRAVERS LA PRESSE. — MENUS PROPOS. — LES LIVRES

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE

LITTÉRATURE HISTOIRE ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500 fr.**
— — — un an (24 numéros)... **3.000 fr.**
Étranger, six mois (12 numéros)..... **2.300 fr. français.**
Étranger, un an (24 numéros)..... **4.500 fr. français.**

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **La Revue**.

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés, avec interlignes, seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées dans **La Revue** *sont interdites dans tous les pays.*

LES LIVRES

LETTRES A UN AMI. — CENT ONZE LETTRES INEDITES DE BENJAMIN CONSTANT A CLAUDE HOCHET, publiées avec une introduction et des notes par Jean Mistler ; 1 vol. in-8°. La Baconnière.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les si intéressantes lettres de Benjamin Constant que **La Revue** a publiées avec une introduction et des notes de M. Jean Mistler. Ces lettres, dont les originaux sont conservés à la Bibliothèque nationale, ont été écrites entre 1800 et 1830, mais le plus grand nombre se réfère à la période 1800-1814. Le destinataire, Claude Hochet, capitaine de volontaires sous la Révolution, avait eu la malchance que son bataillon, dirigé sur la Vendée, se mutinât. Considéré comme responsable de cette sédition Hochet fut arrêté mais, grâce au 9 thermidor, il échappa au Tribunal révolutionnaire. Entré au Conseil d'Etat, il devait en devenir secrétaire général. Les lettres de Benjamin Constant sont précieuses par les renseignements que l'auteur fournit sur l'élaboration de ses œuvres, sur sa vie sentimentale, sur les épisodes de sa liaison avec Mme de Staël, etc... Elles apportent des précisions sur la psychologie de l'auteur d'**Adolphe** et nombre d'informations nouvelles et utiles pour quiconque s'intéresse à la biographie de Constant. Dans son attrayante préface, M. Jean Mistler dessine le portrait de Claude Hochet, retrace les étapes de sa carrière administrative et montre quelle place importante il tient parmi les amis de Benjamin Constant.

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

LES ACCORDS FRANCO-BRITANNIQUES DE 1940

L'HISTOIRE se fait toujours lentement et il n'y a jamais d'histoire complète du présent. Il faut l'éloignement pour que les documents indispensables soient réunis, soumis à un examen critique et dominés par l'esprit. Il faut le temps pour que les passions s'apaisent, pour que les intérêts particuliers s'évanouissent et que les déformations dues à l'esprit de parti soient rectifiées. A son heure, et malgré toutes les imperfections humaines, la réalité finit par apparaître. Les contemporains des grands événements, qui ne sauraient prétendre en avoir tout de suite une vue d'ensemble, peuvent servir les historiens de l'avenir en apportant un témoignage exact sur les faits, même limités, dont ils ont été les spectateurs. Ils aident ainsi dans leur mesure à la manifestation de la vérité, et à la constitution de l'Histoire qui est la mémoire des peuples.

C'est dans ce sentiment que j'ai été amené à relater l'histoire des accords secrets franco-britanniques de décembre 1940 (1). Les circonstances ont voulu qu'à cette époque je fusse mis secrètement au courant des négociations qui avaient lieu. Je m'y suis trouvé mêlé en raison des amitiés que j'avais en France et en Angleterre. J'ai même pu en constater les effets. Et j'ai eu ensuite le temps de méditer sur leur valeur et leur portée. Arrêté en 1944 par la Gestapo comme terroriste, communiste et agent de l'Angleterre, j'ai été condamné à mort, et, si j'ai pu, grâce à l'intervention du chef de l'Etat, échapper à l'exécution, j'ai été envoyé dans un camp de déportation. Après mon

(1) Plon, éditeur.

retour en France en juillet 1945, lors de notre libération par les Américains, j'ai suivi de très près les différentes publications qui ont été faites sur la politique franco-britannique, et plus particulièrement les *Mémoires* de M. Churchill. Ce qui m'a frappé dans ces *Mémoires*, et ce qui m'a décidé à raconter ce que je savais, c'est le silence que l'illustre homme d'Etat britannique a gardé sur les accords Halifax-Chevalier intervenus en décembre 1940. Pour relater cette histoire, qui fournit l'une des clefs de la situation internationale au cours des années 1940-1944, il m'eût suffi de recourir à mes souvenirs personnels et à mes documents propres. Cependant j'ai pu y joindre d'autres sources d'information ; j'ai eu en mains les textes, et j'ai recueilli en France et en Angleterre des documents qui confirmaient ce que je savais de l'accord. Ce n'est qu'un instant dans une vaste histoire : mais c'est un instant décisif et qui a projeté une grande lumière.

***

L'idée qui a inspiré les négociateurs et dominé tout l'accord est la nécessité qu'il y avait à maintenir les relations franco-britanniques aussi étroites que possible, en dépit des événements qui pouvaient les compromettre ou qui semblaient les contredire. Elle s'est imposée avec force, dès après l'armistice, tant en Angleterre qu'en France, à quelques esprits perspicaces à qui cette notion de l'avenir franco-britannique a paru invinciblement conforme à la nature des choses comme aux nécessités de l'heure.

D'où venait la puissance de ce principe qui, aux yeux d'une élite, revêtait tout ensemble l'évidence indiscutée d'une foi et la solidité d'une donnée de la raison ? Elle était le résultat d'expériences et de réflexions qui duraient depuis trois quarts de siècle. L'Europe a mis beaucoup de temps avant de comprendre ce qu'était le péril germanique. Elle a fait preuve d'une méconnaissance grave des réalités politiques quand elle a assisté impassible à l'attaque de l'Autriche par Bismarck, et elle a donné la mesure de ses illusions quand elle a cru voir dans le succès de la Prusse un avantage pour le libéralisme. Sadowa était une date dont peu de chancelleries et peu d'écrivains ont senti l'importance. Pourtant, quatre ans plus tard, cette impor-

tance n'a été que trop visible : après avoir battu l'Autriche en 1866, la Prusse battait la France en 1870.

L'Europe ne paraît pas avoir mieux compris la signification de Sedan qu'elle n'avait compris celle de Sadowa. La fondation même de l'Empire allemand ne lui causa pas d'abord de grandes préoccupations. Plus avertie et plus menacée, la France a discerné pour sa part quelles étaient les perspectives de l'avenir, et l'alliance franco-russe a été la première précaution prise en Europe contre le développement des ambitions germaniques. Mais, entre la France et l'Angleterre, de longs démêlés coloniaux maintenaient un état de rivalité qui s'opposait à une conception diplomatique plus vaste et à un examen général de la situation européenne.

Ce sera l'éternel honneur du roi Edouard VII d'avoir compris la nécessité d'une politique nouvelle, destinée à assurer l'indépendance de l'Europe. Ce souverain, venu tard sur le trône, y arrivait pourvu d'une expérience sans égale des dirigeants du monde et des véritables intérêts des peuples. Il a été l'animateur des relations amicales entre les peuples d'occident. Avec clairvoyance, il a su intéresser à son dessein de grands ministres et de grands ambassadeurs, en Angleterre d'abord, puis bientôt en France, où Delcassé, Paul et Jules Cambon, Camille Barrère ont été associés à ce travail. Les vieux litiges ont été liquidés. L'entente franco-britannique est née, complétée heureusement par les accords avec l'Italie et avec l'Espagne, et par un rapprochement entre l'Angleterre et la Russie. Elle assurait la paix méditerranéenne, indispensable à l'activité de la marine, et aux rapports avec l'Afrique, où la petite Europe blanche trouve à la fois des ressources et des hommes, un immense réservoir de forces. Elle protégeait l'existence des petites nations, si grandes moralement, et si menacées, comme devait le prouver l'histoire de la Belgique. Si bien construite était l'œuvre d'Edouard VII qu'elle a résisté à tous les assauts, à tous les orages diplomatiques, Tanger, Casablanca, Agadir, et c'est elle qui a permis en 1914-1918 la victoire des Alliés et le salut de l'Europe, que sont venus secourir les Etats-Unis.

On ne peut cependant oublier ici la faute grave qui fut commise par les Alliés en 1917 lorsqu'ils refusèrent de conclure la paix avec l'Autriche-Hongrie. Moment historique dont l'importance avait été reconnue par Lloyd George et par M. Poin-

caré, qui, de leur poste de chefs de gouvernement, voyaient plus loin que les dirigeants parlementaires d'alors et que les idéologues d'outre-mer. Ceux-ci tout en laissant intact le colosse allemand, soi-disant démocratisé et assagi, ont voulu morceler cet empire austro-hongrois, véritable prototype d'une Société des Nations, où dix-sept nationalités ou langues se fondaient en une structure économique équilibrée, puissance modératrice vis-à-vis de l'Allemagne, bouclier séculaire de l'Europe contre les poussées orientales et asiates, symbiose des deux mondes. A la place de ce puissant empire qui était un garant d'équilibre, on entoura la masse territoriale allemande d'une ceinture d'Etats faibles et désunis, la « Petite Entente », victime toute désignée de l'appétit germanique.

Aussi la paix wilsonienne de 1918 ne fut-elle qu'un long armistice mal conçu et plus mal exécuté.

De fait, il advient souvent, que, le péril passé, les conditions de la sécurité sont négligées et oubliées. Durant les vingt années qui se sont écoulées de 1919 à 1939, dans un monde fatigué par tant d'épreuves et de sacrifices, parmi des volontés détendues, les dirigeants ont perdu et fait perdre aux peuples la mémoire exacte de ce qui avait été accompli et de ce qui avait constitué la sauvegarde de leur liberté. Ni les mutilations des traités, ni les avertissements d'un Foch n'ont suffi à ramener l'attention des hommes d'Etat sur les dures réalités présentes. Après avoir beaucoup parlé des manquements de l'Allemagne, l'Europe eut l'air de n'avoir qu'une préoccupation, qui était de relever l'Allemagne. Lord Tyrell, ambassadeur de S. M. britannique, alors qu'il était à la fin de sa carrière, disait un jour à un Français : « L'Histoire écrira que les Alliés après avoir échappé à un péril mortel ont eu l'étrange idée de remettre debout la puissance qui les menaçait : elle ajoutera qu'elles y ont parfaitement réussi. »

Il a fallu la démence hitlérienne et ses monstrueuses conséquences pour déterminer dans le monde un terrible réveil : août 39, mai 40. Alors, la pensée directrice qui avait inspiré la politique au début du siècle a immédiatement surgi à nouveau dans les esprits, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis. Elle n'a pas préservé l'Italie mussolinienne d'un égarement qui aurait dû et qui aurait pu être conjuré plus tôt. Mais ne la retrouve-t-on pas dans l'attitude de l'Espagne qui sut écarter

les Allemands de Gibraltar ? On la retrouve, en tous cas, exprimée avec fermeté dans les accords secrets de la France et de l'Angleterre conclus en décembre 1940.

***

Les négociations Halifax-Chevalier ont commencé le 4 décembre 1940. Ce matin-là M. Pierre Dupuy, chargé d'affaires du Canada, porta à M. Jacques Chevalier un message que lord Halifax avait chargé de lui transmettre comme à son plus intime ami. Elles ont duré jusqu'au 9 décembre. J'en ai suivi le développement jour par jour, parfois heure par heure. Elles ont été menées rapidement et sûrement : elles ont été la conclusion d'un examen approfondi de la situation, elles ont été le point de départ de toute une politique.

Il y avait eu, avant les conversations Halifax-Chevalier, un certain nombre de faits qui prouvent la permanence de l'idée d'une entente. Dans l'été de 1940, le maréchal Pétain avait écrit au président Roosevelt. L'Angleterre était devenue bénéficiaire de toutes les commandes de matériel de guerre non encore livrées à la France. Le 25 octobre 1940, le roi d'Angleterre avait écrit lui-même au maréchal Pétain pour lui faire part de ses préoccupations et pour lui adresser, à ce moment critique de la vie des peuples britanniques et français, un message de bonne volonté. Le 9 novembre 1940, le Maréchal avait écrit au général Weygand, qui était en Afrique, une longue lettre où il lui faisait connaître les grandes lignes de sa politique. En octobre 1940, avait eu lieu la mission du professeur Rougier (1) : conversations officieuses, comme il le dit lui-même, menées par un intermédiaire bénévole, accueillies d'ailleurs avec empressement par M. Churchill, et qui préparaient les négociations directes entre deux ministres responsables, ainsi que l'accord définitif qui s'en suivit : l'accord connu sous le nom Halifax-Chevalier.

En s'adressant directement et personnellement à Jacques Chevalier, qu'il connaissait depuis longtemps et en qui le Maréchal avait toute confiance, lord Halifax avait l'assurance que l'engagement serait conclu et tenu. Il fut donc entendu que,

(1) Le texte du protocole qui fut établi alors se trouve dans l'ouvrage du général Hering, *Revision*, et le récit détaillé de la négociation dans le livre de Louis Rougier, *Mission secrète à Londres* (2e édition, 1946).

dans les colonies qui continuaient la lutte aux côtés de l'Angleterre, il n'y aurait rien de changé pour le moment ; il était entendu, en outre, que les troupes françaises stationnées dans les colonies françaises s'opposeraient à toute tentative d'invasion d'où qu'elle vînt ; il était entendu enfin qu'en aucun cas la flotte française, ni les colonies, ni les bases, ne seraient livrées aux Allemands. Moyennant quoi la Grande-Bretagne ne s'opposerait pas au ravitaillement de l'Afrique du Nord et de la zone libre en matières de première nécessité.

Au fond, les deux principes qui ont inspiré les diverses conversations et l'accord lui-même, ont été toujours sensiblement les mêmes, et ils s'expliquent assez par la situation où était alors l'Angleterre : éviter à tout prix une mainmise allemande sur les colonies françaises ; éviter à tout prix que les Allemands s'emparent de la flotte française.

Mais que de nuances, que de difficultés, que d'écueils ! C'est d'abord le risque d'une attaque contre le Tchad, projetée par M. Laval, qui est évité ; puis ce sont les menaces allemandes à la suite du renvoi de M. Laval ; ce sont les précautions à prendre dans les discours officiels. M. Pierre Dupuy, l'amiral Leahy, lord Halifax, M. Jacques Chevalier, ont été constamment vigilants, et quand M. Chevalier, qui était ministre de l'Instruction publique, dut quitter ses fonctions sur l'injonction des Allemands, il n'en continua pas moins sa mission comme négociateur, pour l'exécution et la sauvegarde des accords.

De tous ces incidents, le plus grave a été celui qu'a soulevé le protocole Darlan les 3-6 juin 1941. L'amiral Darlan avait eu des pourparlers avec les Allemands et était d'avis de leur faire des concessions à Bizerte et à Dakar, comme bases d'opérations, en échange de contre-parties non déterminées. Ce projet était absolument contraire aux accords franco-britanniques et risquait d'entraîner la guerre avec l'Angleterre. M. Jacques Chevalier y fit une vive opposition, le général Weygand se refusait avec force à l'accepter. Finalement le maréchal Pétain, demanda aux Allemands des contre-parties auxquelles ils ne pouvaient consentir. Et ainsi, le protocole Darlan fut refusé. En dépit de tout, malgré les affaires de Syrie et de Madagascar, les accords sont restés en vigueur, jusqu'à leur dernière conséquence, qui fut le sabordage de la flotte à Toulon le 27 novembre 1942.

***

Des négociations entreprises et menées à bien dans des circonstances aussi malaisées ne sont concevables que si elles sont tenues absolument secrètes, et elles ne peuvent rester secrètes que si elles sont conduites par des hommes d'un patriotisme ardent et d'une qualité morale incontestée. En ce qui concerne les conventions Halifax-Chevalier, il est certain qu'elles ont été facilitées grandement par l'amitié qui liait les négociateurs, par l'estime et la confiance mutuelle qu'ils éprouvaient, par la probité et la hauteur de leur esprit. Point même n'eût été besoin entre eux de notes écrites, qui risquent toujours d'être surprises et dont la découverte aurait eu les plus fâcheuses conséquences : leur parole suffisait et elle était la garantie de la vérité.

La France et l'Angleterre suivaient avec une obstination réfléchie un chemin très étroit, bordé de précipices. Dans la situation où elle était, la France ne pouvait résister aux exigences allemandes que si elle se conformait correctement aux conditions de l'armistice, et que si elle pouvait légitimement protester toutes les fois que l'Allemagne tentait de les dépasser. De son côté, l'Angleterre voulait éviter à tout prix l'intervention de l'Allemagne dans les territoires d'Afrique et dans nos colonies. C'est ce que lord Halifax comprit tout de suite, et c'est ce qu'il indique avec une grande perspicacité : « Il faut maintenir entre nous, disait-il, un état de tension artificielle, il faut nous entendre derrière une façade de mésentente. » Le Maréchal était du même avis, et, s'il préférait le mot « froideur » au mot « tension », c'est que, dans un pays qui souffre, qui est sensible et qui est prompt à l'espérance ou au découragement, la froideur continue devient plus facilement une habitude supportable que les incertitudes et les variations d'une tension.

Ce recours à la diplomatie secrète peut paraître assez étonnant à une époque où un autre genre de diplomatie est en faveur, où les conférences réunissent un grand nombre de personnalités diverses, et où les communiqués à la presse sont devenus un usage. Les mœurs nouvelles sont certes explicables par l'intérêt que portent les démocraties à des questions qui jadis leur étaient étrangères : elles ont, en certains cas, l'avantage de fournir aux gouvernements l'appui de l'opinion ; mais elles ont

aussi l'inconvénient de mettre sur la place publique des problèmes qui auraient parfois besoin, pour être résolus, de silence et de méditation. Aussi trouverait-on, même dans le temps présent, au début de la guerre et après la guerre, plusieurs exemples de négociations et de décisions tenues secrètes. Dans notre civilisation matérielle, les moyens mis à la disposition des chefs d'Etat et des ministres ont beaucoup changé. Mais, dès qu'il s'agit de la nature humaine, de la réalité des forces, de l'art de la persuasion, des affinités entre les esprits, les inventions les plus ingénieuses ont moins de portée que les relations d'homme à homme : il faut toujours, disait un vieux diplomate renommé pour sa finesse, il faut toujours se souvenir qu'il est nécessaire d'avoir raison même au risque de déplaire, et de plaire même quand on a raison.

Les négociations Halifax-Chevalier n'ont pas été divulguées. Aucune allusion n'y a été faite à l'époque où elles ont eu lieu et dans les années qui ont suivi. Une seule note Havas, le 11 novembre 1940, a pu indiquer, en termes d'ailleurs fort vagues, que le gouvernement français, malgré les procédés employés contre notre flotte ou nos colonies, avait une politique à l'égard de l'Angleterre. Pour mettre fin à des rumeurs qui avaient couru alors, cette note était ainsi conçue : « Il n'a jamais été question d'une négociation de paix et il n'en sera pas question aussi longtemps que durera la guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre. » Si des Français ont deviné alors qu'il y avait vraisemblablement des conversations engagées, ils ont eu le tact de n'en pas parler. La discrétion fut pareille chez les marins des convois de ravitaillement, qui constataient que, à partir de la mi-décembre 1940, les croiseurs britanniques ne gênaient pas leur navigation le long des côtes africaines.

Dans l'application des accords, il y a pu avoir des moments difficiles. Deux grands pays qui se trouvent dans des circonstances tragiques ne sont pas à l'abri des secousses et des incidents ; la France occupée durement était sous la menace allemande, sans aucun moyen de se défendre : l'Angleterre, jusqu'à l'entrée en guerre des Etats-Unis, était seule à faire face à l'ennemi. En outre, les tempéraments diffèrent et l'appréciation exacte des événements était souvent, de loin, difficile. M. Churchill était impétueux, lord Halifax avait une vue plus froide des choses, M. Jacques Chevalier s'efforçait de tout mettre au

point, et le Maréchal était sans cesse pris entre les nécessités de l'armistice et les obligations des accords franco-britanniques.

Un exposé détaillé des négociations peut seul donner une idée de la complexité des faits, des obstacles souvent considérables qui se présentaient et de la manière dont on les a tournés. Mais l'ensemble fait ressortir de part et d'autre la fermeté continue de la volonté d'ensemble, et les résultats obtenus en sont la preuve éclatante. Toutes les clauses des conventions ont été exécutées, parfois au prix des plus lourds sacrifices comme le sabordage de la flotte, toutes les promesses ont été tenues, et elles ont produit les effets espérés. En novembre 1942, les Alliés, désormais prêts au combat, débarquaient en Afrique : c'était la perspective de la victoire.

PRINCE XAVIER DE BOURBON.

PREMIÈRES ARMES

I

Le long d'un couloir, dans l'un des bâtiments d'habitation de l'école de Saint-Cyr, une demi-douzaine de jeunes hommes avançaient avec une lenteur prudente et calculée et tâchaient de poser sans bruit sur les dalles leurs gros souliers ferrés. Ils étaient conduits par le caporal Ambroz et le sergent Fiersi.

Tous faisaient partie des élèves aspirants rappelés du front en 1916 pour suivre les cours, et ils se sentaient des droits sans limite et sans nombre sur les garçons envoyés à Saint-Cyr des régiments de l'intérieur. Selon les jours et l'humeur, ils traitaient ceux qui n'avaient pas encore subi l'épreuve de la guerre comme des hommes de peine, des têtes de turc, ou des vaches à lait. La camaraderie n'en souffrait pas. C'était dans l'ordre des choses. Les instructeurs fermaient les yeux.

Aussi, Fiersi et Ambroz, tous deux blessés et décorés au front, avaient-ils des visages de justiciers lorsqu'ils arrivèrent en tête de leur groupe, devant la chambrée qui portait le nº 27. Là, des bleus avaient refusé la veille d'être passés en revue, habillés seulement d'un bonnet de police, d'un ceinturon et d'une baïonnette. De cela, leur meneur allait être puni comme il convenait.

— Ça va très bien, chuchota Fiersi qui regardait par le trou de la serrure. Il est en train d'écrire. Il n'a qu'un seul copain avec lui, un tout petit, déjà au pieu.

— Préparez le cirage, le goudron et les plumes, ordonna Ambroz du bout des lèvres à ses compagnons.

La porte s'ouvrit avec fracas, et Richard Dalleau, qui commençait une lettre pour son ami Etienne, vit apparaître, triomphants et vengeurs, Fiersi, Ambroz et leurs hommes. L'un de ces derniers courut vers un lit où l'on voyait tout juste, sur le

traversin, une petite figure pâle. Les autres entourèrent Richard.

« Je suis perdu », pensa celui-ci.

Le moment était bien choisi : un peu après la soupe du soir, alors que tous les camarades de la chambrée se trouvaient dehors et longtemps avant l'appel, c'est-à-dire à l'abri de toute ronde.

— C'est bien toi, Dalleau, demanda Ambroz, qui a eu le culot de faire refuser le respect à des combattants ?

— On vous respectera tant que vous voudrez, mais pas en se mettant à poils, dit Richard.

— Tu n'as pas à choisir, dit Fiersi, et tu vas être dressé.

— La gueule au cirage, les fesses au goudron, et des plumes dessus, déclara Ambroz.

Le plus âgé de leurs compagnons et le plus large d'épaules intervint :

— Laisse-toi faire sans histoire, Dalleau, tu n'y peux rien.

Richard, sans l'écouter, considérait d'un regard franc Ambroz et Fiersi. Il les connaissait bien. Il avait de l'amitié pour eux et ils en avaient pour lui. Mais il sentit que, certains d'avoir raison, ils iraient jusqu'au bout du jeu rude pour lequel ils étaient venus.

« Et je vais être déshonoré, se dit Richard... Mon prestige... ma dignité... Ils feront de nous ce qu'ils voudront après. »

Il avait eu déjà tant de peine à soulever sa chambrée contre la tyrannie. Richard mesura musculairement la distance qui le séparait de la porte et se jeta vers elle, la tête en avant. Il fut saisi aux épaules, aux bras, à la taille. Sa chemise craqua de toutes parts. Mais il était si fort qu'il secoua les assaillants et avança de quelques pas. Ambroz le ceintura. Fiersi le prit au cou. Il se débarrassa d'eux en les jetant l'un sur l'autre. Il n'avait plus sur lui que des lambeaux d'étoffe.

— Tu y es quand même, à poils, grogna l'un des agresseurs, et tu vas avoir le cirage.

Richard était tombé, et ses bourreaux essayaient de le plaquer au sol par les épaules. Il se roula alors tout nu sur les dalles froides, comme un possédé, entraînant tout le monde avec lui. Deux lits de camp chavirèrent. Des cris de fureur et de victoire emplissaient la chambrée. Richard perdait son souffle.

— On le tient, dit Fiersi.

— Pas encore, haleta Richard.

Dans un effort où il réunit toute sa puissance physique, il entraîna la meute accrochée à lui près du poêle et se roula avec elle contre lui. Il y eut un grincement sinistre, une avalanche de poussière noire, et le long tuyau s'effondra sur les combattants.

Au milieu des jurons et du désarroi, Richard échappa aux mains qui le tenaient. Mais il fut saisi à revers par celui des justiciers qui s'était tenu à l'écart de la lutte, et renversé. Les autres, remis de leur stupeur et de leurs horions, se précipitèrent de nouveau. Richard ne résistait plus que machinalement. La tête lui tournait. Sa poitrine semblait près d'éclater. Des larmes de rage impuissante lui brouillaient la vue.

« Cirage... Goudron... Plumes », répétait sans cesse son cerveau aux abois. Mais que faisait-on ? Pourquoi se sentait-il relâché ? Quel était ce piétinement sonore à travers le couloir ?

— Tiens bon, Dalleau, hurlaient des voix miraculeuses. La 27 arrive.

Tout d'abord pénétra dans la pièce le garçon à toute petite figure qui s'était trouvé seul avec Richard au moment de l'attaque. Il portait une capote sur sa chemise de nuit, et de gros godillots délacés sur ses pieds nus. Derrière lui, tous les camarades de la chambrée entrèrent en trombe.

« Quand j'ai renversé le poêle, Mertou a pu s'enfuir », pensa Richard.

Il était assis sur un lit effondré, nu, couvert de bleus et de suie, et il avait l'impression qu'il ne pourrait plus jamais respirer à l'aise. Mais il se sentait le maître du monde.

— C'est vous qu'on va cirer, maintenant, cria le petit Mertou aux assaillants qui s'étaient massés dans un coin.

Des visages se tournèrent vers Richard : à lui de donner le signal.

— Non, dit Richard avec difficulté. A cause de... leurs croix de guerre.

Ambroz, un instituteur savoyard à la figure têtue, dit en s'en allant :

— T'es coriace, mon gars, mais on t'aura tout de même.

Richard fut accompagné par une escorte attentive jusqu'à la salle de douches. Quand il revint, il était en mesure de raconter son exploit.

— Il ne faudra plus laisser Dalleau seul, s'écria un des camarades.

— Quel lion ! dit un autre, il a sauvé l'honneur de la chambrée.

— Maintenant, on ne se laissera jamais plus faire, dit soudain le petit Mertou.

— C'est bon, c'est bon, dit Richard, avec un détachement affecté. J'ai fait ce que j'ai pu. Il s'agit de réparer les dégâts avant l'appel.

Il fit mine d'aller au poêle. Dix voix l'arrêtèrent.

— Pas toi, pas toi.

Richard suivit les travaux en roulant une cigarette. Après six semaines de régiment et six semaines de Saint-Cyr, il fumait beaucoup, alors qu'avant son service il trouvait désagréable le goût du tabac. Il avait pris également l'habitude des mots crus.

Les cheveux tondus, la poitrine élargie, il était devenu en même temps un soldat et un enfant. Désirs contraires, hésitations, scrupules, toutes ces forces intérieures divergentes qui le laissaient anxieux sur sa valeur et toujours insatisfait, s'étaient fondues en un seul et puissant faisceau. Il n'était plus écartelé. Il savait ce qu'il lui fallait faire, et le faisait aisément. Les exercices physiques, il y avait toujours excellé. Les études exigées à Saint-Cyr en temps de guerre (on formait des aspirants en quelques mois) étaient dérisoires pour un esprit rompu aux disciplines de la Sorbonne. Quant à la camaraderie, Richard en avait dans le sang toutes les vertus et toutes les faiblesses.

— Merci, vieux, dit Richard à Mertou, qui, mêlé à sa gloire, était venu s'asseoir près de lui.

Mertou hésita une seconde, abaissa sa lèvre inférieure comme s'il allait pleurer, et murmura :

— A toi, Dalleau, je peux bien le dire. J'ai encore eu la frousse.

— Ça passera, vieux, tu verras, assura Richard. Et puisque personne ne s'en aperçoit...

Le petit Mertou secoua la tête avec désespoir.

— Il n'y a rien à faire, j'ai toujours été froussard, dit-il.

Son visage exigu devint très pâle.

— Qu'est-ce que je vais faire au feu, Dalleau ? reprit Mertou. Je n'en dors plus, tu sais. Et aux cours, quand on parle de tir de barrage, de gaz, de tout... c'est affreux !

Richard avait toujours cru que la peur ne pouvait lui inspirer

que du mépris. Or, quand il voyait trembler le petit Mertou, il n'éprouvait pour lui que de l'amitié et un sentiment de protection.

— Tu n'es pas froussard, dit Richard. Tu t'es engagé à dix-sept ans. Tu es le plus jeune, ici.

— Est-ce que je pouvais faire autrement ? gémit Mertou. Tous les hommes, dans ma famille, sont officiers depuis toujours. Et mon père a été tué en 14 en chargeant devant son bataillon. Alors ? Tu vois bien...

— Tu n'es pas assez développé physiquement, voilà tout, décida Richard. Viens, je vais t'apprendre un peu de boxe.

— Que tu es chic ! s'écria le petit Mertou.

Richard quitta les gants, propriété de la chambrée, acquis sur ses conseils, pour continuer la lettre destinée à Etienne Bernan. L'extinction des feux interrompit son bulletin de victoire.

Richard occupait un lit de choix, dans un coin, contre le mur intérieur. Comme il dormait, la porte de la chambrée s'ouvrit doucement. Le rayon d'une lampe de poche se fixa sur son traversin, et deux ombres vinrent à son chevet.

— Quoi ? Quoi ? murmura Richard, en sursaut.

— Mets ta capote et viens, dit une voix à l'accent corse. C'est Ambroz et moi.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Si c'était du mal, on t'aurait viré depuis longtemps. Le poste d'écoute est faible, chez vous.

Le petit Mertou, qui avait le sommeil instable, se réveilla au bruit que faisait Richard en s'habillant.

— Pas ton affaire, bébé. Une explication entre hommes, lui dit Fiersi.

— Tu peux dormir, vieux, il n'y a pas de danger, chuchota Richard.

Il suivit le sergent et le caporal le long du couloir glacial, à travers une cour sombre et entra derrière eux dans une petite chambre où une table portait une bouteille de cognac et trois verres.

Ambroz baissa son front buté et grommela :

— C'est Fiersi qui a voulu tout ça. Moi, je pense qu'on aurait dû te dresser tout de même.

Personne ne connaissait de métier à Fiersi, ni de rentes. Mais

il avait toujours eu de l'argent. Même au front où il s'était rendu célèbre dans son régiment par l'audace de ses coups de main, et par son goût pour la besogne barbare de nettoyeur de tranchées. Ce grand garçon, aux lèvres dures, aux yeux qui ne bougeaient jamais, attirait Richard.

— Et moi je pense, lui dit le Corse, que tu es un champion. Et celui qui t'embêtera maintenant, il aura affaire à Fiersi. A la tienne !

— A la vôtre, les anciens ! s'écria Richard, avec une telle amitié que le sévère Ambroz se dérida.

— C'est du bon, dit-il en faisant claquer sa langue.

Puis, sur un tout autre ton, respectueux et presque timide, l'instituteur demanda à Richard :

— Le travail que tu m'as passé hier, c'est quoi au juste ?

— Ma thèse pour le diplôme d'études supérieures, dit Richard avec indifférence.

— En somme, tu n'as plus que l'agrégation à préparer ?

— J'ai tout le temps.

Ambroz soupira :

— Cela m'aurait tant plu, à moi... Celle de grammaire.

— J'aime entendre causer instruction, dit lentement Fiersi.

— Avec tous tes coups durs, s'écria Richard, étonné. Si j'avais fait ça, je serais autrement fier. Je te jure que je ne prendrai pas de perm avant d'avoir décroché une palme. La tienne, tu l'as eu comment ?

Un ennui profond parut sur le visage mat de Fiersi.

— F...-nous la paix avec ça, dit-il.

— F...-nous la bien, répéta Ambroz.

— Tu ferais mieux de nous dire des vers comme l'autre fois, reprit Fiersi. Je ne sais plus ce que c'était, mais ça chantait bien... Un type dans une prison.

Richard récita :

Le ciel est par-dessus le toit
Si bleu, si calme...

— C'est ça, recommence, dit Fiersi.

***

Richard rejoignit sans encombre la chambrée n° 27. Il y trouva tout le monde réveillé.

— Je les ai alertés, dit le petit Mertou. Encore un peu, et on faisait une sortie.

— Qu'est-ce que vous avez fabriqué tous les trois ? demanda une voix dans l'ombre.

— On a bu, dit Richard, un bon coup, et je leur ai récité du Verlaine.

Un chœur jaloux s'éleva.

— A nous aussi, alors !

— Je veux bien, dit Richard.

Il se coucha. Les strophes se répandirent à travers la pièce obscure. Il eut le sentiment de n'avoir que des frères dans la chambrée.

II

Le secteur continuait à être calme. La neige tomba pendant une partie du mois de janvier, puis il se mit à pleuvoir et la boue devint la grande affaire. Richard n'eût jamais pensé qu'elle pouvait coller autant à la vie des hommes. Les capotes portaient une lourde doublure d'argile détrempée ; les lignes des mains, les plis du visage étaient incrustés de glaise dure. La boue entrait dans les cols, les bandes molletières, sous les manches, formait des anneaux visqueux autour des poignets. On ne marchait pas, on glissait, on pataugeait, on mâchait de la boue avec la nourriture.

Cependant Richard était encore au point où il préférait à n'importe quel lieu, cette toute petite parcelle de sol fondant et ces éléments de tranchées et de boyaux qui n'étaient que des pièges de glu. C'est qu'il en avait reçu la garde en même temps que le commandement d'une section. Dès lors, pour un garçon de l'âge et du tempérament de Richard, il ne pouvait y avoir de terre plus belle.

Dès l'instant où le capitaine Namur avait dit : « Dalleau, vous êtes chargé de ce front », Richard avait eu l'impression qu'il n'y avait pas d'hommes en France, pas même de capitaine, qui l'approchât en responsabilités, en importance.

Depuis, il n'arrêtait pas de pétrir avec passion sous de lourds souliers informes la boue qui lui était confiée. Il était partout. Il faisait changer sans cesse quelque chose, creuser un chenal d'attaque, renforcer un barbelé, colmater une banquette de tir.

Les soldats ne lui reprochaient pas le travail qu'il leur imposait parce qu'il avait un regard plein d'enthousiasme et de timidité (ils étaient tellement plus anciens que lui dans la guerre), et parce qu'il prenait la pioche, maniait sacs de terre et rondins avec eux. « C'est tout jeune chien, ça lui passera avant que ça nous revienne », disaient les soldats. Ils étaient contents.

Mais c'est au poste de guet que Richard trouvait son exaltation la plus forte. Dans un trou protégé du ciel seulement par des toiles à sac et qui était devenu un puisard où les veilleurs étaient tous mêlés à l'argile, où l'on parlait à voix très basse et jusqu'où, parfois, arrivait le chuchotement de l'ennemi enterré à quelques mètres, Richard se sentait au sommet d'une pyramide immense, cette pyramide étant toute l'armée française.

***

Par la tranchée des Lynx, Richard se dirigeait vers l'abri du capitaine Namur pour lui faire son rapport. La capote de troupe qu'il portait était comme un cylindre de boue. A l'orée d'un boyau, Richard vit déboucher d'autres hommes couverts tout entiers de la même croûte de terre. Ils étaient surchargés de bidons de deux litres. Richard s'épanouit. Il reconnaissait des soldats de *sa section*. Ils ne ressemblaient à ceux d'aucune autre.

— Hé ! Dordogne, Lapierre, Miralas, Bonne Blessure ! cria Richard.

Les soldats s'arrêtèrent. Avant même qu'ils fussent tournés vers lui, la voix de leur aspirant avait produit sur eux son effet habituel. Dans les visages hirsutes, fatigués et maussades, les yeux avaient souri.

— Alors, ça c'est bien passé cette corvée de pinard ? demanda Richard.

— Comme ça, mon lieutenant, dit Bonne Blessure, surnommé ainsi parce qu'il avait été évacué deux fois pour éclats d'obus dans les fesses. Oui, comme ça, pas plus.

— Les canivaux sont pleins d'eau, mon lieutenant, dit Miralas. Ça devient des rivières.

— On sait nager, dit gaîment Richard. Pas de pinard de perdu ? Non ? Bravo ! La section en avait besoin.

— Vous en voulez un coup, mon lieutenant ? du mien, personnel ? demanda un soldat.

Il portait toute sa barbe. C'était le plus âgé, et il aimait beaucoup Richard.

— Et comment, Dordogne, et comment ! s'écria celui-ci.

Richard avala une longue lampée, essuya ses lèvres du revers de sa main souillée et referma le bidon.

— Ça va mieux, dit-il, à tout à l'heure, les gars ; je vais chez le capitaine.

Quand l'aspirant se fut un peu éloigné, Bonne Blessure qui n'était pas beaucoup plus âgé que Richard remarqua, sans arrière pensée :

— C'est un bon môme, mais je le trouve marrant. Je ne sais pas pourquoi, il est marrant.

— Maintenant, ça va, dit Lapierre, mais tu te rappelles, en arrivant, il se prenait le casque à toutes les entrées de cagnas et il se ramassait dans les caillebotis. Maintenant, il marche comme un ancien.

— Et comment il a descendu le pinard à Dordogne ! s'écria Miralas.

— Dordogne, t'as le béguin, dit Bonne Blessure. Tu devrais envoyer l'aspirant à ta femme.

— Tant qu'à être cocu, j'aime mieux l'être par lui que par toi, je te jure, dit Dordogne très sérieusement.

Lapierre et Miralas furent pliés par le rire et les soldats se remirent en route.

Richard, sans avoir entendu leurs propos, sentit que ses hommes parlaient de lui, et il devinait dans quel sens. Cela lui fit plaisir. Il avait besoin d'être accepté amicalement par ceux qu'il commandait. Mais il eût voulu davantage ; il pensa : « Attendez ! Attendez ! une bonne attaque, mes amis, et nous verrons. »

Comme Richard approchait du P. C. de Namur, il rencontra Etienne. Celui-ci travaillait à dégager une entrée de boyau. Richard le considéra un instant en songeant : « C'est curieux, Etienne a beau être habillé de boue, de poux et de crasse comme tout le monde, et faire ce que font les autres, il n'appartient pas au secteur. Il n'est pas d'ici. » Puis il s'écria :

— Quelle mélasse, hein, mon vieux Bernan ! Mais la vie est belle tout de même ; je viens de boire un bon coup ; j'ai croisé notre corvée, des types formidables !

Etienne leva vers Richard sa figure amaigrie et demanda doucement :

— Parce qu'ils vous ont offert du vin ?

— Ça, d'abord oui, et puis le reste, dit Richard. Savez-vous, par exemple, que Dordogne a fait la Marne ?

— Et alors ? dit Etienne. Dans trois ans si je suis en vie, quand un nouveau arrivera à la compagnie, on lui dira de moi : « Il a fait la cote 108 ». Cela signifie quoi ?

— Ne faites pas l'intellectuel, mon vieux, s'écria Richard. Je vous jure que le courage et la camaraderie de mes poilus...

— D'abord, nous ne sommes pas des *poilus* mais des *soldats*, interrompit Etienne vivement, et le visage crispé comme s'il avait entendu une fausse note ; et en face il n'y a pas de Fritz, d'Alboches, ou de Boches mais des Allemands.

— Si vous voulez dit Richard.

Il voyait qu'Etienne souffrait.

— Quant au courage, Dalleau, moi je n'ai rien découvert de merveilleux, et pourtant je suis arrivé avant vous, continua Etienne avec une sorte de fièvre. Chacun de nous a peur et s'en vante ; chacun a le cafard et ne s'en cache pas. Chacun pense avant tout à ses petites histoires. La camaraderie ? Bien sûr, elle existe, mais comment pourrait-on faire autrement, dans les conditions où nous sommes ? C'est le simple égoïsme, l'instinct de conservation étendu à un petit groupe ; une assurance mutuelle, quoi !... Les moutons aussi se serrent les uns contre les autres quand ils ont froid.

— Attendez ! Attendez ! dit Richard.

Il réfléchissait, les yeux fixés sur le sol. Il était heurté par les propos d'Étienne, mais il leur reconnaissait une vérité, et cependant il ne pouvait pas la recevoir. Ce n'était pas sa vérité. La sienne exigeait la chaleur et l'admiration. Richard se rappela alors que pour toutes choses humaines, lui avait dit son père, il y avait deux façons de voir, et qu'entre les deux, il n'était pas d'arbitre. Richard voulait répliquer avec force à Etienne, lorsqu'il s'aperçut que pour être resté quelques minutes à la même place, il s'était enlisé jusqu'au dessus des chevilles. Il rit alors d'un grand rire.

— Nous sommes idiots, Bernan, cria-t-il. On discute, on dispute, comme si nous étions sous les arcades de la Sorbonne.

Regardez ! » Richard montra ses pieds, les retira de la boue avec peine et s'éloigna en continuant à rire. Il se répétait à mi-voix : « Sacré Bernan. Ah ! non, il n'est pas poilu ! »

***

L'accueil du capitaine Namur étonnait toujours Richard et même (mais il n'osait pas se l'avouer) lui donnait quelque déception. C'était uniquement la faute de Richard. Il avait une telle passion pour Namur qu'il attendait chaque fois de lui, et tout de suite, quelque chose d'extraordinaire. Richard souffrait aussi d'être impuissant, par discipline et par timidité, à faire éclater son adoration. « Il ne se doute pas à quel point je l'aime. Il ne soupçonne pas ce que je veux, ce que je peux, se disait Richard avec accablement, mais comment pourrais-je, il est si calme, si uni. »

Cependant, au bout de quelques minutes, et précisément à cause de ce calme et de cette égalité d'humeur, Richard oubliait ses transes. La tranquillité du regard brun, le timbre sûr et profond de la voix endormaient chez Richard la vanité, l'impatience, l'exaltation superficielle pour aller toucher, comme en dessous d'elles, une zone plus malaisée à atteindre, mais plus fertile. On eût dit que Namur savait écarter doucement les herbes folles pour enfouir, là où il le fallait, le grain. Quand Richard quittait le capitaine, il emportait de Namur une image encore plus fascinante parce qu'il se sentait grandi et le cœur mieux armé.

Cette fois encore, dans le premier instant, Namur étonna Richard, mais sur un autre plan qu'à l'ordinaire.

Richard venait de pénétrer dans l'abri profond assez bien chauffé et éclairé par une lampe à pétrole, qui servait de P. C. au capitaine, Celui-ci lisait une lettre. Il dit amicalement : « Asseyez-vous, Dalleau, et excusez-moi encore un peu. »

Richard tira à lui un escabeau et prit place près de la caisse tendue d'une couverture de troupe, sur laquelle voisinaient des papiers de service et quelques livres de philosophie. Namur, de l'autre côté de la caisse, avait le dos contre le poêle. Il portait un passe-montagne et un épais foulard. Depuis sa blessure, il était devenu très frileux.

— Il s'agit de vous dans cette lettre, dit soudain Namur.

Ma cousine Sylvie Bardet se plaint de ne pas savoir si vous êtes vivant ou mort. Elle semble vraiment inquiète. »

Richard se sentit rougir comme jamais dans sa vie. A cause de la pénombre et de la crasse qui enduisait ses joues, il était impossible de voir cela, mais il ne s'en rendait pas compte. Il se mit à balbutier :

— Je... mon capitaine... vous savez, depuis que j'ai ma section, pas une minute, travaux le jour, les rondes la nuit... Quand je rentre à la cagna, mon capitaine, je tombe comme une bête...

On peut toujours tracer un mot pour rassurer, remarqua Namur doucement.

— Pour ma mère, c'est ce que je fais, mais elle... c'est impossible, pour elle il faut davantage, mon capitaine, je... je...

Richard chercha le mot et dit enfin dans un souffle :

— Je l'admire tant !

Namur, qui avait mis ses mains près du verre de la lampe pour les réchauffer, les écarta lentement, et dans la lumière revenue, considéra Richard avec attention : « Il a deviné, il sait tout. J'ai l'air d'un vantard, d'un mufle », pensa Richard, affolé en découvrant une nuance de surprise au fond des yeux bruns et tranquilles qui le dévisageaient. Mais Namur donna un autre sens à son étonnement :

— Vous admirez Sylvia, dit-il d'un air pensif. Vous l'admirez. C'est singulier. Moi je la trouve plutôt à plaindre.

Mal remis de son émotion, Richard demanda ingénûment :

— A cause de son mari ?

— Oh non ! Bardet est un grand type et pas seulement comme savant, dit Namur. Non, c'est Sylvie elle-même. A l'intérieur, pas assez de substance, pas de clarté. Elle a fait un mariage de raison, et elle n'a pas assez de raison pour ce mariage. Tout est comme ça. Je la connais depuis son enfance. Je la plains beaucoup.

***

Ce fut la seule fois où Richard eut un mouvement de haine contre Namur, mais ce mouvement fut intense. L'image merveilleuse de Sylvie, embellie par l'absence, parut plus sublime encore au jeune homme d'avoir été insultée. Mais il aimait trop Namur pour ne pas lui trouver aussitôt une excuse : « On peut être un

chef sans pareil et ne rien comprendre aux femmes. C'est même ce qui arrive toujours aux héros », pensa Richard, et il se consola.

Cependant, il était incapable de poursuivre cet entretien et parla service. Namur s'y prêta sans difficulté. Richard termina son rapport en mentionnant que la corvée de vin était bien rentrée... Il se souvint de l'impression qu'il avait eue après avoir quitté Dordogne, Miralas et Bonne Blessure.

— Comment faire pour m'imposer davantage aux hommes, mon capitaine ? demanda Richard.

— Mais ça va très bien à cet égard. dit Namur. On vous aime, on vous obéit avec plaisir. Que voulez-vous de plus ?

Richard baissa les yeux et demanda :

— Vous ne pensez pas que si j'avais l'occasion de montrer un peu... mon courage ?

— Ah oui ! Je vois, dit Namur, avec un sourire affectueux que Richard crut ironique. Le courage, naturellement, est nécessaire. Mais il faut que cela vienne tout seul, comme le reste. Si vous faites de l'éclat, à l'intention des hommes, avec un œil sur eux, ils le sauront immédiatement et cela gâtera tout.

Richard voulut dire quelque chose, hésita et se tut.

— Allez ! Allez ! Dalleau, videz votre sac, ordonna Namur.

— Mon capitaine, je n'ai pas fait une seule patrouille et le petit Mertou, de la 4e section, vous l'avez déjà envoyé plusieurs fois entre les lignes. Pourquoi ? demanda Richard.

— Si l'un de vos hommes vous posait une question de ce genre, lui répondriez-vous ? demanda à son tour Namur.

Richard ne dit rien, et le capitaine reprit :

— J'ai proposé Mertou pour une citation.

Le mouvement qui agita Richard fut si brutal que la lampe trembla sur la caisse.

— Ça vraiment... ça alors... murmura Richard.

Namur qui surveillait avec un sérieux extrême le visage expressif de l'aspirant, y vit poindre une envie aiguë, puis la stupeur de l'incompréhension.

« Mertou, ce pauvre petit froussard. Mertou, qui venait pleurer dans mon sein et qui continue d'avoir peur. » Comme Richard se disait cela, ses yeux rencontrèrent ceux du capitaine.

— Qu'est-ce qu'il y a, Dalleau ? demanda Namur.

— Je... à Saint-Cyr, Mertou et moi nous étions dans la même chambrée, dit péniblement Richard.

— Eh bien ? demanda Namur.

Un instant Richard se demanda si son devoir n'était pas d'éclairer le capitaine sur la vraie valeur de Mertou, mais il sentit cette tentation entachée d'une telle indignité qu'il se fit horreur.

— Rien, mon capitaine. Je suis très content pour notre promotion, dit Richard.

Il vit dans les yeux de Namur une grave approbation et comme de la reconnaissance. Il pensa alors que le capitaine n'avait rien à apprendre sur le petit Mertou.

III

A quelques jours de là, Richard reçut une note de service en dehors de celles que le capitaine lui faisait porter chaque matin.

« Le Q. G. de l'armée a décidé que des aviateurs viendraient faire un stage de dix jours dans les compagnies, afin de mieux connaître et comprendre les fantassins. En conséquence, un maréchal des logis pilote se présentera demain à la deuxième section qui le prendra en subsistance. L'aspirant Dalleau est chargé de l'hébergement et de l'instruction du stagiaire. »

Richard communiqua la note au sergent-major et au sergent fourrier qui habitaient son abri.

— Je n'avais pas assez d'écritures ! Un aviateur maintenant, grogna le sergent-major.

— Te plains pas, petite tête, tu vas enfin en voir un, dit le fourrier, parce que sur les lignes, zéro...

— C'est bien vrai... Ces gars-là, on ne les trouve que sur les communiqués, dit le sergent-major.

— Tu oublies *la Vie Parisienne*, petite tête, dit le fourrier.

Les deux sergents ricanèrent avec amertume. Leur rancune était celle que des milliers d'hommes enterrés dans la boue, éprouvaient pour quelques centaines d'autres qui, croyaient-ils, vivaient dans des châteaux et dont les journaux parlaient sans cesse.

Richard ne partageait pas encore cette animosité. Avant de rencontrer Namur, il avait souvent pensé à faire la guerre dans l'aviation. L'équipement, le prestige d'une arme nouvelle, le combat individuel, tout le séduisait.

Cependant, quand il vit son stagiaire, Richard éprouva une grande gêne. Le pilote semblait avoir tout réuni pour répondre à l'image que l'on se faisait de l'aviateur dans les tranchées. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, très étroit de corps et de visage. Des bottes d'un cuir admirable lui montaient jusqu'aux genoux. Le col de sa vareuse était ouvert sur une cravate bleu ciel et bleu ciel était le manteau de cavalerie et bleu ciel le képi (« un képi ici, il est fou », pensa Richard). De plus, il portait une sacoche d'officier d'état-major. Tout cela était couvert de boue, sauf le képi.

— Un casque, il vous faut un casque, dit machinalement Richard.

Le pilote ne sembla pas l'avoir entendu. Il se tenait très raide, très réglementaire, beaucoup trop pour la légère différence qui séparait son grade et celui de Richard.

— Maréchal des logis Pierre de La Tersée, dit-il sans desserrer les dents et d'une façon peu distincte.

— Comment ? s'écria Richard dont l'expression avait changé brusquement.

— Ma-ré-chal-des-logis Pierre-de-La-Ter-sée, dit le pilote.

— C'est bien ce que j'avais cru, dit vivement Richard, mais je voulais être sûr. Mais alors vous êtes le cousin de Cri-Cri.

— J'ai une cousine qui s'appelle Christiane de La Tersée, fille du colonel comte Melchior, répondit le pilote, sans accorder la moindre détente à sa rigidité militaire.

— C'est bien elle, dit Richard, mais avec moins de spontanéité.

Toujours au garde-à-vous, le pilote demanda :

— A qui ai-je l'honneur ?

— Aspirant Richard Dalleau, dit Richard brièvement, et il pensa : « Le marquis de La Tersée me donne une leçon d'éducation ».

La Tersée inclina la tête avec politesse et avec la même politesse laissa assez de liberté à son visage pour montrer de l'étonnement. Richard en comprit le sens et son amour-propre s'émut, mais l'impertinence était en quelque sorte insaisissable, irréprochable. Richard ne sut point comment y riposter. Il eut peur de passer encore pour un garçon de mauvaise compagnie et se vit forcé de répondre à la question muette. Il dit très vite :

— J'ai connu Christiane dans un hôpital rue de Lille, où mon

père est médecin. Nous avons travaillé ensemble une année et nous sommes devenus très amis.

— Très intéressant, dit La Tersée.

Les sourcils de Richard se rapprochèrent. Comment devait-il agir ? Avec cette manière de parler entre les dents, il était impossible de discerner la courtoisie du persiflage. Mais Richard décida qu'il valait mieux paraître mal élevé qu'imbécile. Il fit un pas vers le pilote et dit, avec une violence sourde : « Vous... » et s'arrêta. La Tersée venait d'écarter son manteau et Richard avait aperçu sur sa vareuse le ruban de la médaille militaire et une croix de guerre qui portait sept palmes et deux étoiles.:

— Vous avez été cité au communiqué, acheva Richard.

— Ils ont jugé cela utile, dit La Tersée entre ses dents.

Il continuait en même temps son geste et tirait de sa poche un long étui plat.

— Une cigarette, mon lieutenant ? dit-il.

C'était du tabac anglais, Richard l'aimait beaucoup. Cependant il crut devoir refuser. Tous les soldats et tous les sous-officiers appelaient Richard par le grade auquel il était destiné bientôt, et cela était chaque fois très doux à sa vanité, mais il n'aima pas l'entendre entre les dents de La Tersée.

— Voilà votre lit, dit Richard.

La Tersée alla jeter sa sacoche sur le bas-flanc recouvert d'une paillasse crevée et mouillée par la transpiration incessante de la terre. Ensuite, il demanda :

— Quel est le programme, mon lieutenant ?

— Ce n'est pas difficile, dit Richard. Vous mangez, vous dormez, vous vivez avec nous. Je vous promènerai dans le secteur ; vous verrez les corvées, les nids de mitrailleuses, tout enfin et puis... (ici Richard baissa un peu la voix comme pour une belle promesse), nous irons au poste de guet.

— Très intéressant, dit La Tersée.

C'était exactement la même intonation ambiguë, irritante, mais à laquelle il n'y avait rien à répondre.

— Si vous permettez toutefois, mon lieutenant, poursuivit le pilote, je commencerai demain. J'ai vu assez de boue aujourd'hui.

— Comme vous voudrez. Nous avons le temps. Installez-vous, dit Richard.

La Tersée alla suspendre sa sacoche à un clou enfoncé dans le

bois qui soutenait les grabats, puis il l'ouvrit. Elle contenait un rasoir et un pyjama. Le reste était rempli par des cigarettes anglaises.

— Je n'ai pensé à prendre ni brosse à vêtement, ni brosse à chaussures, dit La Tersée. Je pense que cela ne sera pas difficile à trouver.

A ce moment, Richard se rappela qu'il n'était pas seul avec le pilote dans l'abri. Le sergent-fourrier laissa entendre un ricanement étouffé, puis il donna un coup de coude au sergent-major. Mais le sergent-major n'eut pas de réaction. Le pilote, son uniformes, ses manières, ses décorations le laissaient complètement hébété.

— Débrouillez-vous, j'ai à faire dehors, dit Richard avec exaspération.

Il fit sa tournée.

— Comment est votre stagiaire ? demanda le capitaine.

— Je ne sais pas encore, dit Richard. Il a une croix de guerre formidable.

— L'essentiel est qu'il fasse bonne impression sur les hommes, reprit Namur.

— Alors, c'est perdu d'avance, dit Richard.

Or, comme il revenait à son abri et que, selon son habitude, il s'arrêtait pour écouter les soldats oisifs ou occupés à des tâches lentes, il fut stupéfait de les entendre. Ils disaient :

— Il ne s'est pas dégonflé. Il a mis les chouettes bottes pour venir nous voir et le manteau fantaisie et tant pis pour la gadoue.

— T'a vu sa gueule ? Pas commode le frère. Surtout pour les Fritz, mon gars. Il a des bananes jusqu'au nombril. On peut raconter ce qu'on veut, mais on a de l'aviation qui a de la classe...

Quand Richard descendit dans son abri, La Tersée dormait sur son bas-flanc. Ses bottes étaient nettes, le manteau sans tache.

— On n'avait ni brosse, ni cirage, dit le sergent-major, mais avec de la graisse et un couteau, on s'en est tiré.

— Et tu as profité d'une drôle de gnôle, petite tête, dit le fourrier. Il n'est pas fier, le marquis.

Il ajouta, pour Richard :

— Il a bu dans mon quart.

Les deux sous-officiers quittèrent l'abri. Ils avaient hâte

de renseigner les camarades. Alors La Tersée ouvrit les yeux. se redressa et dit :

— Un coup de fine champagne, il m'en reste, mon lieutenant.

— Je vous en prie, dit Richard à mi-voix, quand nous sommes seuls, ne m'appelez pas ainsi.

— A vos ordres, mon cher, dit La Tersée. Une goutte de fine tout de même... Et une cigarette.

La Tersée tendit son étui en or, sa gourde en argent et Richard accepta. Son embarras était profond.

Il se rappelait toutes ses préventions contre la société à laquelle appartenait La Tersée et il pensait : « Comme j'avais raison ! Est-il rien de plus vain, de plus absurde, de plus haïssable que cet homme ! » Mais, dans le même temps, il fumait le tabac, buvait le cognac de cet homme et se sentait attiré par sa compagnie. Et surtout il éprouvait un désir aigu de la connaître davantage.

— Vous pourriez facilement être officier, je pense ? dit Richard.

— Sous-lieutenant à trente deux ans ? demande La Tersée. Vous ne voudriez pas, mon cher. Ridicule !

Il but une longue rasade, passa la gourde à Richard, s'allongea sur son grabat et dit entre ses dents :

— A cet âge, dans notre maison, on était maistre de camp ou maréchal de France.

Cette phrase et la manière naturelle dont elle avait été prononcée, émut singulièrement Richard. Il crut comprendre d'un coup La Tersée, et les sentiments que celui-ci lui inspirait, La Tersée ne s'appartenait pas, il était prisonnier de portraits à cottes de mailles, fraises et perruques de cour. Sa volonté de tenir à distance les gens démunis d'une pareille lignée, n'était pas désir de blesser, mais la défense d'un invisible et grand héritage. Si les effets de cette attitude révoltaient Richard, il en admirait la source et il était assez vain d'avoir, ne fût-ce qu'un soir, Pierre de La Tersée pour camarade.

— Les galons ne font pas grande différence dans une escadrille de chasse, dit le pilote.

Alors Richard pensa à l'autre figure de La Tersée, sous le casque de cuir, et il pensa à la liberté, aux combats dans le ciel, à la mort ailée.

— Vous faites une guerre merveilleuse, s'écria Richard.

— C'est parfois assez distrayant, dit La Tersée.

— Combien d'avions avez-vous abattu ? demanda Richard.

— Quelques-uns, dit La Tersée.

— Et vous est-il arrivé d'être descendu en flammes ? demanda encore Richard.

— Légèrement, dit La Tersée. Pas désagréable l'hôpital, à cause de la morphine.

Il promena son regard sur l'abri boueux, les bas-flancs, les gamelles, le râtelier d'armes.

— Un endroit rêvé pour Kieffer, dit-il.

Richard ignorait le sens de ce mot, mais n'en montra rien. La Tersée s'assit sur le bas-flanc, les jambes pendantes et demanda :

— Dites-moi, mon cher, puisque je suis ici pour m'instruire, c'est bien là toute votre vie, d'aller d'un trou comme celui-ci à un autre trou à rats ou bien alors de piétiner cette bonne boue de Champagne ?

Cette fois Richard eut envie de frapper La Tersée, de le frapper à la bouche, car sa voix venait de donner consistance à une inquiétude que Richard s'était toujours refusé d'accueillir.

Soudain, en voyant toute la pauvreté de *sa guerre* (assurer les corvées, relever les postes, piétiner dans la boue), Richard avait honte de son secteur.

— Vous avez du courage, dit sincèrement La Tersée. Comment faites-vous pour tuer le temps ?

— Le temps ? grommela Richard. Je n'ai même pas celui d'écrire.

— Oh ! mille excuses, mon cher. Je suis navré, dit La Tersée. Ne vous occupez plus de moi. Je suis très bien. Ma gourde est à demi-pleine.

Il s'allongea de nouveau et ferma les yeux. Richard machinalement plaça la lampe pigeon entre La Tersée et lui, tira du papier à lettres, s'assit sur le bas-flanc et pensa : « Je vais dépeindre le personnage à Sylvie ».

Le visage de La Tersée et singulièrement de profil était d'une sécheresse et d'une beauté d'eau-forte ; les traits avaient un caractère impérieux et hautain, le coin de la bouche mince, la commissure du nez droit semblaient être usés par une fatigue étrange, et par les réflexes trop fréquents du mépris.

Comme Richard étudiait son voisin, celui-ci ouvrit les yeux.

Richard eut l'impression qu'il les connaissait depuis longtemps.

— Mais vous avez une couleur d'yeux exactement pareille à celle de Cri-Cri, s'écria-t-il.

La Tersée hésita. Il était sur le point de corriger une fois de plus cette familiarité, mais la jeunesse et la simplicité de Richard lui semblèrent des excuses valables. De plus, ils avaient bu à la même gourde.

— Si vous écrivez à ma cousine, faites-lui mes amitiés, dit La Tersée.

— Oh ! ce n'est pas à elle, dit Richard ; c'est une lettre d'amour.

La Tersée fit entendre un sifflement très léger.

— Ah ! oui, l'amour.

Il se mit à rire silencieusement, les lèvres fermées et sans quitter Richard d'un regard immobile, et Richard eut le sentiment que si La Tersée soutenait longtemps ce rire, il allait glacer en lui tout ce qui était vie, espoir, bonheur. Mais La Tersée reprit :

— Mon cher, moi je n'écris qu'une sorte de lettre d'amour. C'est pour ma maîtresse quand je vais en permission. Je commence par lui annoncer d'un mot la date de l'arrivée, puis, le jour du départ, je télégraphie — de l'escadrille, c'est possible — puis dès mon arrivée à Paris, je téléphone. Ainsi, on ne risque pas de mauvaises surprises.

La Tersée ferma les yeux.

— Je ne vous ennuie plus, dit-il.

Mais Richard ne pouvait plus écrire. Il regarda sa montre. Il était temps de visiter le poste de guet. Richard mit sa capote et sortit. Dehors, il bruinait et la terre continuait à fondre. Tout en cheminant à pas lourds, Richard rêvait avec accablement aux bottes des aviateurs, aux chambres chaudes, à l'eau des tubs, au combat éclatant et prompt.

« Ici, il faut pleurer pour faire une patrouille », se disait-il. Le jour tombait, quand Richard arriva au poste de guet. Sous cette lumière on pouvait apercevoir dans les lignes ennemies les détails que la pleine clarté dévorait. Ayant de l'eau jusqu'aux genoux, Richard regarda longtemps par la meurtrière.

— On dirait, murmura-t-il, on dirait qu'ils ont posé de nouveaux chevaux de frise, et là, n'est-ce pas une échancrure pour mitrailleuses qui n'existait pas ?

— C'est bien ce qu'il me semble, mon lieutenant, dit un des guetteurs à voix étouffée.

— Mais c'est important, très, très important, chuchota Richard. Je vais le signaler tout de suite. Le capitaine va être content de nous.

Son sang circulait mieux, il se sentait de nouveau au sommet de la pyramide.

— Un petit coup, mon lieutenant ? Ça vous fera du bien avant de partir, souffla à son oreille la voix de Dordogne.

Richard prit le bidon. Tandis qu'il le portait à sa bouche, il pensait avec une honte sans fond qu'il avait, quelques minutes auparavant, renié son secteur et ses hommes. Naturellement La Tersée ne pouvait pas être fantassin, mais jamais La Tersée n'entendrait la voix de Dordogne comme lui, Richard, venait de l'entendre, et il avait besoin de cette voix plus que de tout. Dordogne ne comprenait pas pourquoi l'aspirant lui serrait la main si longtemps et si fort.

IV

Le bombardement commença le lendemain, à l'heure où les hommes se préparaient à manger la soupe du matin ; il y eut quelques salves dispersées de réglage, puis elles se rassemblèrent sur le secteur tenu par la compagnie de Namur. Sauf pour les postes de surveillance, l'ordre fut donné à tout le monde de gagner les abris renforcés. Chaque section avait le sien, profondément enfoui dans le sol et couvert par un amas de poutres, de rondins et de sacs de terre. Celui de la deuxième section était le mieux protégé. Il le devait à la frénésie de Richard.

La Tersée, que l'aspirant avait amené et qui était de nouveau boueux jusqu'au col de son manteau, descendit avec répugnance les nombreuses marches glissantes et fangeuses.

— Quel sépulcre ! dit-il.

L'abri était très sombre. La lumière n'y arrivait que par l'ouverture pratiquée sur les dernières marches de l'escalier et ces marches elles-mêmes étaient déjà dans l'ombre souterraine. Une seule et faible lampe éclairait cette vaste catacombe où se pressaient des dizaines d'hommes. Les visages de ceux

qui ne se trouvaient pas aux abords immédiats de la lampe étaient invisibles.

Tout autour, on sentait vibrer le sol et les coups de bélier incessants qui l'atteignaient, se répercutaient jusqu'aux parois de l'abri. Richard écoutait avec une excitation intense la plainte profonde qui cheminait dans les plis de la terre. C'était son premier bombardement. Un événement extraordinaire devait survenir, qui serait enfin à sa mesure. Mais il attendit en vain. Le temps passait sans qu'on pût en suivre l'écoulement. Les obus tombaient à une cadence régulière. Parfois, c'était tout près et l'abri semblait vaciller comme un bateau heurté par une vague trop forte, puis les coups s'éloignaient et les parois recommençaient à résonner comme un gong détimbré. Il faisait humide, froid et sombre. Richard n'était plus exalté du tout.

— Ce serait plus distrayant dehors, dit La Tersée.

— Interdiction formelle du capitaine, dit Richard, d'autant plus sèchement qu'il partageait le désir du pilote.

Non loin d'eux, Bonne Blessure, qui avait entendu La Tersée, mais qui, dans l'obscurité, ne pouvait distinguer son visage, grommela :

— Y en a encore, à leur âge, qui veulent faire les malins.

Le fourrier connaissait bien la voix de La Tersée.

— C'est l'aviateur, souffla-t-il à Bonne Blessure.

— Et après ? demanda celui-ci. Il nous a porté la poisse. Voilà tout.

Le mot se propagea à travers la section. Les soldats qui, au début, avaient ri de se trouver tous ensemble, avaient épuisé les sujets de conversation, et ils nourrissaient des pensées amères. Richard entendit les murmures venir de tous les coins.

— C'est vrai. Il n'y avait pas de secteur plus peinard. L'aviateur est arrivé d'hier et déjà, qu'est-ce qu'on déguste !

— Si ça dure tellement, ça n'annonce rien de bon.

— Tu verras, ils vont attaquer.

Richard dit très haut :

— Mais non, il n'y aura rien. Avec cette boue, c'est impossible.

— Même comme ça, dit Bonne Blessure, ce n'est pas drôle, mon lieutenant. On ne va plus reconnaître le secteur. Il faudra se crever pour l'arranger.

— Sans compter les cagnas cassées, les affaires perdues ; dit son voisin.

Quelqu'un gémit. Richard reconnut la voix de Dordogne.

— C'est vrai, disait-il, les lettres, les petits souvenirs, ça ne se retrouve pas.

Il y eut un silence anxieux On entendit davantage le tremblement de la terre, et sentant combien peu comptaient pour lui-même, par rapport à ses hommes, les lettres de ses parents et même celles de Sylvie, Richard, dans cet instant, n'eut qu'une ambition, arracher les soldats à eux-mêmes.

— Allons, les gars, on ne va pas se laisser aller à la deuxième, s'écria Richard avec un peu trop d'animation. Il faut se distraire. Si on chantait quelque chose. Allons les forts ténors, Bonne Blessure, Lauger.

— Je ne suis pas en voix, mon lieutenant, dit Lauger.

— Il y a trop d'orchestre, grommela Bonne Blessure.

— C'est un malheur que je ne chante pas. Je vous aurais montré, moi, dit Richard, mais attendez...

Richard venait de se rappeler Saint-Cyr et comment Fiersi et d'autres aimaient à entendre des vers. Il hésitait cependant. Les conditions n'étaient plus du tout les mêmes.

— Eh bien ! mon lieutenant ? lui demanda Dordogne.

— Ecoutez, dit Richard. Quand j'étais 2me classe, dans ma chambrée, les camarades aimaient bien que je leur récite des poèmes. Je vais essayer ici. Qu'est-ce qui vous plairait ? J'en sais beaucoup.

Les soldats se taisaient et semblaient gênés. Enfin quelqu'un dit timidement :

— *Les Pauvres gens*, mon lieutenant ; ça plaisait bien à l'école. De Victor Hugo. Vous connaissez ?

— Bon Dieu. C'est loin et c'est long, dit Richard. S'il y y a des trous, tant pis.

Il entendit rire amicalement, fit appel à toute sa mémoire qu'il avait très étendue et fidèle, et commença.

Accroupis, couchés ou debout, les hommes devinrent très sages. Richard se sentit mieux assuré. Les vers lui revenaient d'eux-mêmes.

— C'est bien ça, chuchota avec ravissement celui qui avait demandé le poème.

— Je me rappelle maintenant, dit son voisin. Je revois tous les mômes et l'instituteur.

— Vos gueules ! souffla une voix furieuse.

Les obus tombaient toujours mais on ne les entendait plus. A peine Richard avait-il terminé que l'on cria de toutes parts :

— Encore, mon lieutenant, encore.

Et Richard qui savait des milliers de vers, continua. Hugo, Alfred de Vigny, Musset, Verlaine... Les soldats étaient insatiables.

Mais La Tersée ne put y tenir. Il avait les poèmes en horreur et aussi les exhibitions. Toute l'inclination qu'il avait pu concevoir pour Richard était dissipée. « Un pauvre cabot », pensa-t-il. Personne ne s'aperçut qu'il était sorti.

Le capitaine Namur qui inspectait le secteur haché, bouleversé et visitait les abris les uns après les autres, trouva La Tersée assis sur la marche supérieure de l'escalier. La Tersée se mit aussitôt à ce garde-à-vous outré, par lequel il entendait délimiter ses rapports avec ses supérieurs en grade.

— Qui êtes-vous ? demanda Namur.

— Le pilote stagiaire, mon capitaine, dit La Tersée.

— Qu'est-ce que vous faites dehors ? Les ordres sont formels, vous le savez, dit Namur.

— Oui, mon capitaine, dit La Tersée.

— Pourquoi avez-vous quitté l'abri ? demanda Namur, Pour étonner les fantassins ?

— Non, mon capitaine.

— Alors ?

— Je m'ennuyais, dit La Tersée.

La réponse était d'une simplicité, d'une vérité entières. Namur fit une pause.

— Vous étiez volontaire à l'escadrille pour venir ici ? reprit-il.

— Oui, mon capitaine.

— Pourquoi ?

— Je m'ennuyais, dit La Tersée avec le même naturel.

Namur considéra d'une façon soutenue le visage trop vite usé du pilote, et ses yeux immobiles. La Tersée détesta Namur. Il avait le sentiment d'être déshabillé.

— Vous demanderez demain votre rappel à l'escadrille, dit Namur. Descendons !

Dans l'abri, l'attention était si profonde qu'on ne remarqua pas le capitaine. Lui, d'abord, il ne comprit pas ce qui s'y passait. Une voix toute imprégnée de jeunesse et de foi disait :

Là-bas tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté

et encore :

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur...

A ses pieds, Namur entendit les soldats chuchoter :

— C'est un cerveau. Mon vieux, il n'y a que la deuxième pour avoir un aspirant comme lui. C'est bien vrai. Ils peuvent toujours s'aligner, les autres !

Alors Namur se mit à rire sans bruit et avec une immense amitié pour Richard.

— Baudelaire lui vaut plus d'autorité sur les hommes que dix actions d'éclat, pensa-t-il.

La division avait demandé une forte reconnaissance pour savoir si le bombardement imprévu ne préparait pas un assaut allemand. Namur décida d'envoyer à la nuit deux patrouilles. L'une commandée par Mertou, l'autre par Richard.

V

La reconnaissance dirigée par Richard se passa sans incident. La patrouille ne rencontra personne entre les lignes et, ayant sondé les barbelés allemands, ne découvrit aucune chicane aménagée pour une sortie. Richard avec deux hommes, après avoir cisaillé les fils de fer, rampa tout le long des éléments de tranchées ennemies. Ils étaient parfaitement paisibles.

Comme la patrouille allait aborder les lignes françaises, La Tersée, qui avait voulu accompagner Richard, alluma une cigarette. Aussitôt, et automatiquement, les veilleurs allemands ouvrirent le feu au fusil et à la mitrailleuse. Richard et ses hommes se jetèrent à plat ventre dans la boue. La Tersée resta droit.

— Couchez-vous, imbécile ! lui cria Richard.

— C'est ma faute. Je paie, dit La Tersée, sa cigarette allumée à la bouche.

Richard, sans se lever, lui donna un croc-en-jambe. Mais ce n'est pas lui qui fit tomber La Tersée comme un soldat de plomb. Deux balles, l'une derrière l'autre, lui avaient fracassé l'épaule et il s'était évanoui. Richard le traîna jusqu'au premier observatoire. On y pansa sommairement le pilote. Au matin, Richard le conduisit au poste de secours. La Tersée voulut y aller à pied. Il se rattrapait au bras de Richard quand le boyau était très glissant.

— Beaucoup de casse chez toi ? demanda à Richard le médecin auxiliaire, en commençant à défaire le pansement du pilote.

— Non, c'est le seul, dit Richard. Mais le petit Mertou a rencontré une patrouille boche au couteau de tranchée. Il y a eu des pertes. Tu vas les voir arriver.

Puis Richard dit à La Tersée :

— Au revoir, mon vieux.

— Au revoir, mon cher, dit La Tersée. Je reverrai Cri-cri avant vous.

En s'éloignant Richard entendit sa voix sèche et impérieuse : « Morphine ».

Richard marchait sans s'en apercevoir. Il pensait à La Tersée, à la patrouille, aux poèmes récités dans l'abri et il composait avec tout cela une lettre pour Sylvie.

Cependant, dans un boyau étroit, il dut s'arrêter et se coller contre la paroi ; des soldats avançaient lentement, portant un brancard.

— C'est un homme de Mertou, pensa Richard, sans intérêt véritable, parce qu'il connaissait mal la section du petit aspirant. Mais quand le brancard passa devant Richard, il vit que le blessé était Mertou lui-même.

— Arrêtez-vous un instant, ordonna-t-il aux brancardiers.

Au léger choc de la halte, Mertou ouvrit les yeux, et, reconnut Richard. Son visage s'éclaira, mais seulement du dedans, et ce fut à cette clarté comme souterraine, que Richard, qui avait vu beaucoup mourir à l'hôpital de la rue de Lille, comprit que Mertou était perdu.

— Mon petit vieux, mon petit vieux, s'écria Richard. On

m'avait dit que tu n'avais pas grand'chose, que tu étais revenu sans aide.

— J'ai fait ce que j'ai pu, murmura Mertou, mais le poignard a dû aller loin, le foie, je pense.

Richard ne savait que dire.

— Une chance de te voir, reprit le petit aspirant. Tu sais tout, toi, et aussi le capitaine.

— Tu lui as parlé ? demanda Richard très bas.

Mertou fit non de la tête très faiblement.

Puis il dit :

— Il m'employait beaucoup. Il sentait que je ne tiendrais pas longtemps le coup.

Il ferma les yeux, passa sa langue sur ses lèvres sèches et dit encore :

— Maintenant, je ne vais plus avoir peur.

Un des brancardiers demanda à Richard :

— On peut aller, mon lieutenant ? Je crois que c'est pressé.

Richard fit un signe. Le brancard cahota jusqu'au bout du boyau et disparut, mais, bien avant, le dos d'un des brancardiers avait caché à Richard la figure du petit Mertou.

Richard se croyait un homme fait et fort. Mais arrivé à son abri, il se jeta sur son grabat et enfonça sa bouche dans la paillasse immonde pour qu'on ne l'entendît pas pleurer et gémir. « Ce tout petit visage... Il n'aura plus peur et j'en étais jaloux », se répétait Richard en étouffant de chagrin.

J. KESSEL.

L'AVENTURIER DES ILES

I

UN NOUVEAU PAUVRE

Herman Melville est né en 1819 à New-York. De 1841 à 1844, il voyage, à bord de baleiniers, puis sur un navire de guerre, dans le Pacifique. Son premier livre *Typee* (Un Eden cannibale), fut publié en 1846 ; son chef-d'œuvre, *Moby Dick* (La Baleine blanche), en 1851. Pendant quelques années il a connu une grande notoriété aux Etats-Unis et en Angleterre. En 1891, lorsqu'il meurt, c'est depuis longtemps un auteur oublié. La renaissance melvilienne, qui débute vers 1920, fera de lui un classique américain, au même rang que Poe, Whitman ou Hawthorne.

Littérairement, ce destin est étrange. Humainement, la vie de Melville ne l'est pas moins. Lorsque le rideau se lève le 1er août 1819 New-York est une métropole de province comme il y en a d'autres aux Etats-Unis : un peu moins importante que Philadelphie, un peu plus que Baltimore ou que Charleston. Ses cent vingt mille habitants — près de quatre fois plus qu'en 1789 — n'écrasent encore personne. L'essor du jeune colosse ne commencera vraiment que six ans plus tard, quand déboucheront dans l'Hudson les premières péniches descendues des Grands Lacs. Ce jour-là, le gouverneur de Witt Clinton, constructeur du Canal, videra dans l'Atlantique une bouteille d'eau de l'Erié. Et les commerçants, les banquiers, les armateurs de l'acclamer, devinant ce que présage ce baptême : quinze ans de plus, et les cent vingt mille habitants seront devenus plus d'un demi-million.

Pour l'instant, la ville tient dans l'extrême pointe de Manhattan. Ses rues, portant chacune un nom, comme à Londres ou à Rotterdam, sont tracées à l'européenne, avec des obliques, des

coudes et des arrondis. Elles s'infléchissent selon le dessin des rives. Déjà inventé, ou du moins prévu, le système du carrelage et du numérotage ne sert qu'à lotir, plus au nord, des terrains d'aspect campagnard. Le centre de New-York se situe à 1.500 m. du bout de la presqu'île, devant City Hall, et c'est dans ces parages, au 6 Pearl Street que le bébé Melville voit le jour.

Pas le moindre gratte-ciel à l'horizon ; soixante-dix ans passeront avant que ne surgisse le premier. Wall Street (nommée d'après l'ancien rempart qui défendait les colons d'Europe contre l'Indien campé à l'emplacement actuel de Central Park) est déjà la rue de la finance : ce pourrait être une rue de Liverpool. Les immeubles les plus ambitieux ont cinq étages, la plupart des habitations en ont deux ou trois. Il ne sera pas question d'ascenseurs avant trente ans. L'église est au coin de Rector Street ; l'Opéra sur la Batterie. On s'éclaire aux bougies et à l'huile. On remonte Broadway en patache, en buggy, à cheval, en omnibus. Le long du quai de l'Hudson, face aux bois de la rive droite, et sur la courbe de l'East River, vis-à-vis d'un Brooklyn semé de bungalows, des voiliers sont accostés. Leur gréement apparaît, par-dessus les baraques, à l'extrémité des rues. Çà et là, de vieilles demeures subsistent : les hollandaises, avec leurs jacinthes ; les géorgiennes avec leurs murs de briques rouges et leurs portiques de bois. Greenwich Village est une sorte d'Auteuil ou de Neuilly préromantique où vécurent les réfugiés français de Saint-Domingue, où Mr Poe s'établira plus tard pour écrire *Gordon Pym*. Quand les Melville y déménagent en 1824, leur nouveau domicile de Bleecker Street, entouré de gazons et d'arbres, n'est qu'à un quart d'heure de promenade des fermes et des pâturages au milieu desquels sera tracée la V^e^ Avenue.

Les Etats-Unis ne sont pas plus achevés que New-York. L'Illinois a été inclus dans l'Union en 1818. A cette date, il n'existe que vingt-et-un Etats constitués : huit de plus qu'à l'origine de la République. Dix sont des États « à esclaves » ; onze des États « libres ». L'Alabama et le Missouri demandent leur admission en 1819 ; et le fameux compromis Clay, d'après lequel seront « libres » les nouveaux territoires situés au nord du parallèle 36°30, est de 1821. Ainsi l'Union subit-elle un double partage : entre la société nordiste (celle des Melville) qui n'admet pas l'esclavage des noirs, et l'aristocratie des planteurs sudistes, qui en vit ; entre les « vieux » Etats côtiers de l'Atlantique, d'où

sont issus jusqu'à présent tous les dirigeants du pays, et le monde mouvant de la frontière intérieure.

Cette frontière, au moment où commence la vie de Melville, se situe à peu près sur le Mississipi, dont le bassin tout entier a été acheté à Napoléon, sous le nom de Louisiane, en 1803. Au delà du grand fleuve, seuls se risquent les convois de commerçants armés, les trappeurs, les missionnaires, les explorateurs. La seconde guerre contre l'Angleterre n'a fini qu'en 1815 : ce fut l'occasion pour les Britanniques de tirer quelques obus contre le Capitole, et pour un avoué de Washington d'écrire le *Star Spangled Banner*. Les Espagnols ont lâché la Floride en 1819. Herman Melville a quatre ans lorsqu'en 1823, le Président Monroe proclame : « L'Amérique aux Américains. »

La génération des Pères Fondateurs est en train de s'éteindre. Le vieux John Adams et le vieux Jefferson qui, jadis, en 1776, rédigèrent avec l'ancêtre Franklin la Déclaration d'Indépendance, meurent tous deux en 1826 : ils sont de la lignée des grands bourgeois libéraux, comme feu George Washington, leur prédécesseur à la Présidence, et comme leurs successeurs Madison et Monroe, qui disparaîtront celui-ci en 1831, celui-là en 1836. John Quincy Adams, le fils de John, remplace Monroe à la Maison Blanche, en 1824. Héritier de l'illustre équipe du début, il ne gardera le gouvernail que peu de temps. L'élection triomphale d'Andrew Jackson, en 1828, marque l'avènement d'une nouvelle couche sociale aux Etats-Unis : celle des pionniers de l'ouest.

Cet avènement, les Melville ont dû en être choqués. Allan Melville, le père d'Herman, est un Américain bien élevé, presque trop bien élevé, un peu pédant, un peu snob et suprêmement élégant. De vieille souche écossaise il n'oublie pas qu'il a encore des cousins titrés de l'autre côté de l'Atlantique : un Earl of Leven and Melville par exemple, auquel il a rendu visite et qui l'a fort courtoisement reçu. Il s'enorgueillit d'avoir épousé à trente-deux ans — c'était en 1814 — une Gansevoort, dont le nom, tel celui des van Cortland ou des Rensselaers, représente le gratin de l'aristocratie hollando-new-yorkaise : il y a une Gansevoort Street, qui vaut bien la rue Roosevelt, à New-York. Les Gansevoort pourraient en remontrer aux conquérants anglais de la Nouvelle-Amsterdam. Le moment venu, ils ont pris parti, comme les Melville, pour l'indépendance des colonies américaines. Tous leurs descendants sont des républicains sincères, dans le

style 1780 : non pas esclavagistes bien sûr — ils laissent cette tare aux gentilshommes du Sud — mais qui jugent normal qu'on les respecte. Leur Révolution a été faite par les gentlemen de la côte Atlantique. Cette démocratie jacksonienne, issue des campements de la prairie, ne leur dit rien qui vaille.

« L'invasion de Rome par les barbares », tels sont les mots qu'on répète dans le milieu Melville pour décrire le flot populaire qui submerge Washington le jour où Jackson est élu. « Le triomphe du Roi Popu », *King Mob*. Si nette est la cassure que le septième président refuse de rendre au sixième la visite exigée par le protocole, cependant que John Quincy Adams, fils de John, s'arrange pour ne pas accompagner son successeur en voiture au Capitole. Dans leur maison de Bleecker Street, Greenwich Village, New-York, Allan Melville et son épouse Maria, née Gansevoort, ont senti le sol trembler.

Des millionnaires, ces Melville ? Non pas. La fortune patrimoniale s'est divisée plus vite qu'elle n'a crû. Allan a eu dix frères et sœurs. Il ne cesse lui-même d'engendrer des fils et des filles. Gansevoort Melville, son aîné, est de 1816 ; Helen Maria, de 1817, Herman, de 1819 ; Augusta, de 1821 ; Allan junior, de 1823 ; Catherine, dite Kate, de 1825 ; Francis Priscilla, dite Fanny, de 1827. Deux ans après le tournant jacksonien, en 1830, il naîtra encore un Thomas junior. Doter tout ce monde-là ne sera pas facile. En attendant, Allan et Maria se défendent. Pour les servir, eux et leur progéniture, ils entretiennent une ou deux femmes de chambre, un maître d'hôtel, une cuisinière, une nurse ; pour les transporter ils ont une voiture et des chevaux. Avant son mariage, Allan a beaucoup voyagé, ainsi qu'il sied à un fils de famille. Il a passé deux ans à Paris ; il en a rapporté des meubles, des estampes, quelques livres (dont une édition d'Alembert en français) et des relations commerciales qui lui ont permis de s'établir « importateur de marchandises françaises » : métier qu'il exerce avec condescendance. Tout irait bien en somme, si seulement les démagogues du Kentucky, du Tennessee ou de l'Illinois n'excitaient pas l'électeur contre les banques. « Parlez-moi des Tuileries ou de Hampton Court, soupire l'incomparable Allan. Du moins sait-on là-bas ce que sont les usages. »

Le petit Herman Melville n'avait que neuf ans lors du raz de marée jacksonien. L'univers social lui paraissait encore d'une parfaite stabilité. Son Amérique, c'est celle de sa famille, de ses

frères, de ses sœurs, de ses compagnons de jeux ; l'Amérique d'une collection de Melville et de Gansevoort répartis sur trois générations, tous d'excellente compagnie, bien que parfois un peu intimidants. Pensez donc : il n'y a pas qu'une rue Gansevoort, un Gansevoort Market et un hôtel Gansevoort à Manhattan ; il y a, quelque part au nord de l'Etat de New-York, passé Saratoga, un village tout entier qui s'appelle Gansevoort ; et dans ce village, chez le parrain Herman, un portrait du grand-père Gansevoort — un fameux gaillard à perruque washingtonienne — en uniforme de général de la Révolution. Herman Melville connaît la vieille « mansion » de Gansevoort — le « château », dirait-on en France. Il s'y est lié avec le cousin Guert, un des enfants de son parrain. Un peu plus au sud, un autre oncle Gansevoort, Peter, habite Albany, sur l'Hudson. Voilà pour l'Etat de New-York. Dans le Massachusetts voisin, à l'arrière-plan, le grand-père Melville, ex-major de la guerre d'Indépendance ne quitte presque jamais sa résidence bostonienne. On voit moins souvent encore l'oncle John de Wolf, ancien officier de marine, à la face rubiconde, retraité à Brighton depuis 1827. Mais on parle d'eux ; et Dieu sait que leur existence a dû être passionnante... Aux grandes vacances, l'on va se mettre au vert chez un autre ex-officier de l'armée américaine, l'oncle Thomas Melville, un vieux beau, fort aimable, pourvu d'une femme française et d'une demi-douzaine de rejetons. Après avoir vécu des années en France, sous Napoléon, cet oncle Thomas est revenu s'établir à Broadhall, magnifique demeure située à la sortie de Pittsfield dans les Berkshires. De Pittsfield, ouest du Massachusetts, à Albany, Etat de New-York, chez l'oncle Peter Gansevoort, la distance est d'une cinquantaine de kilomètres ; de chez l'oncle Peter au village de Gansevoort, il y en a soixante-quinze à peu près. De New-York, il faut une journée de voyage, soit en coche, soit par eau sur l'Hudson, pour atteindre Albany. Voilà le cadre géographique où se déroule l'enfance d'Herman Melville.

Sur cette enfance, nous ne possédons que peu de témoignages directs. Mais ce que nous entrevoyons pendant les douze ou treize premières années ne ressemble guère au calvinisme austère que les Pèlerins de Nouvelle-Angleterre avaient implanté jadis dans le nord des Etats-Unis. Ce sont plutôt des images d'une société cossue ; des tables où l'on sert de solides pièces de bœuf, des bassines pleines d'huîtres, des brocs de lait, de la bière et, pour les messieurs,

chaque fois qu'ils reçoivent leurs amis, un peu de vin, un petit verre de sherry ou de cognac ; des réunions de famille où l'aïeul, installé au milieu d'une ribambelle d'enfants, de cousins, de cousines ou de neveux, évoque ses voyages à l'étranger ; un club d'officiers retraités ou de cadets actifs, de *gentlemen farmers* occupés à gérer leurs biens ; une domesticité nombreuse ; de bonnes relations qui permettent de marier les filles et de caser les garçons, le service du dimanche à l'église presbytérienne, avec un banc réservé ; la respectabilité et le conformisme dans tous les domaines. Si la théologie puritaine subsiste là-dessous, du moins paraît-elle agréablement assoupie.

Au reste la première crise dans la vie de Melville n'a rien de religieux. Elle est d'ordre économique. Il faut croire que les affaires de son père vont encore bien en 1828, lorsque celui-ci quitte Bleecker Street pour une maison tout aussi agréable, construite sur un grand terrain dégagé, près de Broadway. En mai 1830, Allan Melville écrit au grand-père bostonien : « Herman fait plus de progrès qu'auparavant, et sans être un élève brillant, il se maintient à un rang honorable ; il avancerait encore si on pouvait le persuader de travailler davantage — car c'est un enfant très aimable et innocent. Je ne peux me résoudre dans mon cœur à le contraindre, et d'autant moins qu'il semble avoir choisi pour étude favorite le commerce, dont la pratique n'exige pas beaucoup de connaissances livresques... » Herman Melville commerçant ! Le beau diagnostic et le bon billet... Il eût fallu que son père lui enseignât le moyen de réussir. Et justement, cette année-là, c'est la dégringolade qui commence. L'importation des marchandises françaises subit-elle les contre-coups de la maudite « démagogie » jacksonienne ? Allan n'a-t-il jamais été qu'un médiocre commerçant ? A la fin de 1830, toute la maisonnée se réfugie à Albany, sous la protection de l'oncle Peter Gansevoort. Allan Melville est en faillite. Deux ans plus tard, il meurt, laissant sa femme dépourvue avec huit enfants. L'aîné Gansevoort Melville a seize ans, le cadet Thomas en a deux, Herman treize.

***

C'était bien tôt encore pour comprendre ce qui se passait. Pendant le reste de son enfance et de son adolescence, Herman conservera de son père un souvenir prestigieux. Cet Allan Melville,

comme il savait parler du vaste monde, de la mer, du dôme de Saint-Paul à Londres ! Dans la salle à manger familiale, il avait accroché des peintures à l'huile et de vieilles gravures achetées à Paris : l'une d'entre elles représente des galères françaises, du temps des croisades ; une autre, un bateau de pêche relevant ses filets, devant un phare. Et que de beautés aussi dans les cartonniers verts que le petit Herman, ses frères et ses sœurs reprenaient chaque samedi pour en étaler le contenu sur le parquet ! Il y a là des images de Versailles, des planches d'histoire naturelle, en couleurs ; des tigres et des rhinocéros ; une baleine toute hérissée de harpons, et que trois chaloupes poursuivent. Mais la pièce la plus extraordinaire de l'héritage familial est un bateau en verre, de fabrication française, qui se trouve maintenant dans le salon de la modeste maison où Maria Melville s'est installée avec sa progéniture, à Lansingburgh, village proche d'Albany. Placé sous une boîte de verre qu'Helen époussète chaque matin, il porte deux batteries de canons noirs et un équipage de petits marins en vestes bleues. « Bien souvent, écrira Melville, j'essayais de regarder à travers les sabords. Quand j'étais très petit, je ne doutais pas que... si je pouvais seulement briser tout ce verre, je découvrirais à coup sûr quelque chose de magnifique, peut-être quelques guinées d'or... »

Imaginations puériles : l'enfant Herman avait lu l'histoire d'un navire plein d'or, coulé par le capitaine Kidd à l'embouchure de l'Hudson. Ce genre d'aventures, et les récits de voyages en général l'intéressent plus, on peut en être sûr, que ses livres de classe. A l' « Albany Academy » où on l'a fait entrer avec son frère Gansevoort, il est un élève quelconque, plutôt doué pour la composition anglaise. Les jours de récitation, il se réveille, il monte sur la scène, il déclame les stances à l'Océan que Byron a placées à la fin de *Childe Harold*.

Un homme, ce lord Byron, un héros tourmenté qui parcourt le monde et l'emplit de sa gloire. Hélas ! il faut gagner sa croûte. Herman n'a que quinze ans lorsque son oncle Peter Gansevoort lui procure un petit emploi à la New-York State Bank, dont il est un des *trustees*. Mais sans doute les calculs d'intérêts et de courtages conviennent-ils assez mal au garçon. L'oncle Peter possède aussi une chapellerie dans Market Street. L'année suivante Herman vend des chapeaux.

Market Street est à deux pas de l'East River, un peu en amont

de l'endroit où sera bâti le pont de Brooklyn. Laissé à lui-même, dans les intervalles de son travail, le jeune Herman a dû traîner sur les quais. Les appontements, à cette époque, étaient en bois, couverts de baraquements assez misérables, sentant le chanvre et le goudron, bordés de ces voiliers à figure de proue qui jusqu'à la seconde moitié du siècle — alors que les services fluviaux se faisaient par vapeurs — continueront de traverser l'Atlantique. Les immigrants venus de Liverpool ou du Havre débarquent sur ces quais, avec leurs hardes. Les touristes américains s'y embarquent. « Etre un de ces voyageurs, comme mon père, se dit Herman. Faire fortune... Partir d'ici... »

Le dimanche il pousse plus loin ses promenades. Sur l'autre rive de l'Hudson par exemple, jusqu'à la falaise où se dresse un fort construit par le gouverneur Tomkins pendant la dernière guerre anglo-américaine. Quelques années plus tôt, Herman est allé visiter ce fort avec son père et avec l'oncle John de Wolf, qui venait alors de prendre sa retraite.

L'oncle John est le premier officier de marine qu'Herman ait jamais rencontré. Mais non le seul. A Gansevoort, le cousin Guert est aussi un marin. Et presque de naissance. Guert n'avait que douze ans quand il est parti comme midship, en 1823, pour sa première croisière en Méditerranée ; vingt lorsqu'il est rentré, lieutenant, du cap Horn, en 1831. « Avoir vu le Mexique, Malte, l'Egypte, les Caraïbes à vingt ans, songe Herman. Et moi qui vends des chapeaux à New-York... »

En 1836, il abandonne le magasin de Market Street et retourne à Pittsfield, où l'oncle Thomas Melville se charge de lui, pour l'été. Cher oncle Thomas... Il parle français avec sa femme. « A la fin d'octobre, près du feu, devant le grand foyer de la cuisine, écrira Herman, je me rappelle l'avoir vu souvent assis, regardant dans les braises ; sa figure témoignait clairement à un observateur sympathique que son cœur, attendri tout entier par la chaleur ambiante de la flamme, le transportait au loin, par dessus l'Océan, jusqu'aux gais boulevards... C'était la greffe française sur le plant de Nouvelle-Angleterre qui produisait ce fruit d'automne : elle peut-être qui faisait fondre la gelée. »

Dans cette maison cependant il y a quelqu'un dont les récits ont dû faire sur Melville une impression beaucoup plus forte que les souvenirs parisiens distillés par l'oncle Thomas. Ce quelqu'un, c'est un des enfants du major, François Henry Thomas

Melville : un homme de trente ans alors que Melville en a dix-sept. Né à Paris, en 1806, pendant que son père y habitait, Thomas II Melville, comme le cousin Guert, a été enseigne de vaisseau puis officier dans la marine américaine, de 1826 à 1834 ; et plus heureux encore que Guert, il s'est offert le tour du monde par la Polynésie, Canton, les Philippines et le Cap, sur un bateau de guerre nommé le *Vincennes*. Rentré à Pittsfield et mis en congé depuis deux ans, à cause de se mauvaise santé, il est plein d'histoires, comme on dit. Honolulu, Tahiti, les Marquises... L'escale du *Vincennes* à Nuku Hiva n'a été que de deux semaines, soit. Mais qui donc peut alors se flatter de connaître les îles Marquises ? « Les Nuhivans, écrit le capitaine Finch du *Vincennes* dans son rapport officiel au Département de la Marine, n'ont probablement jamais vu une femme américaine ou européenne ; ils sont convaincus qu'en débarquant chez eux, nous ne pouvons avoir d'objet plus important que de jouir de la faveur de leurs femmes. » Et c'est ce Paradis où Thomas a eu la chance d'aborder...

Herman, cet automne-là, finit de rentrer les foins. La maison est agréable ; une élégance de bon ton y règne ; on y chante des mélodies en s'accompagnant au piano. L'Océanie, les « gais boulevards »... A qui la faute si par moments, à son bout de table, Herman se figure n'être plus qu'un cousin pauvre ? Il quitte Broadhall. Pendant quelques mois, il fait office de répétiteur dans une école de campagne. Au printemps suivant (1837) on le retrouve chez sa mère, à Lansingburgh. Son frère aîné Gansevoort s'intéresse à la politique, à la diplomatie : ce sera un fonctionnaire. Allan II, bien jeune encore, s'orienterait plutôt vers le négoce. Restent Helen, Augusta, Kate, Fanny et le petit Thomas à la charge de Maria Melville. Et lui, Herman, que veut-il au juste ? Le plus clair à ses yeux est sa pauvreté. Il ne peut poursuivre de longues études aux frais de sa mère ; il n'y tient même pas. Il n'aime pas les métiers qu'il a effleurés.

Si quelque chose pouvait étonner dans les premiers mouvements d'Herman Melville, ce n'est pas du tout qu'il se soit embarqué un jour, mais qu'il ait attendu la veille de ses dix-huit ans pour s'y décider. Il se connaît mal, il cherche sa voie. Ce qu'il sait de lui-même à cette époque, et les raisons immédiates de son départ, un de ses héros nous les dira, sans complications inutiles : « Des déceptions touchant divers projets d'avenir, la nécessité de pourvoir à mes besoins, un penchant naturel au vagabondage, tels sont

les éléments qui concoururent en moi, pour me jeter à la mer. »

DE L'UTILISATION POSSIBLE DES BALEINIERS

Le premier voyage de Melville ne dura que quatre mois environ, de mai à septembre 1837. Ce fut un rude apprentissage et une amère déception. Un rude apprentissage, parce qu'Herman s'était embauché comme novice sur un voilier marchand de la ligne New-York-Liverpool, et qu'il dut faire toutes les corvées, de l'entrepont au sommet des mâts, sous les moqueries d'un équipage qui n'avait évidemment rien de commun avec la société polie de son enfance. Une amère déception, parce qu'il imaginait l'Angleterre d'après les récits de son père, les romans de Walter Scott et les gravures de modes. Il pensait à Westminster, à Saint-Paul, à Kenilworth, à Blenheim, aux couronnements, aux chasses à courre, aux Derbys. Tout ce qu'il connut en réalité, ce fut Liverpool et l'armée de loqueteux qui régnait sur ses docks. « De la pauvreté, de la pauvreté, de la pauvreté », relatera-t-il plus tard dans *Redburn*, sorte de roman autobiographique où se reflète cette première expérience. « Je n'avais jamais rien vu de pareil. Ni à New-York. Ni nulle part. »

A l'automne, il rentre chez sa mère. Est-ce elle qui le prie de ne pas trop s'éloigner ? Pendant trois ans, pour gagner sa vie, il exercera le métier de répétiteur — disons le mot : de pion — dans des « common schools » de la région, soit dans l'angle sud-ouest du Massachusetts, soit auprès d'Albany. Aux vacances, on le retrouve chez l'oncle Peter Gansevoort, soit chez les Melville de Broadhall, avec le prestigieux cousin Thomas. Herman lit ce qui lui tombe sous la main : le fonds classique anglais, l'étrange Mr Poe, dont le premier livre — un récit de voyage fantastique — vient de paraître ; Fenimore Cooper, Marryat, des magazines d'aventures, des revues littéraires. Il gratifie même un journal local de deux morceaux de prose : beaux sentiments et beau style. Apparemment il s'accommode de ce genre d'existence. Pourtant il quittera de nouveau les Etats-Unis, et cette fois dans des conditions qui impliquent, presque inévitablement, une absence de plusieurs années. Nous allons le voir s'embarquer, non plus sur un simple voilier marchand du service New-York-Liverpool, mais sur un baleinier à destination du Pacifique. Lorsque, dix ans

plus tard, l'auteur de *Moby Dick* attribuera cet embarquement à la hantise de la Grande Baleine Blanche, quand il le décrit comme une sorte de plongeon désespéré, « un substitut au pistolet et à la balle », c'est le romancier de 1850 qui parle, et non l'homme réel de 1840. Rien ne permet de soupçonner qu'un événement, une déception amoureuse, un conflit familial aient poussé Melville à prendre la décision qui déterminera le cours de sa vie littéraire. Son choix s'explique d'une façon plus simple.

Il faut se persuader d'abord que la pêche à la baleine est en soi une activité normale — on serait tenté de dire : banale — des Etats-Unis de ce temps. Une partie importante de la population côtière, entre Boston et la pointe est de Long Island, vit de cette pêche : New-Bedford, Narragansett, New-London, l'île et le port de Nantucket y ont acquis une réputation mondiale. A New-York il existe des bureaux où l'on recrute pour elle. Melville les connaît. Les histoires de baleines, vraies ou imaginaires, sont pour lui depuis l'enfance monnaie courante. L'idée de prendre place sur un baleinier de New-Bedford pouvait lui venir aussi naturellement que celle de s'embaucher sur un cargo, à l'estuaire de l'Hudson : ainsi un jeune garçon de Paris ou de Nantes, partant de Bretagne sur un Terre-Neuvas.

Ce qui achèvera de décider Herman est beaucoup moins — on peut en être sûr — le désir de chasser la baleine que celui de naviguer à bon compte sur des mers lointaines. N'oublions pas le cousin Thomas II Melville dont les récits ont dû reprendre, à Pittsfield, durant l'entr'acte qui s'étend de 1837 jusqu'à décembre 1840. Là est, psychologiquement, la clef du problème. Le baleinier n'était que le moyen, ou l'accessoire. Le principal et le but, ce sont les Mers du Sud. Quoi que l'écrivain ait pu nous raconter par la suite, à la première page de *Moby Dick*, le « garçon robuste et sain » qui allait entreprendre une croisière de plusieurs années n'était pas un candidat au suicide. C'est tout bonnement un jeune homme de vingt et un ans que ses fonctions de répétiteur ennuient, et qui rêve d'île paradisiaques. Tout de même, il ne s'agissait plus d'une simple escapade, comme jadis. Maria Melville, née Gansevoort, a dû être horrifiée quand Herman lui dit ce qu'il voulait. Un vagabond, promis aux pires aventures, voilà ce qu'elle avait couvé. Se trompait-elle de beaucoup ?

***

En 1840, année où se prépare le périple maritime de Melville, les baleiniers de Nouvelle-Angleterre sont les rois incontestés de la pêche sur tous les océans. Leurs premières croisières au large datent de la fin du XVII^e siècle. Ils ont atteint le Groënland vers 1750, le golfe de Guinée vers 1760, le Brésil en 1774 ; doublé le cap Horn en 1791 ; reconnu tout le Pacifique et tout l'Océan Indien de 1800 à 1835. Leur flotte compte plus de 550 bateaux, qui en deviendront 750, à l'apogée, une quinzaine d'années plus tard. Près de la moitié d'entre eux ont leur port d'attache à New-Bedford, sur la côte sud du Massachusetts.

New-Bedford, à l'époque où Melville y arrive, est donc dans toute sa gloire internationale de capitale des Baleiniers. Les huiles minérales ne commenceront à remplacer l'huile de baleine pour l'éclairage, aux Etats-Unis, qu'à partir de 1860, après la découverte du pétrole. La ruée vers l'or en Californie ne date que de 1849. On ne peut plus être pirate ou boucanier en 1840 ; on ne peut pas encore être prospecteur ou baron des chemins de fer, ou roi de l'acier. Mais on peut faire une fortune comme armateur et l'on peut, comme simple membre de l'équipage d'un baleinier explorer des mers, des côtes, des îles qu'aucun blanc, ou presque, n'a jamais visitées.

Cela dit, qu'entend-on par « chasser la baleine » ? Quelques éclaircissements permettront de mieux situer le « cas Melville ».

Baleine est un nom commun appliqué à toutes sortes de cétacés, plus dissemblables qu'un chien pékinois et un saint-bernard. Pour le zoologiste une première classification s'impose selon que l'animal a la bouche armée de dents véritables ou seulement garnie de fanons. Sont baleines à dents, les fameuses *sperm whales* (cachalots) dont Moby Dick est le modèle légendaire, les orques, les épaulards, les narvals, les dauphins et marsouins de toutes tailles. Sont baleines à fanons, toutes les baleines « franches » *(right whales)*, tous les rorquals et leurs intermédiaires, tels que la baleine à bosse *(humpback whale)*. Les fanons jouent le rôle d'un filtre : ils laissent ressortir l'eau mais retiennent les animalcules dont leur porteur se nourrit comme à l'aveuglette, en naviguant la gueule ouverte à la surface de la mer. Les dents, au contraire, placées en petit nombre sur la machoire inférieure, dénotent un animal plus dangereux, capable de broyer et de déchirer sa proie et qui, en fait, plonge parfois à de grandes profondeurs pour s'y attaquer à d'énormes poulpes.

Alors que les Européens chassaient depuis longtemps la baleine franche « boréale », les Américains ne s'étaient occupés d'abord que des cétacés qui voulaient bien s'approcher de la côte de Nouvelle-Angleterre ou s'y échouer. On dépeçait à terre. Les exploits de la baleinerie américaine n'ont débuté que le jour (en 1712) où un pêcheur de Nantucket, entraîné au large par le vent, y rencontra par hasard un troupeau de cachalots. C'était en quelque sorte tomber sur une mine d'or flottante. Le cachalot, en effet, s'il n'a pas de fanons, est à peu près seul, parmi les cétacés, à fournir le « blanc de baleine », ou « spermaceti », et l'ambre gris : matières dont la valeur dépasse celle de tout autre produit baleinier.

La découverte des cachalots — ancêtres de Moby Dick — a donc été déterminante dans l'histoire de la baleinerie américaine. Ce fut elle qui incita le plus puissamment les pêcheurs de Nouvelle-Angleterre à monter des expéditions lointaines, à augmenter le tonnage de leurs bateaux, à les équiper pour le dépeçage en haute mer ; elle qui jusqu'en 1840 ou 45 environ détourna la majeure partie de leurs efforts de l'Arctique pour les diriger vers les eaux tempérées qu'habite la baleine « à sperme ». A l'époque où Melville s'embarque, le monde entier réclame du spermaceti et de l'huile de cachalot. A New-Bedford, une minorité de baleiniers seulement chassaient la baleine franche du type Groënland ; ces baleiniers partaient en groupe vers le nord, à peu près à la même date, et après une saison limitée à quelques mois d'été, rentraient à leur port d'attache quel que fut le résultat de leur pêche. Tous les autres étaient avant tout des chasseurs de cachalots. Ils s'en allaient un par un vers le sud, ils croisaient autour des Açores et de là bifurquaient soit vers le Cap Horn et le Pacifique, soit vers le Cap de Bonne Espérance et l'Océan Indien. Ils ne revenaient aux Etats-Unis qu'au bout de deux, trois ou quatre ans, selon que leurs prises avaient été plus ou moins rapides. Et parfois après avoir fait le tour du monde.

Cela, le jeune Herman Melville le sait avant de quitter Albany ou Pittsfield, comme peut le savoir n'importe lequel de ses concitoyens. Le samedi 26 décembre 1840, il arrive à New-Bedford : ville de 12.000 habitants. Il couche à l'auberge. Le lendemain il assiste à un service religieux au « Seamen's Bethel » et il y entend un sermon du Révérend Mudge, l'officiant local. Le « Seamen's Bethel » avait été construit dix ans auparavant par la Société du

port de New-Bedford. Il existe encore. C'est une chapelle massive, sans ornements extérieurs, que domine une tour carrée, plantée au milieu de la façade, au-dessus du porche. Dès 1840, on y voyait, outre les bancs et la chaire, des plaques apposées aux murs en mémoire d'officiers et d'hommes disparus ou tués en mer au cours de chasses à la baleine. Dans *Moby Dick*, Melville reviendra longuement à ces inscriptions funéraires. Il décrira le « Seamen's Bethel », avec quelques « améliorations » romanesques, sous le nom de « Whalemen's Chapel » : la chapelle des Baleiniers. Ce qu'il n'a pas vu — car il semble qu'il ne soit jamais repassé par New-Bedford après son embarquement — c'est le Foyer du Marin, sorte d'hôtel à deux étages qui par la suite flanquera la Chapelle ; ni, à plus forte raison, en face, l'extraordinaire Musée de l'*Old Dartmouth Historical Society* où beaucoup plus tard, quand les baleiniers ne seront plus qu'un souvenir en Nouvelle-Angleterre, l'on recueillera les reliques d'une épave disparue. En décembre 1840, ce que l'on découvre depuis le seuil du « Seamen's Bethel », c'est le golfe aux eaux grises et, le long des quais de bois, une forêt de mâts et de gréements : les chasseurs de cachalots, les voiliers.

Dans le New-Bedford d'aujourd'hui, peu de vestiges subsistent, — extérieurement du moins — de la capitale de la baleine que Melville visita : quelques *boarding houses*, quelques anciens beuglants de marins, quelques entrepôts où s'entassaient jadis les barriques d'huile. Dans County Street pourtant, de vieilles demeures bourgeoises, avec leur façade à colonnes, ont encore bonne apparence. Ça et là, sur les pelouses, un cerf ou un lévrier de bronze survit au XIX^e^ siècle. Melville a parcouru ces rues. A vingt et un ans, c'est un gaillard solide, au visage rasé, aux lèvres charnues, au nez court et droit ; les yeux sont bleus-verts, le regard est froid, le front haut sous une masse de cheveux bruns. « Teint : foncé. Taille : 5 pieds 9 pouces 1/2 (1 m. 77) », ajoute le rôle d'équipage de l'*Acushnet*, le bateau sur lequel il va s'embarquer. Ce bateau, il le trouve à Fairhaven, sur l'autre rive de l'estuaire où est situé New-Bedford. Le 31 décembre 1840, ou le 1^er^ janvier 1841, il signe son engagement définitif pour toute la durée de la croisière, quelle qu'en soit la durée. Il monte à bord.

Quarante-cinq mois — près de quatre ans — s'écouleront avant qu'il remette les pieds sur le sol des Etats-Unis.

***

L'identité de l'*Acushnet* n'a jamais fait de doute. Contrairement à ce qui s'est passé pour deux autres navires qu'Herman Melville introduisit dans ses récits, sous de faux noms, l'on a toujours su quel était le baleinier réel qui, en 1841-42, le transporta du Massachusetts aux Marquises. Le nom de l'*Acushnet* a dû être prononcé souvent par Melville pendant les années qui suivirent son retour aux Etats-Unis. Il figure encore dans des papiers de sa main. Des amis l'ont répété et transmis. Le futur *Pequod* de *Moby Dick* s'appelait l'*Acushnet*.

Comme tous les baleiniers de cette époque, c'était un voilier. Plus précisément, un trois-mâts de 358 tonneaux, mesurant 35 mètres de long : la taille moyenne des bâtiments de grande pêche en 1840. Par les dimensions, le gréement, la voilure, il ressemblait au cargo sur lequel Herman avait fait, trois ans plus tôt, la traversée de l'Atlantique. De loin, il n'est guère qu'un seul trait qui distingue les chasseurs de baleines d'un bateau marchand quelconque : la présence sur le pont de plusieurs grandes chaloupes et des bossoirs qui servent à mettre celles-ci à l'eau rapidement, dès que la proie est signalée. Sur l'*Acushnet* il devait y avoir trois ou quatre de ces embarcations. Pour le reste, Melville a pu découvrir très vite les particularités de son nouveau bâtiment : la plate-forme de découpage, les espars, les ouvertures ménagées dans les pavois à tribord (seul côté où les baleines fussent jamais arrimées) et, au centre du pont, entre le grand mât et l'écoutille avant, le volumineux fourneau de briques à deux chaudières où les tronçons de lard sont bouillis, où l'huile est recueillie pendant que le dépeçage s'achève.

L'*Acushnet* n'avait certainement pas l'aspect « vénérable » et « barbare » que l'auteur de *Moby Dick* prêtera au fabuleux *Pequod*. C'est un bateau neuf qui se prépare, semble-t-il, à son premier voyage. Mais c'est aussi, comme tous les baleiniers en ordre de marche, un chantier flottant, un atelier de mécanique, de menuiserie et de couture, un étal de boucherie, une cuisine, un grand magasin. Pendant les deux ou trois jours qui précèdent le départ, Melville travaille au chargement des caisses. Il fait connaissance de ses futurs compagnons.

Le rôle d'équipage de l'*Acushnet* a été conservé. Il indique la présence sur le navire (en dehors du capitaine, un certain Valentin Pease, qui ne montera à bord, selon l'usage, qu'au dernier moment) de vingt-six hommes y compris les trois officiers en

second : vingt Américains, dont trois nègres ou mulâtres, quatre Portugais, un Ecossais, un Anglais. Le second — Raymond — et le lieutenant — Hall — sont comme le capitaine Pease, Américains. Le troisième adjoint est un des Portugais. Des vingt-sept noms que nous transmet le registre, deux seulement gardent un pouvoir d'évocation pour nous : celui d'Herman Melville lui-même, « né à New-York, domicilié à Fairhaven, âgé de vingt et un ans », etc..., et celui de Richard Greene, le futur « Toby » de *Typee*, un jeune homme de Rochester (Etat de New-York) qui abandonnera l'*Acushnet* avec Melville à Nuku Hiva. Les autres ne désignent plus que des ombres. Il n'est aucun livre de Melville qui retrace exactement ses dix-huit mois de navigation du Massachusetts aux Marquises. *Typee* ne commence qu'aux dernières semaines du voyage ; et *Moby Dick*, après un début semi-autobiographique, nous emmène en pleine fable. Si donc l'on veut se représenter le milieu où Melville a vécu, à bord de l'*Acushnet*, c'est moins à l'œuvre ultérieure du romancier qu'il faut se référer qu'à ce que nous savons, d'une façon générale, sur la baleinerie américaine vers 1840.

L'état-major d'un baleinier se composait du capitaine *(skipper* ou *master)* et d'un nombre d'officiers *(mates)* égal en principe à celui des chaloupes, moins une. Ces officiers étaient presque tous, très expérimentés : bons navigateurs, bons marins, et capables chacun de commander un bateau. Après eux, les personnages les plus importants sont les harponneurs. On les appelle aussi timonniers *(boat steerers)* parce qu'ils assurent la direction de leur chaloupe durant les minutes décisives où le chef d'embarcation — habituellement un des seconds, et exceptionnellement le capitaine — demeure occupé à tuer la baleine. Ce sont nécessairement des spécialistes entraînés. Ajoutons-y quelques marins professionnels, capables de manœuvrer les voiles dès le départ et de montrer aux novices comment on dépèce l'animal. Mais le reste de l'équipage, que lui demande-t-on en somme ? De souquer dur sur les chaloupes : cela peut s'apprendre en quelques mois. Et surtout de ne pas renâcler devant des besognes dégoûtantes ou dangereuses. De ce point de vue un petit gars de la campagne, un manœuvre, un jeune bourgeois fait l'affaire, pour peu qu'il ait du muscle, et l'estomac bien accroché.

Personne ne reçoit de solde fixe. On est payé en parts de prise d'huile, sur les produits bruts du voyage. Le pourcentage assigné

à chacun, selon les fonctions, varie à peu près entre 1/16e et 1/175e de la valeur de l'huile ramassée. L'équipage et son état-major ont donc intérêt à travailler beaucoup et vite ; les armateurs — une fois les postes essentiels pourvus — à engager du personnel susceptible d'accepter les tarifs les plus bas. De là vient, si bizarre que cela paraisse, que les propriétaires de baleiniers ne souhaitent pas utiliser trop de marins authentiques. Ils préfèrent s'adresser, pour une part de leurs besoins, à une catégorie d'hommes que les officiers désignent d'un seul mot : *bums*, vagabonds.

Herman Melville — et son compagnon Richard Greene ont été, sans aucun doute, de ces « vagabonds ». Ils ont très certainement eu comme compagnons de labeur, jusqu'aux Marquises, outre les professionnels du bord — à commencer par le capitaine Pease, ses seconds et ses harponneurs — un lot de gaillards et de pauvres bougres que la misère, le désir d'aventures ou des démêlés avec la justice poussaient vers le large. Mais cela *Moby Dick* ne nous le dira pas, car ce n'est pas le sujet du livre. En route pour la Polynésie.

(A suivre.)

PIERRE FRÉDÉRIX.

PRINTEMPS

DEUXIÈME PARTIE (1)

TRAFALGAR PALACE

Neuf heures, un samedi soir, n'est pas l'heure de rendre visite à une amie, en l'espèce Marion, quand cette visite n'est pas annoncée et surtout quand on n'a pas envie de la faire. A l'arrivée à la gare de Victoria, Claire s'est lancée résolument dans la bataille qui se renouvelle chaque soir à l'arrivée des trains continentaux et elle en émerge triomphalement avec un taxi comme trophée. Le chauffeur paraît s'accommoder très bien de cette conquête, mais son sourire disparaît quand elle lui demande de la conduire au Trafalgar Palace, cet hôtel n'étant pas assez loin de la gare. Claire l'a choisi parce qu'elle en a entendu souvent parler et qu'il passe pour fournir le maximum de confort pour le minimum de prix.

A peine le taxi de Claire s'est-il arrêté devant le portail aux marches de marbre qu'un personnage, qui ressemble à un officier d'opérette viennoise, ouvre la portière et dit : « *Good evening, Madam* » puis passe l'arrivante à un chasseur tandis qu'un autre sous-ordre escamote les bagages. Claire suit le gamin jusqu'à la « Réception » où elle est accueillie par un second « *Good evening, Madam* », cette fois-ci de la part d'un monsieur aux allures de jeune attaché d'ambassade. L'hôtel est comble, paraît-il, mais on trouvera quand même une chambre pour Madame... si elle veut bien signer le registre...

— Mes bagages, dit-elle timidement.

— On les montera à la chambre de Madame, répond l'attaché avec une suavité souriante.

(1) Voir *La Revue* du 15 octobre.

« Première gaffe », se dit Claire en se dirigeant vers le *lift*. Conduite à travers des corridors interminables, elle arrive enfin à la chambre « standard » à laquelle, maintenant qu'elle est occupée, il ne manque absolument rien ; elle s'assied sur le lit, retire son béret.

Est-elle satisfaite ? Pas du tout, car en dix minutes elle a épuisé toutes les possibilités d'intérêt que présente cette chambre. Elle a tâté le lit, essayé les ressorts du sommier, examiné les draps, fait fonctionner la lampe de chevet et celle de la table de toilette ; elle a regardé, sans y toucher, le téléphone, ouvert le robinet d'eau chaude de la baignoire et constaté que l'eau est brûlante. De sa valise elle a extrait quelques-unes de ses affaires qui, étalées sur le lit, dans ce nouveau milieu, lui paraissent toutes différentes et bien moins jolies qu'elles étaient ce matin et ses robes dépliées pendent pathétiquement dans l'immense armoire. Il n'y a plus rien à faire, mais se coucher à neuf heures et demie à Londres serait presque un sacrilège. N'a-t-elle pas à sa disposition un énorme jouet tout neuf, l'hôtel lui-même ?

La porte grince faiblement quand elle se glisse dans le corridor ; elle retrouve le *lift* qui, en deux secondes, la pose dans le vestibule à deux pas du bureau de réception où elle toise, avec la suffisance d'une résidente établie, un couple de nouveaux venus en pourparlers avec le préposé à la réception. Elle sourit à ce dernier mais il ne le remarque pas, pas plus que la cinquantaine d'autres personnes assises ou debout dans diverses attitudes. Marchant lentement, serrant son sac à main, fidèle compagnon, elle se dirige au hasard vers l'entrée du restaurant. Il est vide et maigrement éclairé sur les côtés par des lampes de service. Il y a des bruits d'argenterie qu'on range, de vaisselle qu'on empile. Les tables sont nues mais sur l'une d'elles sont serrés l'un à côté de l'autre tous les vases de fleurs qui tantôt, sans doute, les décoraient. Au bas de l'escalier marqué *Grill Room*, il y a un second restaurant, celui-ci en pleine activité. Un maître d'hôtel accueillant fait mine déjà de s'avancer vers elle, mais la jeune fille se réfugie en hâte dans ce qui a l'apparence d'une boutique, mais qui n'est autre que le Salon de coiffure pour dames. Ici, une personne habillée de noir, et très distinguée, lui demande si elle désire faire un *appointment* pour se faire coiffer. Non... elle voudrait... la première chose qui lui vient en tête ; un bâton de rouge à lèvres. Alors la dame très distinguée lui pose sous les yeux un plateau où reposent tous les

rouges de la création et, après avoir fait mine d'en examiner deux ou trois, elle en choisit un qui, aux dires de la personne très distinguée, conviendra parfaitement aux lèvres de Madame. Il reste à explorer le Salon de Lecture où plusieurs messieurs sont endormis et d'autres la regardent férocement. Elle s'éclipse et échoue enfin au Café des Palmiers, l'endroit le plus peuplé et le plus bruyant dont elle fait lentement le tour en regardant à droite et à gauche, comme si elle cherchait quelqu'un. Il est à peine dix heures et elle a tout vu, mais pourquoi ne sortirait-elle pas, rien que pour se convaincre qu'elle est libre d'aller et de venir à son gré ?

L'idée d'avoir de nouveau un but déterminé la galvanise, mais lorsqu'elle se trouve devant la porte de sa chambre, l'innocente se souvient qu'elle a oublié sa clef sur la table de toilette ! Deuxième gaffe. Peut-être que cette aimable femme de chambre, qui tantôt est venue lui demander si elle désirait quelque chose, viendra à passer et la sortira de cette situation ridicule ? Le corridor est long, droit et brillamment éclairé ; des portes identiques s'y alignent à l'infini et un couple en toilette du soir approche. Le monsieur et la dame conversent en riant, mais le monsieur la dévisage en passant d'un air soupçonneux. Claire part au hasard à la recherche de la femme de chambre. Elle en découvre trois qui font la causette au fond d'un réduit et l'une d'elles l'accompagne munie de son passe-partout. Aurait-elle dû lui donner un pourboire ? Problème qui l'assaille, comme il agite d'ailleurs toutes les personnes qui séjournent dans tous les hôtels et qu'elle essaye de résoudre lorsqu'elle redescend en donnant six pence au liftman qui la remercie poliment mais d'un air surpris. N'aurait-elle pas dû donner de pourboire au liftman ?

Dès qu'elle se trouve noyée dans la cohue du samedi soir, la joie toute menue, toute timide qui l'a envahie lors de son débarquement à Douvres est devenue une réalité immense, incroyable, magnifique et elle se plonge dans ce bain de bonheur. Si elle se promène ainsi pendant des heures, personne à sa rentrée ne lui demandera où elle a été, ce qu'elle a fait, pourquoi elle n'est pas revenue plus tôt. Si elle rentre tout de suite, on ne lui dira pas : « Tiens ! Déjà rentrée ? » Elle peut aller se coucher aussitôt, ou à deux heures du matin ; dormir, ou lire jusqu'à l'aube, personne ne s'étonnera, personne ne lui demandera des comptes, personne ne lui dira « Non ». Cette joie la transporte, lui donne des ailes et elle tâche de lui attribuer un nom sans d'abord y

parvenir, puis, tout à coup, elle se dit, naïve : « Je suis libre. La liberté c'est cela ! » Mais, immédiatement la chose étant nommée devient circonscrite, amoindrie, limitée et, dès qu'elle veut se répéter la formule enchanteresse, elle doit dire : « Je suis libre, mais... ». « Je suis libre aussi longtemps que je peux payer ! » C'est à cet instant que, pour la première fois de sa vie, l'argent prend une signification réelle à ses yeux.

Depuis que l'idée de cette fuite la tourmente, et surtout après son premier entretien avec Marc, elle s'est mise à économiser furieusement. Par bonheur, c'était l'oncle Auguste, et non tante Justine qui lui servait son argent de poche. Malgré cela cependant, elle ne possédait que quelques milliers de francs qu'elle a échangés contre des chèques en prenant son billet et ceux-ci reposent au fond de son sac qu'elle serre un peu plus fort chaque fois qu'elle y pense. « Pas cent livres entre moi et Sandmunster ! »

Marchant vite, puis flânant devant les étalages, elle va au hasard, mais soudain, cette petite fille, debout depuis ce matin de bonne heure, ayant vécu la journée la plus mouvementée de sa vie, est surprise par un phénomène inattendu : elle se sent fatiguée à mourir. Elle retrouve, non sans quelque peine, son hôtel. Elle ira se coucher, tout de suite, mais, en traversant le hall elle aperçoit les mots « Cocktail Bar » inscrits en lettres rouges sur une porte vitrée qu'elle n'avait pas encore vue et cela ouvre devant elle un monde de possibilités non encore exploré. Cette toute jeune fille pourrait vous nommer une demi douzaine de cocktails, elle pourrait énumérer quelques-uns de leurs ingrédients — ce qu'elle ne vous dira pas, c'est qu'elle n'en a jamais goûté ! Dans l'espace de quelques secondes qu'il lui faut pour atteindre cette porte, elle s'est décidée à réparer immédiatement cette omission ; bien plus, nos pensées vont si vite, qu'elle a le temps de se rappeler que ces breuvages se prennent avant les repas, qu'il se peut qu'elle se rende ridicule, mais elle objecte que personne ne sait qu'elle n'est pas sur le point de prendre le « souper après théâtre » si à la mode à Londres. Elle pousse donc résolument la porte et se trouve dans une salle ultra-moderne — acier chromé et cuir rouge, flanquée d'un long bar devant lequel elle voit pour la première fois les hauts tabourets avec lesquels les films l'ont familiarisée. Il n'y a pas beaucoup de monde et les consommateurs sont d'un genre indéfinissable. Tous sont impeccablement habillés, plusieurs messieurs sont en smoking et il est certain que leurs compagnes

doivent être d'excellentes clientes de la dame très distinguée qui tantôt lui a vendu un bâton de rouge à lèvres. Claire escalade un tabouret et attend les événements en se répétant sans cesse ce qu'elle va dire.

Il y a trois barmen ; l'un d'eux, un nègre, est en conversation avec un client et les deux autres sont ou bien endormis ou aveugles. Appeler ? Non, elle n'ose pas, mais voilà, on l'a vue :

— Sweet Martini, commande-t-elle avec une prononciation aussi anglaise que possible.

L'homme la regarde, hésite, puis :

— Madame est seule ? Je regrette, nous ne pouvons pas servir ici les dames qui ne sont pas accompagnées d'un gentleman. Et il indique derrière lui une pancarte qui répète en lettres rouges ce qu'il vient de déclarer. Mais une voix l'interpelle :

— All right, Frank, cette petite dame est avec moi...

C'est son voisin, un énorme gaillard avec un faciès de pugiliste.

— Mais..., dit Claire, je... je... ne suis pas...

Elle se laisse glisser au bas de son tabouret et a rejoint la porte en deux secondes ; pas assez vite cependant pour que le pugiliste ne la rattrape, lui tienne poliment le battant récalcitrant et lui tende d'un air narquois son sac que dans sa hâte elle a oublié sur la tablette du bar.

Sans remercier elle s'enfuit, doit revenir prendre sa clé au bureau, dit 143 au liftman, qui n'est plus le même que celui auquel elle a donné six pence et trouve enfin chez elle la femme de chambre occupée à faire la couverture. Celle-ci l'accueille avec un sourire quasi maternel.

— Pourriez-vous, demande Claire, me servir un verre... de lait ?

Lorsque la femme apporte le lait, Claire ouvre son porte-monnaie et lui donne une demi-couronne, une de ces jolies et grosses pièces d'argent qui valent deux shillings et six pence. La camériste la regarde ébahie, mais ce n'est pas trop en échange de ce bon sourire de tout à l'heure.

Pourquoi refuse-t-on de servir dans le bar, les dames qui ne sont pas accompagnées d'un gentleman ?

MRS SPINDLE

Les horloges électriques ont une habitude agaçante. Toutes les trente secondes elles font un « clic » léger qui, pendant que

les heures de la nuit passent sur la pointe des pieds, peut être comparé au fameux supplice de la goutte d'eau inventé par les Chinois. Celle dont les propriétaires du Trafalgar Palace ont doté la chambre 143 ne fait pas exception et, quoique écrasée de fatigue, Claire entend plusieurs centaines de fois ce coup de marteau méticuleusement exact avant de s'endormir.

C'est le soleil qui la réveille, une radieuse clarté d'août. Toute lassitude a quitté son jeune corps et, dès que l'apparence inusitée de la chambre lui a assuré qu'elle est encore à Londres et que le ravissant miracle va continuer, elle bondit littéralement de son lit et se précipite à la fenêtre pour contempler cette grande cité. Elle voit une rue plus déserte que la place de la Grille ; elle a oublié que c'est dimanche ! Aucun autre amusement que de lire les inscriptions, véritablement anglaises, sur les stores baissés du grand magasin d'en face et de suivre des yeux le policeman qui arpente solitairement le trottoir et dont l'ombre atteint le milieu de la chaussée fraîchement arrosée. L'hôtel lui-même est plongé dans un silence de caveau, car, non seulement c'est dimanche, mais il n'est encore que huit heures. Réveillera-t-elle tous ses voisins si elle déchaîne la double cataracte de la baignoire et commettrait-elle sa cinquième ou sixième gaffe si elle descendait vers huit heures trente et réclamait son déjeuner ? Rien que pour passer le temps, elle se livre aux mille petites besognes, à ces préparatifs compliqués auxquels les femmes parviennent toujours à s'amuser et elle n'oublie pas de faire ses comptes. Malheureusement elle ne réussit pas à perdre plus d'une demi-heure et c'est avec inquiétude qu'elle se hasarde enfin à ouvrir les robinets de sa baignoire dans laquelle l'eau se précipite avec un tonnerre de Niagara. Mais, qu'importe, les baignoires ne sont-elles pas faites pour qu'on s'en serve ?

Dans cet esprit, après avoir avalé un énorme *breakfast* dont le menu est presque aussi long que celui d'un dîner, elle s'adresse résolument au concierge et se fait expliquer la façon la plus directe pour se rendre à Fulham, quartier habité par Marion. Un autobus la dépose à l'entrée d'Accra Road, longue rue aux maisons d'un jaune uniformément sale qui ne se distinguent que par leur numéro.

— Miss Fenn ? répète la jeune femme qui ouvre la porte du numéro sept, connais pas ! Puis, se tournant vers l'escalier, elle crie : « Il y a quelqu'un ici qui demande une Miss Fenn ! »

— Au quatrième, répond une voix d'homme.

Claire s'apprête à monter, mais un jeune homme en robe de chambre et un rasoir à la main, paraît :

— Inutile d'aller là-haut, dit-il, elle est partie en vacances.

Apparemment, aucun renseignement supplémentaire concernant Marion n'est à obtenir et Claire redescend avec l'impression très nette que les co-locataires de Miss Fenn ne s'intéressent que fort médiocrement à cette jeune fille. Il est vrai qu'elle pourrait se renseigner ailleurs, mais elle trouve qu'il n'est pas essentiel de se mettre immédiatement en rapport avec son amie, car elle n'a fait cette démarche que pour justifier son billet à tante Justine. Bien plus, elle se souvient soudain d'une lettre de Marion qui l'invitait à partager son appartement si jamais elle venait à s'installer à Londres. Or cela n'entre pas dans ses plans, car elle redoute de voir sa précieuse liberté entamée.

Elle erre jusqu'à l'heure du lunch dans les rues vides, figées dans la léthargie dominicale et passe une partie de l'après-midi à composer une lettre conciliante, rassurante, mais résolue à tante Justine, une missive explicative et tendre à l'oncle Auguste et une carte postale à Marc.

Impatiente de se mettre à l'action, jamais elle n'a désiré si ardemment le lendemain, mais elle jetterait de hauts cris si on osait insinuer qu'elle s'est ennuyée ce premier jour à Londres. Elle a même, les doigts sur les cordons de sa bourse, victorieusement résisté à l'envie de passer la soirée au cinéma. Aussi, elle est debout dès que le joyeux tumulte du Strand en pleine activité matinale la tire de son sommeil. Elle saisit le téléphone et se fait monter le *Daily Telegraph* en même temps que son déjeuner. Tout en ingurgitant la plus grande quantité possible d'œufs et de lard, de thé, de pain et de marmelade d'oranges, le prix du repas étant compris dans celui de la chambre, elle note les annonces de meublés à louer, puis reporte les adresses sur un plan de Londres de façon à se composer un itinéraire.

Il existe, principalement sur la rive gauche de la Tamise, des quartiers construits il y a un peu plus d'un siècle et comprenant d'énormes maisons de quatre à six étages que leurs constructeurs avaient destinées à abriter une seule famille de la classe moyenne. Il est impossible de faire ménage dans ces spacieuses demeures sans l'aide de trois ou de quatre domestiques. C'est pour cela que, lorsque les serviteurs commencèrent à se faire rares et chers

et lorsque la classe aisée, le devenant moins, dut occuper des habitations plus commodes dans les faubourgs, beaucoup de ces grands immeubles furent transformés en appartements. D'autres maisons furent encore plus subdivisées ; ce sont celles qui exhibent à leurs fenêtres du rez-de-chaussée un mélancolique écriteau où l'on lit *Rooms to let* (chambres à louer).

Chaque maison est tenue par une personne qui est neuf fois sur dix une veuve ou une vieille fille. Elles l'ont meublée tant bien que mal en visitant les salles de vente du quartier et vous y trouverez souvent des meubles de dimensions déconcertantes dont la conception, le style et l'apparence vous cloueront sur place.

Par annonces et par hasard, ces dames finissent aussi par y placer des locataires ; jeunes provinciaux ou étrangers, venus à Londres pour chercher fortune ; dactylos qui préfèrent ne pas habiter chez leurs parents, coloniaux sans famille, vieux et vieilles solitaires. La locataire principale régit ce petit monde et cumule les fonctions de concierge et de sous-propriétaire. On l'appelle la *landlady ;* spécimen caractéristique de la faune londonienne, qui se terre dans les sous-sols, autrefois les cuisines, mais qui, à chaque coup de sonnette, monte lourdement les escaliers et présente en ouvrant la porte, un front complètement neutre, ni accueillant, ni repoussant, un en-garde froid, silencieux, un point d'interrogation vivant et cela nous amène avec Claire devant l'entrée du 210 Cambridge Terrace et en présence de Mrs Spindle. Il est midi et c'est la cinquième adresse sur la liste de la jeune fille. Les chambres qu'elle a vues plus tôt étaient trop chères, ou d'une propreté contestable et c'est avec l'aisance que crée l'habitude qu'elle répète son petit morceau :

— Je suis venue en réponse à votre annonce...

Ici le sphinx qui, d'un coup d'œil, a évalué le tailleur gris très bien coupé et le feutre tout neuf interrompt :

— C'est vingt-deux shillings par semaine. Quinze sans le déjeuner. Si le prix ne vous convient pas, inutile de monter, c'est au quatrième et j'ai de vieilles jambes.

Sans se laisser déconcerter, elle en a entendu d'autres, Claire donne la réponse correcte.

— Je puis payer le loyer si la chambre me plaît.

— Alors, montons. Mais excusez-moi un instant, il faut que je ferme la porte du sous-sol, sinon le chat montera chez les locataires.

Claire suit l'énorme masse qui gravit les étages en soufflant

tout en lui faisant subir une conversation-interrogatoire, d'une voix plus aimable.

— Ici on n'est pas loin de la « City », si par hasard vous travaillez dans un bureau...

— Non, je suis artiste. C'est-à-dire je suis venue à Londres pour apprendre le dessin...

La femme répond par un grognement : ceux qui travaillent et reçoivent des appointements réguliers n'oublient pas de payer le loyer.

— Voilà, dit-elle en ouvrant une porte. Si vous dessinez ce n'est pas la lumière qui vous fera défaut. Il y a un radiateur à gaz et un réchaud avec votre compteur à vous. Mes locataires en général prennent leurs repas dehors, mais rien ne vous empêche de préparer votre petit déjeuner.

— La chambre n'est pas très grande...

— Elle n'est pas chère non plus, pour le quartier...

Claire se rend compte, pour la cinquième fois, combien il est difficile, dans l'espace de quelques minutes d'évaluer tous les avantages et les désavantages d'une pièce, mais, comme celle-ci est propre, suffisamment garnie et surtout bien éclairée elle se décide à la prendre.

— Sans le déjeuner, dit-elle.

— C'est comme vous voudrez, Miss... ?

— Blankaert. Je suis étrangère.

Cela ne provoque aucune réaction si ce n'est un léger haussement d'épaules qu'on pourrait interpréter comme « Mon Dieu, ce n'est pas votre faute. »

— Alors ce sera quinze shillings. On paye une semaine d'avance.

Claire s'exécute en présentant un billet et elle suit la *landlady* jusqu'au rez-de-chaussée, puis attend pendant que la digne femme descend dans son antre et remonte, toujours sur ses vieilles jambes, avec la monnaie.

— Je suppose, dit-elle, avec son premier sourire — car cette petite, bien qu'elle soit artiste et étrangère, a l'air très convenable — je suppose que vous allez maintenant chercher vos bagages et j'espère que vous « serez confortable » chez moi. Le pauvre gentleman qui occupait votre chambre a séjourné ici ces derniers huit ans et il y serait encore s'il n'avait été renversé par un autobus la semaine passée ; c'est vous dire qu'on n'est jamais sûre de ses locataires ! Voici votre clef, alors vous pouvez entrer et sortir à

votre guise. Un mot encore, comme cela on s'entendra bien dès le début. Je ne permets pas les visites de gentlemen dans les chambres ; si vous étiez un gentleman, je dirais la même chose, mais le contraire... façon de parler. C'est ici une maison respectable. A part cela, vous pouvez faire ce que vous voulez, c'est un pays libre ici, je le dis toujours !

CLAIRE APPREND A VIVRE

« Quand vous vous présentez pour solliciter de l'ouvrage ou pour obtenir un emploi, prenez soin de votre toilette qui doit tenir un juste milieu. Ce qui se porte pour rendre visite en ville ne convient pas à l'ambiance des bureaux, d'autre part, un ensemble trop strictement *business* risque souvent par sa sévérité d'enlever à votre apparence quelque chose de son charme. Il ne faut pas oublier, en effet, que derrière la femme d'affaires, il y a toujours « la femme » et il est un fait indiscutable que l'employeur en perspective, surtout si c'est un homme, est fort influencé par le physique de sa future employée. »

Ainsi pontifie un scribe anonyme dans une des obscures revues de « carrières pour femmes » lues intégralement par Claire, qui, au lendemain de son installation chez Mrs Spindle, s'est mise en campagne. Dans son cas l'employeur possible à charmer n'est autre que Richard Fretch dont Claire a parlé à Marc lors de leur première rencontre et qui, de passage à Sandmunster, a regardé avec intérêt le travail que Claire exécutait en pleine rue. La carte que Richard Fretch lui a confié le proclame directeur artistique au Studio Major ; il l'a conviée, si elle passait par Londres, à venir lui montrer d'autres œuvres. C'est à cette invitation, vieille presque d'un an, que Claire se rend aujourd'hui.

Attentive aux conseils de l'écrivain inconnu, elle a adouci la rigueur de son « tailleur » au moyen d'un foulard de soie verte à larges fleurs blanches et elle a passé une bonne partie de l'après-midi d'hier chez le coiffeur.

Cela ne lui a pas, malheureusement, donné toute l'assurance qu'elle escomptait, car, lorsque vers dix heures trente, on la fait asseoir dans une salle d'attente dont les murs sont couverts de projets d'affiches d'une modernité éminemment en accord avec l'acier chromé, le verre et le cuir de l'ameublement, elle voudrait, de honte, cacher son large carton. C'est comme si les autres

occupants de la salle, également munis de serviettes bourrées, pouvaient percer de leurs yeux la couverture noire et éplucher un à un ses pauvres dessins. Tous paraissent se connaître, tous saluent les employés, tous sont parfaitement à leur aise, car sans doute eux n'ont pas dû remplir ce formulaire pour décliner leurs noms et qualité et l'objet de leur visite.

Il a fallu attendre trois quarts d'heure, mais, aussitôt qu'il la voit, Richard Fretch se souvient de Claire et une singulière petite flamme s'allume dans ses yeux. Il la prie de s'asseoir sur le fauteuil de cuir qui vraisemblablement est réservé aux visiteurs de marque, ouvre un étui à cigarettes, lui présente du feu et s'installe pour faire un bout de causette. Rien du *businessman* pressé, aux phrases courtes. Fretch semble avoir une quantité incalculable de minutes à perdre, mais il ne manifeste aucune impatience d'examiner les dessins contenus dans le carton noir, quoique Claire s'évertue à diriger la conversation vers ce sujet. Il est vrai que le bureau est encombré d'études, bourré de cartons et de projets de toutes sortes fixés aux murs, empilés sur des tables, débordant d'armoires entr'ouvertes et elle compare mentalement les pauvres résultats de ses efforts avec le fini de ces travaux professionnels qui l'entourent. Fretch s'enquiert du confort et du bien-être de Claire. Quand est-elle arrivée ? Où est-elle logée ? Y séjournera-t-elle longtemps ? Est-elle seule ? Surtout, est-elle seule.

Il lui recommande les cours de l'Académie municipale où on s'applique précisément à donner aux débutantes douées une instruction pratique du genre exigé par les grands employeurs d'artistes commerciaux. Il est enchanté de pouvoir lui griffonner un mot à l'adresse d'un des professeurs de cette école, un ami.

Claire, sans doute, projetait de se faire inscrire à l'une ou l'autre des écoles, c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles elle est venue, mais elle ne concevait pas que Richard Fretch la qualifierait d'emblée de débutante. Même le suffixe flatteur de « douée » n'enlève pas à la description toute son amertume. Mais il faut passer par là.

Un arrêt dans la conversation lui permet enfin de lui montrer ses travaux qu'il feuillette d'ailleurs de bonne grâce tandis qu'elle essaie en vain de lire sur ses traits l'impression qu'ils produisent. Va-t-il les garder ? Oui ? Non ?

— Lors de notre conversation, hasarde-t-elle, n'y tenant plus, il me semble avoir compris que vous vous seriez intéressé à une

série de monuments d'architecture ancienne qui aurait pu servir pour les affiches à une agence de voyages, ou à une compagnie de chemins de fer... en voici une demi douzaine.

— Excellentes, ces études. Nous devrons examiner cette idée. J'en parlerai à mes collègues. Vous permettez que je les garde ?

Si elle « permet » !

Elle brûle de poursuivre son avantage, de demander quand elle peut attendre une réponse, mais sagement elle s'abstient de lui poser la question, d'ailleurs, tout à coup il ajoute :

— J'ai un rendez-vous dans deux minutes. J'oubliais, excusez-moi.

Puis, de l'air de quelqu'un qui est soudain frappé d'une bonne idée :

— Etes-vous libre ce soir ? Dînez avec moi. Nous reparlerons de tout cela tranquillement. Je vous donnerai quelques indications. Où dînerons-nous ? Avez-vous des préférences ? Non ? Bien, alors dînons à « L'Arbre d'Or ». Huit heures.

Il est la cordialité même, et quelle poignée de main prolongée !

***

Le plafond de la chambre de Claire est strié de vénérables cassures, formant des dessins bizarres que la jeune fille, à peine réveillée vers dix heures le lendemain matin, examine comme si leurs étranges contours étaient en mesure de lui révéler le pourquoi des événements d'hier soir. La porte de sa chambre est fermée à clef — même Mrs Spindle ne pourrait y pénétrer. Si elle pouvait, elle trouverait une très triste petite fille, ridiculement jeune et menue, blottie dans le divan-lit. Il est superflu de dire après cela que les choses ne se sont pas passées de la façon que Claire prévoyait, mais rien de tel que de prendre les faits dans leur ordre chronologique et de les reconstituer avec elle.

Pour dîner à « L'Arbre d'Or » devait-on, ou ne devait-on pas « s'habiller » ? Elle s'est décidée pour l'affirmative et cela l'a forcée à faire une brèche très sérieuse dans son capital minuscule, car, à Londres, sa robe du soir, apportée de Sandmunster, était démodée jusqu'à l'absurde. Le dîner étant *business*, une nouvelle toilette était un placement or. Là elle ne s'est point trompée, car, en arrivant à 8 h. 15 dans le sobre hall de « L'Arbre d'Or », restaurant discret, où on dîne bien, elle était attendue par Richard Fretch en

habit et cravate blanche. Il paraissait plus jeune qu'au bureau, néanmoins, les tempes grisonnantes, la moustache poivre et sel et les paupières fatiguées avouaient qu'il était plus près de cinquante que de quarante ans.

Il a fait boire à Claire un cocktail qui lui a mis juste ce tant soit peu de couleur aux pommettes qui, à son âge, rend le fard superflu ; elle a refusé un second *drink*, suivant en cela les normes de la politesse autant que celles de la prudence. Ils ont dîné. Fretch lui a composé exactement le genre de menu qui convient à une toute jeune fille et il a eu le bon sens de ne pas succomber à l'ostentation du champagne; au lieu de cela, il a commandé quelque chose de blanc, de doux et de français. Ces quelques remarques concernant le savoir-faire de son hôte ne sont pas de Claire ; à ses yeux, tout a été aussi parfait que Fretch avait décidé que cela serait. Et ils ont causé. Lui l'a complimentée, d'une façon indirecte et pour cela suffisamment subtile pour être cru, sur sa connaissance de la langue anglaise. Il s'est révélé causeur agréable, quoique peu informé et sans grande profondeur mais elle a été surprise qu'il ait à peine touché à l'objet de leur rencontre, son travail et les possibilités pour Claire d'arriver parmi ceux qui fournissent des dessins aux Studios Major.

Elle-même n'a pas abordé le sujet, comment l'aurait-elle pu ? Quand vous êtes assise vis-à-vis d'un homme qui vous prodigue des amabilités, qui vous comble d'attentions, de nourriture et de vin, il n'est pas facile à dire : « Je suis votre invitée et sans doute trouvez-vous quelque plaisir à être vu en ma compagnie, mais moi je suis ici, non seulement pour déguster le dîner que vous m'offrez mais aussi pour vous demander du travail ! » Loin d'être facile, c'est impossible. Il est tout aussi malaisé de lui défendre, au dessert, de poser sa main, fort légèrement d'ailleurs et comme par inadvertance sur la vôtre, à moins de la retirer brutalement, ce qui, dans une salle pleine de monde, attirerait l'attention et vous rendrait ridicule. Tout ce qu'on peut faire, c'est de garder sa main hors de portée, dès qu'on en a l'occasion. On ne peut pas non plus empêcher son hôte de dévorer des yeux ses épaules et son décolleté, très jeune fille cependant, et très décent, puisqu'on a soi-même choisi cette robe et précisément pour qu'on soit regardée. On peut tout au plus garder sa main sur sa gorge en jouant distraitement, semble-t-il, avec le collier de perles hérité de maman. De même, quand il se met à raconter des anecdotes, comment peut-on dire : « Taisez-

vous ! » lorsque l'une ou l'autre histoire devient un peu grivoise quand on en a entendu de bien plus « salées » au pensionnat ? Il est vrai qu'on pourrait feindre de ne pas comprendre, mais, quand on ne rit pas au bon moment, cela vous donne un air par trop godiche, d'autant plus que ces bons mots sont tous à double sens, et que le premier sens est parfaitement convenable et ferait rire un enfant de sept ans. Comment alors se formaliser ?

Elle n'aurait pas dû accepter de liqueur, mais, est-il possible de repousser cette innocente petite crème de menthe qui vous regarde de son œil vert quand les dames à la table voisine en dégustent sans sourciller, et que Fretch vous demande de lui tenir compagnie tandis qu'il se fait servir une fine ?

Elle n'aurait pas dû l'accompagner chez lui non plus. Seulement, en sortant du restaurant, il était trop tard pour aller au théâtre et vraiment trop tôt pour se séparer. D'ailleurs, il faut parler affaires ; il va lui donner quelques tuyaux, et y a-t-il un meilleur endroit pour causer tranquillement ? Vraisemblablement non. Lorsqu'il s'est assis très près, dans le taxi aurait-on pu dire : « Faites arrêter, je vous quitte » puisqu'il n'était pas assez près pour être trop près ? Et chez lui ? Il s'est naturellement assis sur le canapé, à côté d'elle. C'était inévitable, il fallait bien qu'il s'installe sur le canapé, à moins de rester debout ou de s'asseoir sur le tapis, car il n'y avait d'autre siège, dans ce salon de célibataire que le tabouret du piano relégué dans un coin éloigné. Il l'a débarrassée de son manteau et il a apporté du whisky ; il en a offert, rien que pour goûter, et elle n'a pas refusé surtout qu'avec beaucoup d'eau c'est inoffensif, paraît-il, d'ailleurs elle mourait de soif après quatre cigarettes !

Alors ils ont discuté très vaguement la carrière de Claire, et sa vie. Une vie dans laquelle Richard Fretch passait et repassait avec une fréquence singulière. Tout est devenu vague, distant, irréel et elle était contente d'être assise. Graduellement la conversation a tourné dans une autre direction ; il semble qu'eux deux ont tant de choses en commun, qu'ils sont faits pour s'entendre, qu'il est si difficile de trouver quelqu'un comme elle, quelqu'un de si sympathique. Il parle de sa propre solitude, il évoque la possibilité d'une grande, d'une forte, d'une merveilleuse amitié. Peut-être que cela sonnait faux, ou tout au moins surprenant, mais pour une jeune fille comme elle, après un assortiment de boissons inaccoutumées, rien ne sonne faux, ni surprenant, surtout lorsque l'homme

jouit d'une certaine position et possède un physique et des manières agréables.

Pourrait-elle le repousser, lui qui n'a pas dit un seul mot de vraiment déplacé, quoiqu'il en ait proféré mille de presque déplacés ou qu'il lui prend, oh ! si respectueusement, la main ? Et quand, finalement, avec un choix de paroles, il a fait ce que tante Justine appellerait des « propositions pas du tout convenables » c'est alors que les choses ne se sont pas passées comme elle se le serait imaginé, c'est-à-dire, pas comme dans les livres, ni comme vous l'affirment les gens pour qui âge est synonyme d'expérience et qui se mêlent de vous donner des conseils : toute la différence entre la théorie morte qu'on vous serine et la pratique aux insaisissables à côtés. D'après la théorie, elle aurait dû, ou bien se lever tremblante d'effroi et s'enfuir, ou bien, mue par une superbe indignation, sortir tête haute comme une reine outragée. Mais voilà ; tout d'abord il a habillé sa proposition en termes si voilés qu'il se réservait la latitude, en cas de refus indigné, de se replier en excellent ordre sur la position inattaquable d'une très belle et très rare amitié. Avec le loisir même de prendre un air délicatement peiné en voyant ses paroles interprètées d'une façon si grossièrement incorrecte. Ensuite, elle ne se rappelait pas très bien par laquelle des trois portes de cette pièce elle était entrée et enfin, elle ne savait pas où Fretch avait déposé son manteau, son sac et ses gants ! (Doit-on abandonner au fauve son manteau, son sac et ses gants et ne sauver que sa vertu ?)

Non, cela ne s'est pas passé comme cela. Quand il a fait sa proposition pas du tout convenable, qu'elle a fort bien comprise, elle n'a dit ni « oui », ni « non », ni « peut-être ». Cela est venu d'une façon si inattendue, si incroyable qu'elle en est restée bouche bée ! Et lui, qui a sans doute pris cette stupeur pour de l'incompréhension, s'est patiemment répété avec un rien de précision supplémentaire. C'est cela, son effort laborieux pour dire plus sans toutefois s'exprimer d'une façon trop crue, dans lequel il s'est empêtré, qui a paru si bizarre, si incongru, qu'elle est partie soudain d'un rire inextinguible. Pas le rire de la moquerie qui invite, de la coquetterie qui accueille en éconduisant, mais un grand et frais éclat de rire de toute petite fille. Un observateur calme et impartial aurait peut-être trouvé le diapason de ce rire un peu trop haut, mais Richard Fretch n'était pas homme assez fin pour percevoir cette nuance. Pris au dépourvu, pour se donner une conte-

nance, il a fait la première chose qui lui passait par la tête, il s'est versé un *drink*. Puis il a parlé d'autre chose, comme si rien d'anormal ne s'était passé et quelques minutes plus tard il l'a reconduite chez elle.

Pendant le trajet, il n'a pas prononcé une parole, ni elle non plus et, lorsque sur le seuil de Mrs Spindle il a pris congé, il avait l'air si déconfit, lui le monsieur tout puissant, assez âgé pour être son papa et qui croit tenir le sort de plusieurs petites artistes entre ses mains, que, poussée soudain par une vraie pitié, elle lui a planté spontanément un petit baiser tout froid sur la joue.

Ce matin, aux yeux de Claire, l'impardonnable conduite de Fretch n'est rien ; le ridicule l'a lavée, mais la pensée que c'était pour l'attirer dans ce grotesque guet-apens qu'il a simulé de l'intérêt pour son travail et qu'elle se soit laissé prendre par un appât si grossier, cela est vraiment une catastrophe !

« Tu apprendras à vivre. » Cela est-ce la première leçon ?

L'AMBASSADEUR QUI N'Y VOIT QUE DU FEU

Pour observer les préceptes intransigeants de la théorie, Claire aurait dû déchirer sur le champ la lettre que Richard Fretch lui a confiée à l'adresse du professeur Julian de l'Ecole municipale. Mais, en pratique, les contours des situations sont si flous, les cartes de l'existence si brouillées, que celle-ci serait impossible sans de continuelles petites dérogations à la norme rigide.

Le mot « professeur » avait suggéré à ses yeux quelque pompeux vieillard, mais c'est un grand jeune homme blond qui la reçoit. Il paraît flatté quand l'élève en perspective lui soumet une collection de travaux, ceux que Fretch n'a pas retenus, mais il émet des doutes très francs concernant la possibilité de « commercialiser sa production ».

— Le fond y est, l'imagination aussi, la main est sûre, mais il faut donner à votre œuvre la forme, les dimensions, le tour, les mille et un petits desiderata qui relèvent plus de la technique que de l'art. En un mot, sans cesser d'être artiste, il faut devenir experte.

— J'ai pensé me spécialiser, l'affiche...

— Croyez-vous que ce soit votre genre ? Vous avez le trait sûr, je l'admets, mais aussi la main fort légère. Non. Vous passerez par la réclame, c'est inévitable ; dans un an vous ferez le Denti-

frice X... et la pastille du Docteur Un Tel. Mais dans deux ans vous illustrerez des contes de fées. Vos animaux me plaisent, j'y vois de la caricature. Entre temps, travaillez et créez-vous des relations. Tout est là !

Ces paroles encourageantes ont oblitéré dans son esprit l'indigne déconvenue dont elle vient de souffrir ; l'ouverture des cours est en septembre, d'ici là elle aura le loisir de perfectionner son logis et d'adoucir les rigueurs de l'installation chez Mrs Spindle.

Il en résulte qu'elle fait l'acquisition d'une quantité d'ustensiles dont plusieurs sont parfaitement inutiles et que, rentrée bien après l'heure du « lunch » (qu'elle voudrait préparer elle-même) il lui faut sortir de nouveau pour aller aux provisions. Dès qu'elle essaie enfin de faire usage de ses nouveaux jouets, elle constate l'inimitié passive des objets inanimés, antagonisme qui durera jusqu'à ce qu'elle les ait asservis à sa volonté, à ses habitudes. Elle trouvera plus tard aussi comment ces humbles choses deviennent à la longue des amies si familières qu'on finit par chérir leurs défauts et que leur perte éventuelle est une des petites tragédies de l'existence.

Le méchant réchaud à gaz qui fait partie de l'équipement de la mansarde est posé à même le sol et la cuisine doit donc se faire dans la position accroupie, comme devant un feu de camp. A trois heures et demie de ce bel après-midi d'été, Claire a réussi à faire frire une côtelette ; elle est assise par terre et autour d'elle, sur le linoleum, gisent un couteau, une livre de beurre entamée, ses gants, une poêle, le papier qui a contenu la côtelette, et enfin son chapeau lorsque soudain elle entend dans l'escalier le pas de mastodonte de Mrs Spindle ! D'avance elle se figure l'indignation de la concierge, car, en théorie, on ne peut se préparer que le petit déjeuner et elle compose déjà une riposte impertinente lorsque la femme frappe à sa porte. Si Claire avait su que, parmi ses locataires, Mrs Spindle avait autrefois hébergé un « inventeur » qui, dans le dessein d'essayer un avertisseur d'incendie, construit par lui-même, se livrait dans cette chambre à des expériences effrayantes qui ameutaient les voisins, elle se serait rendu compte que la digne femme ne s'inquiétait point de l'insignifiante fumée dégagée par une misérable côtelette.

— Il y a quelqu'un en bas qui vous demande, Miss. C'est un gentleman étranger. Votre oncle... dit-il. Je l'ai introduit dans mon petit parloir.

« L'oncle Auguste ! se dit Claire. Je suis flambée. »

Oubliant sa côtelette, elle descend et, ne se donnant au bas de l'escalier qu'une seconde pour se composer un visage d'une insouciance souriante, elle pénètre dans la pièce pour constater que ce n'est que l'oncle Victor.

Pour expliquer toute la portée de ce « que », un aperçu plus poussé de la famille qui est affligée d'un membre aussi turbulent que Claire, d'une personnalité aussi incertaine que la tante Justine, d'un autocrate aussi plein de ressources que l'oncle Auguste et enfin d'un individu aussi insignifiant que l'oncle Victor, s'impose. Cela permettra en même temps, tout en narrant les événements qui ont suivi la fuite désinvolte de Claire, de rencontrer encore quelques unités de ce grand tout. quelques détails de cette toile de fond devant laquelle la jeune fille s'agite : « la Famille ».

Après avoir digéré la foudroyante nouvelle annoncée par Euphrasie et confirmée par le billet de Claire, tante Justine s'est rendue immédiatement à Knokke et de là elle a envoyé un long et coûteux télégramme à l'oncle Auguste, qui était au Tyrol. Il semble singulier, à première vue, qu'elle soit allée à la ville voisine pour envoyer ce message, mais on comprendra aisément si on se rend compte que tante Justine est une personne fort discrète, que le texte du télégramme était de nature strictement confidentielle et enfin que Sandmunster, quoique possédant un bureau télégraphique muni de tous les appareils nécessaires, est une toute petite ville.

L'oncle Auguste est revenu du Tyrol presque aussi vite que sa réponse et il a convoqué sur-le-champ un de ces imposants conseils de famille, réunissant tous ses frères et sœurs, qui ont l'importance d'un conseil de cabinet par temps de crise. A part Auguste, l'aîné, président d'office et inamovible et Justine, la cadette, siégeaient là Valentine et Prudence, des jumelles, vieilles filles inséparables qui frisent la soixantaine et habitent rue du Vieux-Sac, à Bruges. Elles partagent leurs heures entre les sous-sols blindés de la Banque Nationale où elles détachent leurs coupons et la nef centrale de l'église Saint-Jacques où elles gagnent leurs indulgences, se garantissant ainsi une sécurité cent pour cent dans le présent et l'au-delà. Deux autres membres du conseil se nomment Philippe, médecin dans un obscur village et Hortense sa femme. Ni l'un ni l'autre ne s'intéressent outre mesure à ces débats car ils ont eux-mêmes de lourdes charges de famille et ils fréquentent peu « ceux de Bruges ». On chuchote d'ailleurs qu'ils « boivent », ce qui, paraît-il, diminue l'intérêt qu'on porte aux

affaires d'autrui. De cette manière, à moins que leur intérêts ne soient directement menacés, ils votent pour la paix, c'est-à-dire comme Auguste.

Enfin, il y a le troisième des frères, l'ineffable Victor. Lui aussi est marié, mais sa femme n'assiste jamais à ces conciliabules. Si on se donnait la peine de remonter un peu dans l'histoire de la famille, on découvrirait que Caroline n'est pas « tout à fait comme nous autres » ; en d'autres termes, Victor a épousé une personne au dessous de sa condition. Pour être plus précis, une servante de café. Ce n'est pas pour cela qu'elle n'est pas accueillie au grand conseil, oh ! non. Le fait est qu'elle y est venue une fois seulement, mais, à cette réunion, il s'est passé un incident regrettable. Le voici : lorsque les discussions touchent à leur fin et qu'elles se changent graduellement en conversation ordinaire, mais pas avant, Auguste a l'habitude de sonner pour faire monter le porto des grandes occasions. Ce vin vénérable est cérémonieusement apporté par Joseph, le valet de chambre du banquier (le seul domestique masculin dont la famille puisse s'enorgueillir). Or la coïncidence — ou le malheur — voulait que Joseph fût originaire du même village que la femme de Victor. On juge donc de la consternation que provoquèrent les mots : « Tiens, mais c'est Jef Verduin ! » qui échappèrent à la malheureuse Caroline quand elle reconnut son « pays ». C'étaient ses premiers mots dans l'intimidant salon de la rue de la Main-d'Or, ce furent aussi ses derniers, car, depuis lors, elle est gentiment excusée d'office. « Cette pauvre Caroline est toujours si occupée », disent Valentine et Prudence, et Auguste hoche la tête, sans se compromettre. Dorénavant donc, c'est Victor à lui seul qui représente sa branche.

C'est un bonhomme d'apparence inoffensive qui vient de doubler le cap de la cinquantaine. Il est professeur d'histoire ou plutôt, il l'était, dans un établissement de Sandmunster patronné par l'Etat. Malheureusement, cette carrière, qui ne s'annonçait d'ailleurs pas comme brillante, fut arrêtée court il y a quelques années par sa démission en plein milieu de l'année scolaire à la suite d'un obscur mais déplorable incident dont la nature exacte a été, jusqu'ici, cachée avec succès à Claire, et aux autres membres trop indiscrets — et trop curieux — de la jeune génération. Tante Justine, interrogée directement, s'est bornée à déclarer que c'était quelque chose de pas du tout convenable, et heureusement on n'a pas insisté. Lorsque survint cette catastrophe, ce fut Auguste qui

sauta, armé de pied en cap, sur le rempart menacé de l'honneur familial, et ce, en faisant une visite, fort courtoise, chez un père outragé. Par bonheur, ce dernier était un de ses clients et il s'était récemment égaré dans certaines opérations financières, dont le banquier avait cru bon de ne pas remarquer, disons l'extrême délicatesse. Rien que par la pensée de ses subtils silences, il parvint à étouffer une affaire qui, au lieu de conduire Victor en justice, lui délivra le commode passeport qui s'appelle « plus ou moins timbré » et qui ne le quitte plus. Ayant donc démissionné « pour raison de santé », lui, sa femme et leurs dix enfants quittèrent Sandmunster et s'installèrent à Bruges dans une maison au bord du Lac d'Amour, qui, en raison de ses dimensions embarrassantes leur fut louée pour un prix dérisoire (fixé et payé par Auguste).

C'est ici que la bonne Caroline se révéla et, par son initiative, cette ruine humide devint la « Pension Bonne Humeur ». Dans des circonstances aussi pénibles, on ne peut pas être difficile et pour cela il vaut mieux passer sous silence les excentricités de plusieurs des pensionnaires. Ni Justine, ni les jumelles, n'y mettent le pied ; seul Auguste y fait de temps en temps une visite d'inspection, brève mais inattendue, l'unique point noir dans le ciel perpétuellement bleu de notre Caroline. Quant à Victor, lui non plus ne s'occupe pas de la pension. Il s'est incrusté très confortablement dans sa réputation de légèrement toqué et, tous les jours, il se retire au fond du jardin, dans un pavillon douillettement chauffé l'hiver, dont l'unique fenêtre surplombe le lac et là, il « prépare » un vaste ouvrage, une monumentale *Histoire de la Ville de Bruges*. Il a pris soin d'annoncer que ce *magnum opus* ne comprendrait pas moins de douze volumes, ce qui lui a assuré d'avance des années de tranquillité. Assis à une énorme table, protégé par un formidable rempart d'impressionnants « in quarto » (achetés au poids au Vieux Marché) il passe une douce existence à lire d'ahurissants romans policiers, à contempler le plus beau paysage de Bruges, à jeter du pain aux cygnes et à fumer d'innombrables cigarettes. De temps en temps, quand il fait beau, il fait un bout de promenade qui le conduit à la grande place. Arrivé là, il s'attable à la terrasse du meilleur café, commande un verre d'Export et lit tranquillement son journal en écoutant le jeu du carillon. Quant à sa femme, elle sert ses pensionnaires et les tient en ordre, se chamaille avec ses filles, taloche les plus jeunes, bavarde avec ses servantes, se dispute avec les fournisseurs et arrive miraculeusement à nouer les deux bouts.

On se fait une idée maintenant de la silhouette de l'oncle Victor, dessinée brièvement par Claire par le petit mot « que » ; personnage délégué par le conseil de famille pour se rendre à Londres auprès d'elle. On se demande aussi, non sans raison, pourquoi l'oncle Auguste, un homme si sensé, a sanctionné l'envoi d'un si piètre ambassadeur et c'est ici qu'on pénètre dans le vif de ce qu'on pourrait appeler la politique intérieure de la famille. Auguste ne l'a pas seulement sanctionné, c'est lui qui l'a indirectement proposé, par la bouche de Victor lui-même, soigneusement cuisiné avant la réunion. En bonne politique, tout s'arrange dans des *a parte* avant ou après les conférences ; d'ailleurs, aux séances proprement dites, Auguste ne dit jamais un mot, sauf le dernier. Dans ce cas-ci, il a proposé indirectement Victor, car il savait d'avance qu'on ne s'entendrait pas au sujet de la mission de l'envoyé éventuel, ou plutôt que le but que la majorité le chargerait d'atteindre ne correspondrait pas à son propre désir. Il ne lui restait donc que la ressource de manier adroitement l'ambassadeur lui-même et de s'arranger pour qu'on envoie le seul qui soit en état d'être influencé.

Si on tenait les minutes de ces conférences, ce qui suit pourrait en être considéré comme un fragment :

— Je n'en dors pas, s'écrie Justine, bien en vedette cette fois-ci. Qu'on me la ramène morte ou vive ! J'irai moi-même s'il le faut...

— Bah ! Une femme seule, interrompt Victor, c'est tout un voyage.

— Qu'elle nous soit ramenée immédiatement, commence Valentine, et sévèrement punie, conclut Prudence.

— Elle en aura vite soupé, dit Philippe. Qu'on la laisse revenir d'elle-même. Tous ces frais !

— Qu'on aille voir comment elle va, suggère Hortense. Moi, je trouve que c'est Justine qui devrait y aller.

— Non, non, fait Victor, il faut un homme. J'irais bien moi-même, mais il y a mon travail...

— Cela peut attendre, décide Auguste. Victor parle anglais, c'est lui qui est tout indiqué.

Là-dessus, tous, sauf Auguste, se lèvent à la fois et submergent le pauvre Victor sous un flot de recommandations, de conseils, d'avis et d'ordres. C'est au milieu de cette agitation qu'Auguste sonne et que Joseph fait son entrée avec le porto traditionnel,

signal que la séance est levée. Peu après, tandis qu'ils s'en vont, Auguste prie Victor de passer dans son cabinet, ostensiblement pour lui remettre les fonds nécessaires, en réalité dans le dessein de l'isoler des autres de façon à pouvoir le retenir à déjeuner.

C'est au cours de ce repas que l'ambassadeur reçut ses véritables instructions, car, pour tout dire, et comme on l'a deviné, Auguste ne désirait pas le retour immédiat de Claire. Pour jeter de la lumière sur cette inquiétante manière de voir, il faut dévoiler maintenant quelques aspects de la politique extérieure de la famille.

Lorsque Justine, sommée par son aîné d'expliquer la fuite de Claire, lui exposa, avec beaucoup de filandreuses digressions, l'histoire de ses manœuvres maladroites pour marier la jeune fille à Valzancara, dont elle ne lui avait soufflé mot (« J'espérais te faire une agréable surprise ; un beau garçon, très riche et de la noblesse.») Auguste s'emporta. Rien que de ne pas le mettre au courant à l'avance de démarches aussi importantes concernant sa pupille aurait suffi à le mettre hors de lui. Mais, ce qui était bien plus grave, mais ce que Justine ignorait, le nom de « Valzancara » était pour Auguste comme le drap rouge agité sous les yeux du taureau. C'était une vieille histoire. Feu Valzancara, père de Jacques, avait des opinions politiques qui n'étaient pas les mêmes que celles des quelques grandes familles dont Auguste gérait la fortune mais un jour celui-ci, qui ne dédaignait pas de manger à plusieurs râteliers, en apprenant que le baron était mécontent de ses banquiers, lui avait offert ses services par la bouche d'un intermédiaire aussi mielleux que discret. Pour toute réponse, le bouillant aristocrate se serait écrié : « Je jetterais mon argent au canal plutôt que de le confier à ce coquin d'usurier pour chanoines ! » La plaie causée par cette injure imméritée ne s'est jamais cicatrisée et on voit donc pourquoi, aux yeux d'Auguste, ce mariage était impossible, pourquoi l'affront infligé par Claire à Valzancara fils, était particulièrement agréable et pourquoi enfin une abscence prolongée de la jeune fille, autant en Angleterre qu'ailleurs, entrait dans son jeu. On prendrait soin, cela va sans dire, que tout le monde à Sandmunster sût qu'on avait été forcé d'éloigner la jeune fille, dans l'intention de soustraire une innocente aux avances équivoques d'un monsieur sur qui on avait déjà entendu des histoires peu édifiantes. On ne peut que déplorer l'action de l'oncle Auguste, qui, voulant satisfaire une vengeance personnelle, risque d'exposer

sa pupille à de graves dangers, mais la narration véridique des événements ne laisse pas le choix au chroniqueur impartial.

Si Auguste, pendant ce déjeuner, avait expliqué tout cela très lucidement, il est possible, il est même probable, que le pauvre Victor, quoique timbré, aurait compris. Malheureusement celui-ci ne saisit point les nuances par lesquelles son frère tâchait de lui faire part à la fois de son propre désir que Claire continuât à séjourner en Angleterre et de la nécessité qu'il y avait, afin d'édifier « les sœurs », que quelqu'un, lui, Victor en l'occurence, se rendît de l'autre côté de la Manche dans l'intention hautement proclamée de la ramener. Quitte à lui de s'arranger pour revenir bredouille.

Il n'y vit que du feu ; qu'on en juge :

— Je ne sais pas où ils veulent en venir, dit Victor à se femme en rentrant. Il faut qu'on aille chercher Claire et qu'on la ramène coûte que coûte, mais il ne faut pas qu'elle revienne. Cela n'a pas de sens !

— Et c'est toi qu'on envoie ? Comme d'habitude, tu vas tirer les marrons du feu. Je vois ça. Si elle ne revient pas, Auguste rigolera, mais Justine et les deux autres t'en voudront. Si elle revient, elles se réjouiront, mais Auguste te traitera d'imbécile. Dans les deux cas, ce sera toi la poire ! Moi je préfère la première solution ; après tout c'est Auguste qui paie le loyer ! Enfin, le vin est tiré, tu n'as qu'à aller là-bas, ça te fera de petites vacances, mon chéri, et tu les mérites bien avec tout le travail que te donne ton livre. Est-ce qu'il t'a remis des sous au moins ?

— Oh ! oui, regarde ! Il m'a même dit de voyager en première...

— Chic ! Donne-moi toujours un billet ou deux; tu voyageras en troisième et ça fera le compte. N'oublie pas de mettre ton meilleur costume. Tu prendras la valise de Françoise et Alfred te prêtera son joli chapeau gris tout neuf. Dès que tu n'auras plus de galette, tu reviendras. Quant à Claire, c'est une gentille petite, mais on a assez de gosses nous-mêmes pour qu'on s'en fasse pour ceux des autres. Alors, qu'elle soit à Londres, à Constantinople ou à Sandmunster, pour nous c'est pareil, on s'en bat l'œil !

Ces sentiments, exprimés avec une simplicité si directe, une candeur si fraîche, par la bonne Caroline, après les suaves hyperboles et les éberluantes circonlocutions d'Auguste, ne sont pas loin de correspondre à ceux de Victor. Néanmoins, il fit un louable

effort pour s'acquitter de son impossible mission et il a même imaginé ce qu'il considère comme un fin mensonge diplomatique afin de ne pas éveiller les soupçons de Claire.

Relevons quelques bribes de leurs conversation, au parloir de Mrs Spindle :

— Bonjour, Claire, tu as bonne mine. Alors te voilà à Londres ? Je suis descendu au Trafalgar, mais on m'a envoyé ici.

— Oui, mon oncle, j'ai déménagé. Et vous ? Vous prenez des vacances ?

— C'est cela, fait le diplomate. Figure-toi que je me suis mis en tête de voir le British Museum. On m'a dit qu'il y a là des documents intéressants... pour mon histoire de Bruges, tu sais bien...

— Parfait, nous irons ensemble si vous voulez.

Plus tard, après avoir dîné, aux frais de la Famille, au Savoy Grill, sur le conseil de Claire, la Londonienne consommée, l'astucieux ambassadeur, fortifié par quelques cocktails et trois verres de bourgogne, s'est risqué à un coup de sonde :

— Il paraît que tu vas faire ta carrière dans l'illustration et tout cela...

— Oui, mon oncle, l'art commercial. Je me suis fait inscrire aux cours de l'Académie municipale.

— Je te dis cela parce qu'on parlait de toi, l'autre jour chez ton oncle Auguste. On voudrait que tu retournes chez ta tante Justine, qui s'inquiète de toi...

— Si elle ne me traitait pas comme une enfant, je...

Victor interrompt précipitamment :

— Oh ! tu sais, entre nous, je... enfin, tu fais ce que tu veux. C'est-à-dire non, tu... Ton oncle Auguste pense... et tes tantes d'autre part disent... Enfin, bref, tu me comprends ?

Claire le laisse se dépêtrer, puis, avec fermeté :

— S'ils veulent que je retourne, il faudra qu'on vienne me chercher !

— Qu'on vienne ?... Hein ? Tu dis ?

Finalement, à la gare de Victoria :

— Au revoir, Claire. Je ferai les compliments à la maison. Ne fais pas de bêtises. Si tu ne veux pas, tu ne veux pas. A propos, j'ai failli oublier. Ton oncle Auguste m'a chargé de te remettre cette lettre ; c'est confidentiel, paraît-il.

La lettre ne contient pas autre choses que quatre grands billets,

d'un papier solide, exquisément filigrané et, sur chacun d'eux, il est écrit, en superbe lithographie, que la Banque d'Angleterre promet de payer au porteur la somme de vingt-cinq livres sterling.

L'oncle Auguste évidemment ne croît pas que l'art nourrisse ceux qui s'y consacrent ; en cela, il a peut-être tort, mais il sait par expérience que l'argent est le nerf de la guerre.

DEUXIÈME LEÇON

Le premier résultat tangible de la munificence intéressée de l'oncle Auguste est une table de dessin, dernier modèle. Elle est munie d'un ingénieux système de poulies et de contrepoids qui permet de lui donner d'un coup de pouce toutes les hauteurs et inclinaisons imaginables. Cet appareil merveilleux a été installé à la place d'honneur sous la fenêtre, dans la chambre de Claire. Il ne s'harmonise peut-être pas tout à fait avec les autres meubles de la pièce, lui et son tabouret, mais il faut dire que les meubles de Mrs Spindle, qui, au cours de leur longue carrière ont dû en voir de toutes les couleurs, ne se sont pas émus outre mesure de l'intrusion de ces compagnons ultra modernes.

La rentrée n'avait lieu que dans un mois, fin septembre. Claire en profita pour chercher du travail, malgré les réserves faites par le professeur Julian. A cet effet, une partie de la largesse de l'oncle Auguste fut transformée en annonces coûteuses dans les revues spécialisées qui informaient le lecteur qu'une artiste était prête à mettre ses talents au service de personnes ou de firmes désireuses d'en faire usage.

Elle reçut de nombreuses réponses. Des périodiques, dont elle ignorait l'existence, lui firent savoir qu'elle obtiendrait les meilleurs résultats en leur confiant cette annonce et un jeune artiste lui écrivit pour lui offrir son aide comme employé ou assistant si la quantité des commandes la surchargeait. Pendant plusieurs jours, le facteur lui apporta des piles de catalogues d'articles pour dessinateurs, de lettres d'étranges œuvres de bienfaisance, de prêteurs sur gages, de photographes et même de collègues dans la misère. Elle reçut enfin la visite d'un démarcheur insistant qui lui offrit tour à tour une machine à écrire, un aspirateur, des meubles, des livres et des vêtements, le tout à crédit. Elle réussit à s'en débarrasser en lui achetant comptant un mauvais crayon.

Noyées dans ce déluge d'enveloppes dactylographiées et de

volumineux prospectus, une lettre de tante Justine et une carte de Marc lui arrivèrent, étrange coïncidence, par le même courrier. Calmée évidemment et quelque peu douchée par la visite faite par l'oncle Auguste à Sandmunster, la tante avait néanmoins noirci ses six pages et commençait par se dégager de toute responsabilité dans l'inqualifiable conduite de Claire. Soulagée par cette mise au point, qui ne dépassait pas les formes d'un blâme officiel et rejetant prudemment le poids de la faute sur le tuteur de la jeune fille, Justine s'engageait avec joie dans une description du cortège (« qui s'est très bien passé sans toi ! ») Madeleine Collard ayant pris sa place. On chuchotait déjà que Valzancara, etc... — flèche à pointe émoussée qui ne toucha aucun but. Si la missive commençait par quelques paroles bien choisies concernant le bien-être moral de la fugitive, sa fin avait trait à des soucis d'un ordre plus familier, car la tante terminait en demandant pourquoi Claire avait négligé d'emporter ses « chauds dessous d'hiver ». Cela lui donna l'occasion de lui administrer une semonce finale, de blâmer sa légèreté, son imprévoyance et de la comparer à la cigale de la fable.

Pour ce qui est de Marc, il y avait une semaine qu'elle lui avait envoyé quatre pages ; il répondit en quatre lignes : Knud se portait à merveille, le dressage des chiens faisait des progrès, lui-même allait bien. Elle déchiffra, en outre, un « Bonne chance » et un souvenir amical. C'était tout.

C'était tout, mais dans ces quatre lignes elle lut quatre pages. La carte représentait un coin des dunes, mais il ne l'avait pas choisie au hasard, présuma Claire. Elle y vit un reproche et crut y discerner une invitation. Elle ajouta à cette impression en se rappelant l'ombre de tristesse qui avait passé dans les yeux du jeune homme au moment de l'adieu et le tutoiement inattendu dont il l'avait gratifiée. Sur ces bases frêles elle construisit tout un palais de certitudes et échafauda tout un roman qui la ramena au jour de sa première visite à la maison des Tournesols. Elle se reprocha même d'avoir abandonné la partie. N'avaient-ils pas les mêmes goûts ? Ne pourraient-ils pas vivre cette existence libre et insouciante à deux ? Elle lui plaisait, elle en était sûre. Son indifférence était peut-être simulée. Quand elle venait le voir, il interrompait toujours ses besognes et ne s'occupait que d'elle. Et ne l'avait-elle pas surpris la regardant comme... comme les hommes vous regardent ? Peut-être était-il timide ?

Lorsque la vérité l'effleura, elle ne la reconnut point, loin de

là ; tout le palais s'écroula. Timide ? C'était impossible ! Lui, si franc, si fort, si indépendant ! Indépendant ? « J'ai résolu le problème de l'homme vivant seul en refusant de le considérer comme un problème. » N'avait-il pas dit cela ? Et à leur première rencontre ! C'était une sorte d'avertissement, un défi. C'était clair ; il ne voulait pas d'elle. Ne lui avait-il pas conseillé de s'affranchir ? De s'en aller ! Eh bien ! elle l'avait fait et il ne lui restait plus qu'à faire voir à Marc qu'elle aussi était de taille à affronter les hasards d'une vie indépendante.

Comme pour la confirmer dans cette décision, une offre de travail lui arriva inopinément par la plus improbable des intermédiaires : Mrs Spindle. La bonne dame, impressionnée sans doute par ce déluge de correspondance d'affaires, l'interpella un jour au passage, l'invita à entrer dans son parloir et lui communiqua qu'elle avait une nièce. Cette nièce, qui n'était pas une nièce en réalité, mais une jeune personne qui, pour des raisons assez obscures mais amplement expliquées, l'appelait « tante », avait besoin de ses services. Après avoir écouté les détails compliqués de cette parenté apparente, Claire comprit que la nièce, qui n'en était pas une, venait d'ouvrir un salon de thé et cherchait une artiste pour lui dessiner des en-têtes de menu ; pourrait-elle s'en charger ?

La jeune fille se rendit ce jour-même à Highgate, où se trouvait cet établissement, et y rencontra Miss Drone, une blonde artificielle sur le retour, qui, la cigarette aux lèvres, se démenait au milieu d'une cohue de peintres, de charpentiers et d'électriciens. Elle introduisit la jeune fille dans une arrière-boutique exiguë qui servait de salon, de chambre à coucher et de bureau et, avec un sens des affaires que ses apparences démentaient, elle expliqua très brièvement mais très clairement ce qu'elle voulait. Il ne lui fallait que deux modèles de menus, Claire lui en soumettrait six. Ceux qui seraient éventuellement acceptés seraient payés une livre chacun et la jeune fille se chargerait de les faire clicher et imprimer, à prix coûtant. C'était net et précis ; en dix minutes l'affaire était réglée.

Pleine d'allégresse, Claire monte dans l'autobus, maintenant véritable artiste commerciale, en voyage d'affaires, avec une commande authentique, si petite qu'elle soit, en poche, ou plutôt dans la serviette de cuir noir qu'elle garde sur les genoux.

Lorsque Miss Drone lui avait demandé combien de temps il lui faudrait pour exécuter ses croquis, il avait été convenable de

lui déclarer qu'elle s'y mettait d'urgence, mais elle n'aurait peut-être pas dû lui avouer la raison de cette célérité : parce qu'elle n'avait rien d'autre à faire. A vrai dire elle avait ajouté « pour le moment », mais, malgré cette réserve, cela n'avait sûrement pas fait bon effet.

Sans se donner la peine d'enlever son chapeau, Claire s'installe devant sa superbe table toute neuve et, les yeux fixés sur la feuille blanche, elle s'évertue à faire surgir l'inspiration qui transforme une carte de menu en une œuvre d'art. Elle gaspille de nombreuses feuilles de bristol de première qualité, elle consomme beaucoup d'électricité, elle absorbe plusieurs tasses de café beaucoup trop fort pour une petite fille, et finalement elle n'est pas plus avancée. Si on lui avait commandé des cartes de Noël, un programme de théâtre ; si on lui avait donné à illustrer le *Petit Chaperon Rouge*, avec quelle verve elle s'y serait mise. Mais non ! Six vulgaires cartes de menu pour un *tea room* de faubourg !

De désespoir elle se couche et alors elle est en proie aux plus horribles visions d'échec, d'incapacité, de retour ignominieux à Sandmunster. Le lendemain, à peine levée, elle se remet au travail et son crayon esquisse sur le bristol, sans la moindre difficulté d'agréables ornements. Cela la surprend, mais elle saura plus tard que, toute la nuit, son inconscient s'est acharné sur le problème qu'elle avait à résoudre et en a élaboré la solution pendant son sommeil.

Miss Drone fut ravie des six petites œuvres d'art et se trouva si hésitante dans son choix qu'elle en adopta trois au lieu de deux. La jeune fille s'en fut tout de suite chez le clicheur ou sa minuscule commande fut passée à un sous-ordre, un éphèbe imberbe, qui considéra les dessins avec ce que l'artiste indignée croyait être du dédain. On lui demanda de payer d'avance « parce que vous n'avez pas de compte chez nous » (délicieuse hyperbole commerciale qui signifie « parce que nous n'avons pas confiance en vous »). Les clichés furent exécutés en un espace de temps miraculeusement court et apportés à domicile, empaquetés dans du gros papier gris tout neuf, dans un énorme camion, qui se dérangea tout spécialement pour venir jusqu'à Cambridge Terrace. Claire dut descendre elle-même pour signer la décharge sous les yeux du livreur qui la regardait, une cigarette au coin de la bouche, impatient de continuer sa tournée.

Chez l'imprimeur aussi, on lui demanda un acompte « parce

que nous n'avons pas encore eu le plaisir de faire des affaires avec vous ». Lorsque les cartes arrivèrent, fleurant l'encre toute fraîche, Claire prit un taxi pour les porter vite chez Miss Drone.

Après un laps de temps convenable, la note, augmentée comme il était convenu de celles du clicheur et de l'imprimeur fut dûment expédiée à Miss Drone. Il serait malheureusement contraire à l'exactitude de ce récit de dire qu'elle fut payée. Elle ne le fut pas. La cliente promit plusieurs fois d'envoyer un chèque « d'ici quelques jours », mais, malgré deux visites de Claire, elle n'en fit rien. Claire se permit de signaler le fait un soir à Mrs Spindle. Mais cette dame s'en lava les mains, se retranchant très dignement derrière le fait que sa parenté avec Miss Drone n'en était pas une en réalité. L'affaire en resta donc là.

LA DANSE DES BOUTEILLES

Un ahurissant spectacle se déroule environ deux mois plus tard dans le studio d'un des nouveaux amis de Claire, élève comme elle à l'Académie municipale. Comme la plupart de ces futurs créateurs de chefs-d'œuvre seraient tout prêts à donner de petites fêtes à leurs frais, mais n'en ont pas les moyens, ils invitent leurs amis à ce qu'il a été convenu d'appeler une *bottle party*. A ces réunions chaque invité apporte lui-même une ou plusieurs bouteilles de bière, de vin ou de liqueurs, tandis que l'hôte offre une modeste collation.

Celui de ce soir est un jeune homme dont personne ne sait le nom mais que tout le monde appelle *Stink* parce qu'un jour un bidon de térébenthine lui est tombé sur le dos, et depuis lors, son unique veston est resté imbibé d'une singulière odeur. Claire, en arrivant, remet une bouteille de porto à Stink qui la pose sur le buffet improvisé où elle rejoint les offrandes des autres invités. Une bouteille de porto est, paraît-il, le juste milieu, car ceux qui n'apportent que de la bière sont considérés comme des pingres, alors que les prodigues qui peuvent offrir du champagne ou du whisky sont réputés millionnaires. Tel par exemple, Johnnie Smalljohn avec qui nous allons faire bientôt connaissance.

On distingue, à travers l'épaisse fumée qui obscurcit l'air de l'étroit studio, des jeunes gens des deux sexes, la plupart assis par terre en se servant du mur comme dossier, ou accroupis devant le feu. Le choix de la toilette est tout aussi large que celui

des boissons. Claire a revêtu sa robe du soir, celle étrennée pour la première fois lors du dîner à l'Arbre d'Or, mais certaines invitées sont en blouse ; on voit quelques cravates noires et aussi des chandails, des feutres et des bérets, des souliers de cuir verni et des sandales. L'âge moyen est dix-neuf ans ; la jeunesse est indispensable afin que l'estomac puisse ingurgiter successivement du vin doux d'Australie, du gin, un effarant mélange de bière et de gingembre, le tout arrosant des sandwiches épais comme des dalles de cuisine et puissamment moutardés, des tomates crues et des pommes frites qu'on va chercher à la boutique d'en face.

Ceux qui déclarent, en haussant les épaules, que ces réunions n'ont rien d'intéressant, se trompent. L'art y est le sujet principal des conversations et les réputations les mieux assises n'y sont pas respectées. Bien au contraire ; les maîtres surtout y sont discutés et il n'est pas rare qu'un jeune homme, qui a commencé à se raser l'année passée, critique vertement le coloris d'un Gainsborough ou d'un Rembrandt. Au surplus lorsque les libations répétées ont accompli leur œuvre, la critique se tempère de bonté, d'amabilité même et c'est précisément durant cette phase que Stink présente à Claire un jeune élégant, assis le dos contre le pied d'une table, et qui essaye de décrire à la compagnie peu attentive le plafond de la chapelle Sixtine avec beaucoup d'indulgence pour son auteur. Ce jeune homme, paraît-il, roule sur l'or, c'est pour cela sans doute qu'il est en habit et le seul qui ait apporté du champagne. C'est Johnnie Smalljohn, déjà nommé ; il a vingt-et-un ans révolus. Claire ne le connait pas, mais elle en a entendu parler.

Après avoir invité très cordialement la jeune fille à venir s'asseoir par terre à côté de lui, il abandonne Michel Ange et parle exclusivement de lui-même. Fils d'un gros industriel des Midlands, la succession à la tête des usines paternelles n'entrait pas dans ses vues et, à la production intensive et systématique de caleçons d'hiver pour messieurs, il a préféré la sculpture lente et réfléchie de chefs-d'œuvre. Il paraît que c'est pendant un voyage d'agrément dans le centre africain qu'il fut soudain touché par la grâce à la vue des effigies de divinités locales taillées dans des troncs d'arbres par des indigènes enthousiastes. La fervente fraîcheur de cet art, qui ne doit rien aux influences européennes, l'a inspiré, de sorte que, dès son retour, il a interprété à la manière africaine certaines œuvres classiques, en choisissant parmi les

mieux connues. Ceux de ses amis qui visitent son atelier furent donc appelés à se prononcer entre autres sur les mérites d'une Vénus de Milo ou d'un Discobole, édition Smalljohn, qui paraissaient avoir été copiés par un nègre et taillés dans un bloc de bois au moyen d'un couteau de cuisine. Un soir, il se trouva parmi les invités le critique d'art d'un grand quotidien et celui-ci qui était, soit un humoriste, soit sous l'influence du whisky administré par Johnnie Smalljohn, écrivit dare-dare un article portant aux nues la hardiesse d'expression et l'originalité d'exécution de ce sculpteur inconnu. Cela fit quelque bruit. Dès lors Johnnie se lança résolument dans une production aussi curieuse qu'intensive. Les modèles professionnels lui étaient inutiles, car il se faisait du corps humain une conception hautement individuelle et traitait l'anatomie de vieux jeu. Cela lui donna l'idée, paradoxale en apparence, de se dire portraitiste, prétention qu'il soutint avec éclat, sa clientèle se recrutant parmi les dames d'un certain âge, appartenant à la haute société, qui aimaient les sensations violentes et surtout ne s'effrayaient pas à l'idée d'honoraires élevés. Malgré l'excentricité de la forme, Johnnie réussit à donner à ses « interprétations » de singulières ressemblances qui alliaient à une barbarie exotique la hardiesse du métier. Soulignant sans vergogne certains traits là où d'autres osaient à peine suggérer, il flattait ingénieusement ses clientes et la vogue le souleva comme un ouragan. Elle atteignit son apogée lorsqu'il exposa dans un Salon à la mode. A la vérité, sa gloire venait de subir une éclipse. Un mari très haut placé, s'étant égaré, par hasard, dans ce qui semblait être une exposition de fétiches rapportés de Nigeria, fut stupéfait en croyant reconnaître parmi les statuettes la grotesque effigie de son épouse représentée dans une attitude inédite et porteuse d'attributs bizarres. Un coup d'œil sur le catalogue dissipa le peu de doute qui lui restait et il y eut, ce soir-là, entre lui et sa conjointe, un échange de vues aussi courtois que bref. Conversation qui devait aboutir à une instance en divorce ; aux débats la statuette d'inspiration africaine figura comme pièce à conviction numéro 1, sous les yeux d'un public curieux et avide de scandale.

Sur ces entrefaites, Johnnie avait cru prudent de changer d'air ; on ne le vit plus dans ce qu'on appelle « les salons dorés de Mayfair » et le bruit courut qu'il était reparti pour le continent noir, afin, sans doute, de se retremper à la source de son art. En réalité, il était assis à côté de Claire dans un vulgaire petit studio de Chelsea

et quand il ne l'entretenait pas de ses succès, il lui servait verre sur verre de son champagne glacé, aussi la vue de la jeune imprudente commençait-elle à se troubler. Il lui sembla même tout à coup que les bouteilles disposées sur le buffet se mettaient à exécuter une valse.

Constatant que les bouteilles sont vides, Johnnie Smalljohn invite Claire à l'accompagner chez lui où l'attendent, si elle veut, d'autres bouteilles. Il pourrait ainsi s'entretenir avec elle plus tranquillement que parmi ces rapins aussi bruyants que peu intéressants, et il lui montrerait quelques-uns de ses travaux.

Mais Claire est bien décidée, malgré l'attrait de ce grand jeune homme blond et l'insouciance que confère le champagne, à ne plus mordre à ce genre d'hameçon. Johnnie ne s'en offense pas d'ailleurs :

— En tous cas, s'écrie-t-il, on s'ennuie ici et dans une demi-heure on s'ennuiera encore plus. Il est à peine onze heures, peut-être aimeriez-vous danser ? Je connais un *night club* très gentil...

Bien avant son arrivée à Londres Claire a entendu parler de ces boîtes de nuit et elle en a même vu sur l'écran des représentations plus ou moins fantaisistes. Ces petites salles plus ou moins clandestines où on danse jusqu'à l'aube joignent pour elle, au charme de la nouveauté, la triple saveur du défendu, du pas comme il faut et du pas convenable, sans l'exposer aux danger du tête à tête. Elle et Johnnie disparaissent donc sans attirer l'attention et elle se laisse conduire vers un taxi qui, après des explications prolongées et confuses de la part de son cavalier, se dirige vers le centre de la ville, puis les dépose au bout d'une impasse, à côté de ce qui semble être l'entrée de service d'un grand magasin, mais qui est en réalité l'entrée principale de la « Tortue Empaillée ».

(La troisième partie au prochain numéro.)

ANDRÉ STEYLAERS.

TAHITI

II (1)

LE VILLAGE D'ARUE

Passé le pont de ciment de la Fautaua et le champ de courses, le paysage de Tahiti ne tarde pas à s'établir dans ses lignes immuables. La plaine côtière est ici très étendue et découvre le profil des montagnes qui, par temps clair, se découpent sur un ciel transparent, avec une netteté métallique.

Nous abandonnons la route pour nous rendre en pèlerinage au tombeau de Pomaré II, le pieux monarque qui, pour des raisons politiques, s'est converti au protestantisme et l'a fait adopter par ses sujets. Il nous a laissé l'image d'un opportuniste habile, grand prince et grand buveur. Il a su jouer de l'influence anglaise en s'entourant de pasteurs londoniens qui constituaient une véritable théocratie. Il allait chaque jour, en pirogue, s'enfermer dans le *motu* Uta, l'îlot de cocotiers qui orne la rade de Papeete, en emportant sa Bible, car il affichait la plus grande dévotion, et un litre de rhum. Il vidait l'un en lisant l'autre, et quand il était fin saoul, il s'écriait :

— Pomaré ! ton cochon serait plus digne que toi de régner sur Tahiti !

Ce qui ne l'empêchait nullement de recommencer.

Sa sépulture s'érige au bout d'un promontoire, sur un fond de cocotiers, de bois de fer et de *tamanu*, dans une grande prairie où figurent les édifices du culte protestant : le temple, la maison de réunion ou *fare putuputuraa* et le logis du pasteur.

Le monument funéraire tient à la fois du château d'eau et de la

(1) Voir *La Revue* du 15 octobre.

casemate d'artillerie. Il porte à son front un grand P dans un écu surmonté d'une sorte de papillon qui est peut-être un aigle. Un toit de tôle ondulée coiffe l'ensemble et porte à son faîte un bizarre récipient qui a les anses d'une amphore et la forme exacte d'une bouteille de bénédictine, avec son bouchon cacheté. Faut-il y voir l'humour d'un architecte qui aurait voulu commémorer la passion du prince pour les liqueurs fortes, ou la défaillance d'un artiste, qui, après un long séjour dans l'île, aurait oublié la forme des urnes cinéraires ? Qui nous le dira jamais ?

Sac au dos, nous regagnons bientôt la route et nous entrons dans le village d'Arue (1).

Que ce mot de *village* n'évoque dans l'esprit du lecteur rien de ce qu'il représente dans presque tous les pays du monde. Ce n'est pas ici une agglomération avec des rues, une place publique et des jardins clos, mais une suite de maisons de planches et de cases de chaume très distantes les unes des autres, disséminées au hasard le long de la route et parfois très loin d'elle, au milieu des cocoteraies, en sorte que le village proprement dit se confond avec le « district » ou territoire communal et s'étend souvent sur plusieurs kilomètres.

A l'exception des boutiques de Chinois, qu'on reconnaît tout de suite à leur délabrement et leur saleté, les habitations ne sont jamais en bordure de la route mais au milieu d'un jardin plus ou moins grand, sans clôture ou fermé de haies fleuries, fait de *maiore*, de bananiers, de citronniers, d'arbustes d'ornement et de hautes plantes à bouquets, comme le canna ou l'*opuhi* qui porte de longs thyrses d'un rouge éclatant. Cette végétation est quelquefois si dense qu'on distingue à peine la maison, et si l'on ne séjourne pas dans le village, on n'en connaîtra jamais les plus beaux recoins, ensevelis dans la verdure et par conséquent invisibles de la route.

La *fare punu*, maison de planches à toit de tôles, est toujours édifiée sur de courts pilotis, troncs de cocotiers, *purau* ou piliers de ciment, qui laissent entre le sol et le plancher un espace vide d'environ deux pieds, précaution efficace contre l'humidité et vaine précaution contre les termites qui vous dévorent une maison de sapin en moins de trente ans. Cet espace sert de débarras, comme aussi d'abri pour les chiens, cochons et autres bêtes de petite taille, à l'exception des poules qui perchent, la nuit, sur les arbres, car les

(1) Prononcer : *A-rou-é*.

poulaillers sont inconnus. La demeure est toujours précédée, parfois entourée, d'une véranda ouverte et couverte, qu'on nomme *tamaru*, centre de la paresse et du repos, ce qui revient au même.

Les cases à l'indigène sont, en général, posées sur un macadam de galets ou sur une assiette de ciment, mais on en voit encore qui le sont directement sur le sable et n'ont pas d'autre plancher. Elles sont faites d'une charpente d'*uru*, d'*ati*, de *purau* et même de sapin du Canada, avec des cloisons de planches ou d'écorce de bambou tressée, parfois de fins bambous ou roseaux juxtaposés verticalement, et elles sont couvertes d'un chaume épais en palmes de cocotier le plus souvent, quelquefois en pandanus.

Les toits de palmes s'appellent « de *niau* (1) », du nom tahitien de la feuille du cocotier. J'en ai préparé bien des fois, à mon usage ou avec des amis indigènes mais il serait trop long, et de nul fruit pour le lecteur, d'en décrire le tressage. On en fait des nattes grossières qu'on superpose sur la charpente du toit en commençant par en bas, à la manière des tuiles, et qu'on fixe avec des clous ou des cordons de *more*, c'est-à-dire d'écorce de *purau*.

Les toits de pandanus s'appellent « de *fara* », nom tahitien de l'arbre. Les longues feuilles plates, en ruban étroit, sont alignées et repliées en deux sur un roseau très fin, et ces franges sont superposées comme les *niau*, mais un peu plus rapprochées.

Ces deux chaumes se distinguent facilement l'un de l'autre. Le *niau* fait du toit une perruque ébouriffée, le *fara* une coiffure bien peignée, avec une frange aux enfants d'Edouard ; le *niau*, sous le soleil, est d'un lilas très nuancé, sur fond d'étain, le *fara* est gris-argent légèrement rosé.

Les deux chaumes ont des résistances très différentes : le toit de palmes ne dure pas plus de deux ans, celui de pandanus six à huit, selon son exposition au soleil. Il est beaucoup plus élégant que l'autre, à l'intérieur comme à l'extérieur, surtout s'il est maintenu par des *more ;* mais le pandanus est moins répandu que le cocotier, et la préparation des franges est plus longue que celle des nattes. Economie de temps ou d'argent, paresse, manque de prévoyance, mais les toits de pandanus, à Tahiti du moins, deviennent de plus en plus rares.

Les toits de *niau* auraient suivi le même destin si la crise économique et la pénurie de produits industriels, qui sévissent en tous

(1) Prononcer : *ni-a-ou* ou *ni-ow*.

pays, n'avaient obligé l'indigène à en revenir aux méthodes anciennes ou à s'en contenter, car tous, sans exception, rougissent de leurs cases à toit de chaume et n'ont pas de rêve plus ardent que de les remplacer par une *fare punu*. Pas une seule fois nous n'avons été reçus dans une de ces ravissantes cases végétales que le propriétaire maori ne s'en soit excusé et ne nous ait déclaré son désir ou son intention de l'abattre pour se construire une maison de planches et de tôles ondulées, voire de ciment, le dernier bateau ! Il faut voir là non seulement le prestige de la « civilisation », le besoin de singer les Blancs dans le pire encore plus que dans le bon, mais aussi un effet de la paresse, origine et fin de presque toutes les actions des indigènes, un toit de palmes réclamant un nouveau labeur — insignifiant — tous les deux ans. *Ohipa rahi! Hana nui!* — en marquisien Travail trop ou Trop de travail ! — sont des locutions constantes qui tiennent à l'essence même de la race maorie.

Je me suis servi du terme de *maison* pour faciliter la lecture, mais celui d'*habitation* aurait mieux convenu. Celle de Tahiti, comme de toute la Polynésie, est, en effet, composée de plusieurs bâtiments qui portent chacun le nom initial de *fare* ou maison. Celui où l'on vit ordinairement, celui surtout où l'on dort, s'appelle pour cette raison *fara taotoraa*, maison-à-dormir. Mais une habitation polynésienne comporte en outre deux ou trois cases séparées l'une de l'autre. Il y a d'abord la *fare ta maa*, la maison-à-manger, qui n'est souvent qu'un toit de chaume sur des piliers de bois, une table et des bancs dans son milieu, cela à Tahiti. Près d'elle se trouve la *fare tutu* (1) ou cuisine, plus rudimentaire encore et où se voit dans le sol de terre ou de sable le trou rond, d'un pied de profondeur, du *ahi maa* ou four à pierres chaudes. Dans beaucoup de *fare tutu* on peut voir également un autre trou surmonté de deux barres de fer, qui sert à cuisiner dans la poêle ou à faire chauffer de l'eau. Il y a enfin d'autres édicules : la douche, partout où il y a de l'eau à pression, car la propreté corporelle du Polynésien est minutieuse et pourrait couvrir de confusion la plupart des Blancs ; le séchoir à coprah où l'on expose au soleil l'amande du coco. En fait, l'habitation des îles constitue à elle seule une sorte de hameau et me semble parfaitement adaptée aux usages et au climat.

(1) Je rappelle que le U polynésien se prononce OU.

Arue, bien qu'ayant ses premières maisons à moins d'une lieue de Papeete, est le parfait modèle du village tahitien. Il a été préservé jusqu'ici de l'invasion des Popaa (1) qui se répandent surtout du côté de l'ouest et dans le district de Pirae ou Pare : il doit cet avantage à ce qu'il n'a pas encore l'électricité, car les Blancs, sauf exception, vivent confinés dans leurs habitudes de « confort moderne » et ne pourraient se résoudre à l'intimité des lampes à pétrole.

Nous y avons eu pendant quelques mois une grande maison dont personne ne voulait parce qu'on la disait hantée par les *tupapau* ou esprits des morts. Nous avons fait bon ménage avec ces revenants dont nous n'avons jamais vu la moindre trace.

Notre jardin — une vaste prairie d'herbe et de sensitives plantée de manguiers, de bananiers, d'hibiscus, de lys pompeux et des plus nobles cocotiers du district — n'était, lui aussi, qu'un territoire de larves et de maléfice. Un vieux rempart de pierres moussues, édifié jadis pour abriter le terrain des coups de mer, devenait dans l'esprit des indigènes les ruines d'un *marae* ou temple des anciens dieux, monument sacré et redoutable. Un potager abandonné, dont les carrés entourés de galets noirs ressemblaient, pour dire vrai, à un cimetière tahitien, nous était présenté comme un asile de spectres, et Atai, mon « travailleur » — c'est ainsi, en Polynésie, qu'on appelle les ouvriers, même ceux qui ne font rien — s'inquiétait de savoir si les morts sortaient de leurs tombeaux pour « jouer » entre eux.

Ce jardin n'en était pas moins un lieu d'enchantement, sans pluriel. Il faisait face à la partie sud-ouest de la baie de Matavai, non loin du mouillage où Cook venait ancrer l'*Endeavour*. La mer, à cet endroit, ne rencontre pas de récif et vient déferler sur une grande plage de sable noir qui est sans doute la plus belle de l'île. Ce majestueux paysage de flots, de ciel nuageux, de grève sombre et de falaises verdoyantes nous apparaissait entre les troncs énormes de quatre tamanu et de deux *hutu* que j'appelais le Conseil des Six, vieillards imposants du monde végétal et derniers survivants du massacre industriel. Le dessous de leurs puissantes racines mises à nu par la vague était en quelque sorte bétonné par les galets que la mer y avait projetés. Lors du raz de marée de 1946, qui avait failli emporter la maison, un septième de ces patriarches avait

(1) Blancs.

été renversé par le reflux et gisait au-dessus de l'eau, appuyé sur ses branches. Les autres avaient soutenu le choc sans même trembler de leurs feuilles.

Nous avons vécu dans cette maison en contact permanent avec les indigènes d'Arue. Ils ont, à Papeete, une très mauvaise réputation : on les y traite de *hupehupe*, de *faatau* et de *taata ino*, tous vocables qui équivalent à propres-à-rien et mauvais sujets. Je n'ai jamais eu à m'en plaindre, bien au contraire. Ils m'ont, dans les débuts, volé quelques cocos et quelques mangues, mais on ne peut pas plus empêcher un Tahitien de marauder que de boire. Pour le reste, je les ai toujours trouvés serviables, polis, même déférents, pleins de dignité, généreux, patients, propres, silencieux surtout, ce qui est, je pense, la plus grande vertu d'un voisinage. S'ils se disputent quelquefois, et c'est probable, cela doit être à mi-voix car je n'en ai jamais rien entendu.

Les quelques *fare punu* qu'on voit de la route pourraient décevoir le passant, mais dès qu'on s'engage sous les cocotiers, du côté de la mer, ou dans les sentiers qui se dirigent vers la montagne, on découvre la vie tahitienne dans son décor le plus primitif, cases de bambou à toit de chaume habitées par des indigènes qui, à peu de chose près, s'occupent ou paressent exactement comme ils le faisaient au temps des *manahune* (1). Le modernisme n'y apporte que quelques éléments de détail, je dirai même de pittoresque, mais les grandes lignes de l'existence, occupations, nourriture, logement, famille, loisirs, ont beaucoup moins changé que le type humain et le langage.

Chaque matin, au petit jour, c'est-à-dire, toute l'année, vers cinq heures, le *truck* (2) ou les bicyclettes emportent vers Papeete les pauvres types qui, provisoirement, car rien n'est stable dans la mentalité polynésienne, ont vendu leur indépendance pour s'offrir du gros rouge, le cinéma, des cigarettes américaines, jouer au cricri et faire la noce le samedi soir. Les autres, les immuables pêcheurs et paysans, restent sur place et vont mener l'existence insouciante et capricieuse qui était celle de leurs ancêtres et qui pourrait bien être celle de leurs petits-enfants ; mais de cela je suis moins sûr.

Dès que le jour est venu, c'est-à-dire vers cinq heures et demie, on allume le feu de bois sous les barres de fer et on prépare un

(1) Homme du peuple, dans l'ancienne organisation tahitienne.
(2) Mot anglais qui signifie camion mais que les indigènes ont donné aux autocars.

déjeuner solide : café avec beaucoup de sucre, coco râpé, poisson à la poêle, *uru* (1) cuits sur la braise. Ce repas fini, on se rend à son lopin de terre pour y cultiver sans fatigue l'igname, le taro ou le manioc. D'autres vont dans la vallée cueillir les bananes et les *fei* (2), ou travaillent autour de leur case à faire du coprah. Vers midi, on commence à chauffer les pierres dans le four maori, sur un grand feu de bois sec : il faut un peu plus d'une heure pour les rougir à point. On y pose ensuite différents mets enveloppés dans des feuilles de *ti* ou de bananier, on recouvre le tout de paillassons épais, faits de feuilles de *purau*, et l'on met, par-dessus, des vieux sacs un peu humides. On laisse cuire à l'étouffée jusqu'au repas de trois ou de quatre heures qui est encore plus copieux que le déjeuner du matin. On termine la journée en buvant un bol de thé ou de café, avec une dizaine de morceaux de sucre.

Accomplir sans effort ces menues besognes, se savonner des cheveux aux orteils deux ou trois fois par jour, aller à la pêche, en pirogue à balancier, surtout la nuit, non plus à la flambée des torches mais à la lumière crue d'un *morigaz* (3), et pour le reste, bricoler, fumer, cancaner, s'amuser de gaudrioles et faire des enfants, telle était la vie des Tahitiens de jadis, à quelques détails près, telle est la vie des bienheureux Tahitiens d'aujourd'hui qui ignorent d'autre part, le froid, le chaud, l'inquiétude, les regrets, les espérances, les ambitions, les journaux, la politique, les impôts, et ne se rendent même pas compte de leur félicité.

Notre village d'Arue est une sorte de synthèse de l'existence tahitienne et un champ d'étude illimité, non seulement par tout ce qu'on en observe soi-même mais plus encore par ce qu'on entend dire. Rien, ici, ne peut être caché, et les moindres gestes de chacun, y compris les nôtres, sont commentés à l'infini par des gens qui n'ont pas grand-chose à faire et que la méditation ne gêne en rien.

Nous avons dans le village des amis de choix et les plus belles amies qu'on puisse rêver, tout un ensemble de filles splendides, car Arue en est une pépinière : Madalena, Odetta, Teresi, Rita, Juanita, Solangea. Elles rougissent de leurs beaux noms tahitiens et s'affublent de ceux-là qu'elles ont trouvés dans les journaux de mode de Paris, en y ajoutant la voyelle terminale de tous les mots polynésiens.

(1) Nom du fruit, comme de l'arbre, de l'arbre à pain.
(2) Bananes orangées dont le régime pousse verticalement.
(3) De *mori*, lampe, et gaz : lampe à pétrole à pression.

Le plus visible de nos amis est le gros Tera, dit Fati, d'après l'adjectif anglais, surnom qu'on donne ici à tous les obèses. Il dépasse d'une demi-tête mon mètre quatre-vingts et doit jauger dans les deux tonneaux. Il ne porte pour tous vêtements qu'un pantalon qui ne tient que par miracle, plus bas que les hanches, et un petit chapeau de pandanus juché sur son crâne oblong. Il se tient très droit, comme tous ceux de sa race, les épaules bien dégagées. Il habite avec Tera *vahine* (1), notre blanchisseuse, une toute petite case de *niau*, une vraie niche à chien, où il paraît qu'il trouve, chaque nuit, la place pour dormir, avec sa femme, ses deux enfants à lui et un fils qu'il a adopté selon l'usage immémorial. Il est bouvier de son métier. Quand il s'en va sur la route, traînant derrière lui, par un licol, la plus belle vache pleine, il est si vaste dans tous les sens qu'il semble promener en laisse un fox-terrier.

Le village, comme tous ceux de la côte, a ses deux Chinois en boutique, plus un bon nombre d'autres qui triment à la chinoise sur des potagers et réalisent ce miracle chinois, dans un pays de brousse, de n'y pas laisser un brin de mauvaise herbe. Il y a, de plus, les Chinois passants : le boulanger du matin et celui du soir, qui s'acheminent en camionnette encombrée de gosses chinois et sèment des petits pains blancs dans les caisses de bois dont chaque entrée de jardin est munie ; le Chinois maraîcher qui vend ses laitues, ses poireaux coriaces, ses radis et ses haricots, à la poignée, seule mesure en usage ; le Chinois glacier, en tri-porteur à essence, qui, toutes les deux heures, traverse le bourg en vendant ses cornets à la vanille, au chocolat, au citron, à l'ananas, qu'on appelle *ice-creams* et qu'on prononce *escrime ;* et enfin le jeune Chinois élégant qui, le samedi après-midi, installe près de la boutique d'un congénère sa banque de *cricri*, le jeu préféré des Tahitiens, et rafle leur salaire de la semaine.

C'est autour et dans la baraque sordide du plus achalandé des deux Chinois que se concentre toute la vie de la bourgade, une allée et venue continuelle de femmes et d'enfants qui viennent acheter tout ce qu'il faut de produits alimentaires ou autres, non pas pour la journée mais pour le moment ou la minute. On vient chercher du vinaigre dans le fond d'un verre, un peu de beurre dans une soucoupe, la cinquième partie d'une barre de savon, du pétrole dans une petite gamelle, une aiguille, une brasse de

(1) Tera *vahine* : Tera femme ou Madame Tera ; Tera *tane* : Tera homme ou Monsieur Tera.

ficelle. Le *Tinito*, inlassable, sert tout cela sans rechigner : son bénéfice augmente dans la mesure où la marchandise se réduit. On vient aussi lui emprunter son entonnoir, car il est seul dans tout le village à en posséder un, comme il détient la seule balance, le seul mètre à mesurer et le seul moulin à café. Une même famille envoie vingt fois dans la matinée le même gamin acheter une boîte d'allumettes, un paquet de tabac, vingt grammes de sel, une autre boîte d'allumettes, un peloton de fil, et ainsi de suite, selon les besoins de l'instant. Si l'on s'étonne de cette imprévoyance, avec la sagesse étriquée d'un Popaa, ils vous regardent, un peu gênés, s'excusent avec leur séduisant sourire et vous répondent : *Aita manao* — Pas penser ou Je n'y ai pas pensé. Mais ils n'y pensent pas plus, et le cortège continue.

Cette boutique délabrée du Chinois est aussi le forum, le grand centre d'information de tous les commérages. Les acheteurs ne représentent qu'une minime partie du public qui se presse autour du comptoir, installé sur des caisses, sur des sacs, sur le comptoir lui-même, ou qui musarde sous la galerie de bois vermoulu, assis sur le plancher, sur les marches de l'escalier ou accroupi sur ses talons. A certaines heures de la journée, c'est une vraie foule au milieu de laquelle le Chinois somnolent, sa femme chinoise rouspéteuse et sa fille chinoise active comme une fourmi, débitent sans hâte leurs menus articles subdivisés en fragments profitables. Ceux qui n'ont besoin de rien, le plus grand nombre, échangent les nouvelles — *parau api* — les vraies et les fausses, car ils ont une prédisposition très marquée au mensonge imaginatif. On interpelle les gens qui passent, non pas du salut conventionnel, *Ia ora na* (1) — Que tu vives — mais de l'éternelle question : « Où vas-tu ? — *Haere* (2) *oe hia ?*

C'est vers le soir que cette assemblée a le plus de vie et de couleur. Chacun, la journée finie, est passé à la douche, s'est savonné, rincé, étrillé de la tête aux pieds, les femmes ayant passé plus d'une heure à laver leur chevelure après l'avoir frottée de *monoi*, qui est de l'huile de coco où l'on a fait mariner des *tiare*, des *pua* (3), du jasmin ou de l'ylan-ylang. Les hommes se sont couvert les reins d'un short tout propre, quelquefois d'un *pareu*. Les filles ont mis leur plus belle robe, nette et soigneusement repas-

(1) On prononce : *Iorana.*
(2) Prononcer : *Hâré.*
(3) Très bel arbre à grandes fleurs blanches.

sée. Leurs cheveux répandus sur les épaules, parfois jusqu'à la taille et même jusqu'aux jarrets, une étoile de *tiare* à l'oreille, elles dégagent un parfum suave qui vient non seulement de la fleur et du fin souvenir du *monoi* mais aussi de leur peau bien lavée.

Elles se pavanent devant les jeunes gens avec un instinct de séduction ou d'excitation animale qu'on leur voit dès l'enfance, même chez des gamines de sept ans. Des garçons ont apporté leur guitare et pincent les cordes avec nonchalance, en chantant, de leurs voix toujours bien accordées, les romances en vogue, sur des airs américains ou français adaptés au goût tahitien. Les vieux, les *papa ruau*, c'est-à-dire les hommes de plus de trente ans, bavardent entre eux, assis sur un tronc de cocotier, sur une poutre, sur leurs mollets, n'importe, mais jamais sur le sol.

Dès que le soir tombe, chacun rentre chez soi. Le Tahitien, comme tous ceux de la race maorie, a peur des ténèbres hantées par les *tupapau*. Les lampes, déjà allumées, le resteront pendant toute la nuit. Comme leurs rayons s'épanchent par les fenêtres ouvertes ou filtrent à travers les parois de bambou, rien n'est plus étrange que ces villages nocturnes où, sous la haute frise des palmes immobiles, chaque maison a sa lueur qui veille.

Le dimanche a un tout autre aspect. Chacun reste chez soi, dans une inaction prescrite par le commandement de l'Evangile et acceptée, on peut le croire, sans aucune résistance. On étend sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre à pain, un *peue* (1) ou natte de pandanus, et l'on s'y assied par groupes pour voir défiler les voitures. Les puissantes autos américaines des Popaa et des riches commerçants *tinito* glissent sans bruit sur la piste goudronnée. Les *trucks* bondés de Tahitiens en goguette, chargés de couples et de chansons, s'éloignent en laissant derrière eux de la musique.

Ceux qui ont encore de la dévotion — cela se perd, à Tahiti, où le cinéma tend à supplanter l'office — se rendent au temple deux fois dans la journée, le matin et l'après-midi. On les voit passer sur la route, en famille, marchant avec componction, les hommes engoncés dans des costumes de toile blanche raides d'amidon, les femmes en robe de cotonnade à fleurs, les cheveux serrés en deux lourdes tresses, sur la tête un grand chapeau rond à coiffe minuscule, fait de fibre de bambou ou de paille de manioc. Le chef de famille porte sous son bras une grosse Bible à reliure de chagrin

(1) Prononcer : pé-ou-é.

noir, même s'il ne sait pas lire. La plupart ont des souliers qui les mettent à la torture : j'ai l'idée qu'ils doivent s'en défaire en catimini dès le commencement de la cérémonie. On y commente un verset de la Bible, on y chante surtout des cantiques, les *himene* ou hymnes, introduits par le culte méthodiste. Puis on revient à la maison où l'on retrouve le bonheur ancestral de ne rien faire, aujourd'hui consacré et imposé par la religion.

PRENDRE N'EST PAS VOLER

L'étude des langues est une chose passionnante et instructive, remplie d'aperçus psychologiques. En tahitien, un voleur s'appelle *taata rimarima*, un homme-qui-a-des-doigts. Cette expression pourrait désigner chez nous un tailleur habile, un gantier, voire un pianiste. A Tahiti, c'est un voleur. On a des doigts pour s'en servir, et le meilleur usage qu'on en puisse faire est de se servir.

Je me hâte d'ajouter que le mot *vol* est peut-être un peu fort. L'*eia* tahitien n'est pas le vol tel que nous l'entendons et qui me semble devoir se traduire par *haru*. Eia serait plutôt la maraude ou le larcin. A vrai dire, le Tahitien ne vole pas, il dérobe ou il chaparde, ou comme il le dit lui-même quand il parle français : il *prend*. Les casuistes feraient intervenir ici l'intention. Celle du Tahitien n'est pas de voler mais de prendre, et il va de soi qu'on ne peut prendre quelque chose qu'à autrui. Il ne le fait, d'ailleurs, que lorsque l'occasion se présente.

Elle se présente souvent, surtout pour la maraude. Les cocos ont trois ennemis : les rats, les *tupa* ou crabes de terre et les maraudeurs. Ces derniers s'attaquent également aux taros, aux ignames, aux bananes, aux pastèques, aux mangues, aux ananas, et généralement à tout ce qui pousse et mûrit dans les champs ou les jardins, fussent-ils étroitement gardés. Avec des pieds nus, de l'agilité, de la patience et de la ruse, sans compter les doigts — *rimarima !* — on arrive toujours à déjouer la surveillance.

Il y avait dans l'ancien Tahiti un culte très suivi, beaucoup plus que celui des dieux créateurs qui étaient plutôt l'affaire des grands seigneurs. Hiro, personnage héroïque, divinisé comme Hercule, avait son temple ou *marae* un peu partout. C'était le dieu des voleurs. L'un des rites consistait à placer des objets sur une terrasse de pierre jalousement gardée par la prêtraille et à exercer les fidèles à les enlever sans être découverts. Le plus habile

était considéré comme le plus dévot. Avec une telle consécration religieuse, une sélection si attentive et les effets bien connus de l'atavisme, il n'est pas étonnant que les Tahitiens d'aujourd'hui montrent une pareille dextérité. Il leur est, de plus, impossible de considérer comme une atteinte à la morale — dont ils n'ont, aucune idée — l'exercice d'un talent qui, après avoir reçu l'approbation du clergé, semble avoir celle de l'opinion publique. Voler ne « fait pas honte », pas plus que se faire prendre : ce n'est qu'un incident regrettable qu'on essaiera de réparer par une nouvelle expérience.

Si on les prend sur le fait, ils ne baissent pas la tête, ils n'ont pas l'air confus, ils ne montrent aucune crainte, même en face d'un Popaa, mais ils ont un sourire gauche d'enfant pris en faute. Cela veut dire : « C'est raté ! tant pis pour moi ! » Ils ont un mot bien drôle qui résume leurs réactions de ce moment-là : *Tamata !* — essayer, contraction de l'idée : On peut toujours essayer !

Ils n'hésitent pas un moment, quand ils sont surpris, à vous rendre l'objet volé. Ils ne vous en veulent en aucune façon de leur avoir fait manquer leur coup. Ils en ont, au contraire, de l'estime pour un homme qui s'est montré plus fort ou plus malin qu'eux.

On m'a volé un coq. Je soupçonne l'un des fils de Teapo, les plus francs mauvais sujets de mon voisinage. Je vais droit à leur case et je trouve la famille assemblée autour de la table dans la *fare ta maa*, la maison-à-manger. En y entrant, je vois mon coq, encore vivant, pendu par les pattes à un des piliers de cocotier. Je ne dis pas un mot, je décroche ma bête et je l'emporte sans explication. Il est également inutile, dans ces cas-là, de dire ni bonjour ni au revoir. On me regarde faire, avec le petit sourire que j'ai décrit. Personne ne bouge. Ils me font, le lendemain, le plus cordial salut. Je peux laisser courir mon coq où il voudra ; on n'y touchera plus.

En principe, entre indigènes, le vol est un va-et-vient. On est tour à tour voleur ou volé, non pas selon les besoins mais l'occasion. En fait, la maraude ou le larcin s'exerce plutôt dans un seul sens. Celui qui a peu prend à celui qui a plus que lui, et ce dernier ne lui rendra la pareille que dans des circonstances exceptionnelles. C'est logique. Ce qui l'est moins, c'est que le volé ne fera jamais d'éclat, fût-il dix fois plus fort que l'autre, et pas même un reproche. Tout au plus lui dira-t-il :

— Si tu as besoin de quelque chose, demande-le moi mais ne le prends pas.

Paroles complètement inutiles car elles ne changeront rien. Le larcin est une passion instinctive qui trouve son plaisir en elle-même. Au surplus, on n'aime pas demander : *mea haama.* Il est beaucoup plus simple et beaucoup plus amusant de prendre sans demander. L'habituel volé finit par être *fiu* (1). Il met à l'abri, comme il peut, ce qu'il possède et fait le sacrifice de ce qu'il ne peut pas. Vini, qui a des poules, sait parfaitement que Teapo, qui n'en a pas, vend les œufs qu'il lui chaparde. Quand il a besoin d'œufs, il va en acheter chez Teapo : il rentre ainsi dans son bien. Sauf exception, et, pour des vols un peu forts, par exemple un cochon, le volé ne porte jamais plainte.

Ati vient trouver le gendarme et lui dit que Poi continue à lui voler ses cocos.

— Tu devrais le lui dire, ajoute-t-il.

— Pourquoi faire ? Veux-tu porter plainte ? J'agirai tout de suite.

— Oh ! non, cela fait honte, je voudrais seulement que tu le lui dises...

— Tu m'embêtes ! J'en ai assez de faire de la morale à Poi ! Ça ne sert à rien !... Débrouille-toi avec lui !

Ce goût, ou plutôt cet instinct de la maraude leur est si universel qu'il a fallu, aux Tuamotu, organiser tout un système pour les empêcher de se barboter réciproquement leurs cocos. Cela s'appelle le *rahui.* Il a de bons effets mais n'améliore pas le moral des habitants. Le chef de l'île, qui, depuis quinze ans, cultive des pastèques dans son jardin, m'a dit que ses administrés ne lui avaient jamais laissé l'occasion d'en manger une seule. Il faut admirer l'altruisme de cet homme qui ne produit des pastèques que pour se les faire voler, ou sa persistance dans un espoir toujours déçu : manger un de ses fruits.

Dans la maison — j'en reviens aux Tahitiens — il ne faut rien laisser à leur portée, au moins de ce qui les tente. La nomenclature n'en est pas longue. Pour les deux sexes, les conserves, les cigarettes, le vin, les liqueurs et les boules de ficelle. Pour les femmes, le linge de corps, les mouchoirs, les parfums, le rouge à lèvres et les démêloirs qu'elles aiment planter dans leurs cheveux, sur l'arrière du crâne. Les liqueurs sont bien ce qu'il y a de plus menacé. Vous pouvez laisser traîner de l'argenterie, des bijoux, mais

(1) Dégoûté, fatigué.

enfermez soigneusement votre rhum ou votre whisky ; on n'emportera peut-être pas la bouteille mais certainement son contenu, et vous verrez votre bonne ou votre « travailleur » tituber dans l'exercice de leurs fonctions.

Il leur arrive aussi de « prendre » de l'argent, mais dans la proportion de leur fantaisie du moment. Sur dix mille francs que j'avais dans mon portefeuille, on m'en a « pris » mille. C'est un chiffre que leur imagination dépasse rarement. Ils ont « pris » la même somme dans la serviette de mon ami D... qui en contenait deux cent mille. Ils font cela, d'ailleurs, avec une inconscience et une naïveté qui vous désarment. La bonne de Mme de G... lui subtilise mille francs, toujours mille ! dans son sac à main et lui montre, le soir même, la robe et les chaussures qu'elle a couru s'acheter avec cet argent.

Les Frères de l'Ecole Chrétienne de Papeete, désespérant de jamais amender leurs élèves, ont établi des degrés dans la volerie, et cela, bien entendu, sur des bases concrètes. Ils leur enseignent que le vol est un péché véniel jusqu'à la somme de deux cents francs, et mortel au-delà. Je suppose que les écoliers se tirent de ce cas de conscience en s'y prenant en plusieurs fois, par exemple cinq fois pour mille francs, chiffre consacré : cela ne fait que cinq péchés véniels.

Tout cela n'est que menus larcins, envies subites auxquelles ils sont incapables de résister. Il est rare, si ce n'est dans la canaille de Papeete, qu'ils aillent jusqu'au vol organisé, et ils s'y prennent alors si maladroitement qu'ils se font arrêter dans les quarante-huit heures. Le cambriolage est presque inconnu, et cela dans un pays où portes et fenêtres sont toujours ouvertes, même en l'absence des propriétaires.

Il nous est arrivé bien souvent d'aller voir des amis, de ne trouver personne, d'entrer dans la maison, de nous installer dans les fauteuils, de nous préparer des punchs et de nous en aller comme nous étions venus. N'importe qui aurait pu en faire autant, et l'indigène sait parfaitement qu'il y a toujours chez les Popaa de ces liqueurs qui le tentent si fort.

On peut dire, en outre, qu'il n'y a pas dans tous les archipels polynésiens une seule serrure d'armoire qui fonctionne. L'humidité en a raison au bout de deux mois, comme des pendules et même des montres dont les ressorts vous éclatent dans la poche. Ce serait donc le paradis des cambrioleurs. Ces personnages sont

inconnus dans les îles où n'opèrent que des amateurs, et seulement quand l'occasion leur est offerte.

AUX MARQUISES. — L'ESPRIT DE LA MISSION

Mgr Le Cadre, évêque titulaire de Démétriade, vicaire apostolique des Marquises, veut bien quelquefois m'accueillir à la Mission. Je l'ai connu à bord du paquebot qui nous a amenés à Tahiti, et j'ai eu plusieurs fois, pendant cette longue traversée, le plaisir de parler avec lui de ces grands mystiques espagnols et flamands qui ont trouvé dans la contemplation divine les plus beaux accents de la pensée humaine.

L'enclos de la Mission est toujours rempli d'un silence doré où chantonnent les voix des petites filles qui épellent, ou récitent leurs prières. Je ne pourrais me faire annoncer, car Monseigneur occupe seul les locaux de l'évêché, tous les Pères dispersés dans les îles. Il vient à ma rencontre avec un sourire bienveillant.

C'est un petit homme tout rond, le teint très coloré, l'œil vif, le nez fort. Avec sa longue barbe blanche, ses cheveux drus et blancs sur un large front de Breton, il ressemble à un Père Noël. Il y a plus de quarante ans qu'il vit dans les îles, avec deux ou trois brefs voyages en France ; mais le climat équatorial n'a rien pu sur cette constitution de fer, sur cette rare intelligence. Il aime parler de son âge, sans coquetterie, comme un homme qui sait compter, mais il n'en connaît nullement les atteintes. Tous les vicaires apostoliques des Marquises ont montré la même résistance : le vicariat, créé en 1848, ne voit en Mgr Le Cadre que son quatrième représentant ; l'ensemble dépassera de loin un siècle entier. Je ne veux pas parler de la piété, de la bonté, de la compréhension des indigènes, qui animent celui-ci, car il me répondrait que ce sont les plus stricts devoirs du prêtre, de l'homme et du missionnaire.

J'aime l'entendre parler de ses fidèles dont il connaît mieux que personne les qualités et les défauts. La langue marquisienne lui est si familière qu'il hésiterait plutôt dans l'emploi des mots français. Il déplore, comme le font tous ceux qui ont étudié les dialectes polynésiens, la corruption progressive et rapide du beau langage d'autrefois. Il se voit obligé de refondre entièrement la traduction des Evangiles et celle du catéchisme faites avant 1885 par Mgr Dordillon, parce que les insulaires d'aujourd'hui n'y comprennent plus rien. Comme à Tahiti, le Chinois y est pour

beaucoup : c'est le principal corrupteur de la moralité et du langage.

L'enclos de la Mission renferme le pensionnat des Sœurs. Il recueille gratuitement toutes les fillettes que les parents désirent lui confier. On les garde là de cinq à quatorze ans. Il y en a, cette année, quatre-vingt-trois. On leur apprend le français, quelques notions élémentaires, la cuisine, la couture, le blanchissage et le repassage. On fait aussi ce qu'on peut pour leur donner des sentiments religieux et des principes moraux. C'est un gros travail qui n'a de résultats que relatifs et temporaires. Pas une des Sœurs n'a beaucoup d'illusions là-dessus. On peut à peu près compter sur la sagesse des fillettes aussi longtemps qu'elles sont entre les murs de la Mission ; mais qu'on les sorte, et tout se gâte. C'est ainsi qu'on a dû renoncer à les conduire à la rivière pour « se baigner », c'est-à-dire pour se laver, car plusieurs, et non des plus grandes, disparaissaient pour aller rejoindre des gamins dans la brousse. Il a fallu creuser à grands frais une piscine dans l'enclos. Quand l'eau manque, ce qui se produit quelquefois, car il pleut rarement, on les mène à la plage où la grande étendue de sable permet de les surveiller. Il arrive tout de même que l'une d'elles s'égare sous les cocotiers. Il n'y a plus qu'à la renvoyer chez ses parents, la Mission ne pouvant se transformer en maternité.

Ces gamines se sont fait un langage spécial pour n'être pas comprises des Sœurs qui connaissent toutes le marquisien, une sorte de « javanais », comme on dit à Montmartre, où chaque mot est déformé par l'addition ou le déplacement de syllabes. Si l'on en trouve la clé, elles en inventent bientôt une autre. Libérées, à quatorze ans, elles ne se souviennent plus que des pratiques extérieures de la religion, des notions ménagères qu'on leur a inculquées, la couture surtout, car elles aiment changer de robe, et heureusement, comme je l'ai constaté souvent, du français qu'on leur a appris et qu'elles oublient moins vite que ne le font les garçons. Mais elles ne gardent du pensionnat que le souvenir d'une longue captivité et n'y reviennent jamais. Elles vont même jusqu'à se jeter dans la brousse pour se cacher lorsqu'elles voient venir une des Sœurs. Ces êtres angéliques ne sont pourtant que mansuétude et patience, mais les fillettes, travaillées par l'instinct, leur gardent rancune.

En venant ici, les saintes filles ont tout sacrifié du monde. Elles ne quitteront plus jamais l'île où on les a envoyées, même si elles y étaient venues à dix-neuf ans et si elles doivent mourir à

plus de quatre-vingts, comme la Mère Lydia que j'ai vue passer, appuyée sur une canne. Car si les Pères retrouvent de temps en temps la France et leur famille, les Sœurs n'y retournent jamais.

Elles revèndiquent cependant ces postes d'éternel exil. Quand Monseigneur s'est rendu en France, il avait besoin d'une Sœur pour remplacer la Mère Lydia. Douze d'entre elles se présentèrent, et l'évêque ne savait qui choisir. C'est alors qu'il imagina un stratagème de la plus pure tradition de l'apostolat français, celui qui a donné le P. Labat, le P. Huc, le P. de Foucauld et tant de vigoureux propagateurs de la Foi.

Il convoqua les douze Sœurs au parloir et leur fit servir à chacune un verre à bordeaux plein de rhum. Puis il trinqua à leur santé. Toutes minaudèrent, mirent leurs lèvres au bord du verre et y trempèrent un bout de langue, sauf une seule, la Sœur N..., vingt ans, qui leva le sien et le vida d'un seul trait.

— Voilà celle qu'il me faut ! s'écria Monseigneur.

Il avait raison. Une âme forte n'hésite devant rien. Sœur N... est aujourd'hui Mère de la Mission. Elle me rappelle dans sa beauté, dans sa vaillance, dans sa piété, dans sa gaîté, dans sa saine intelligence des choses de ce monde, la grande Thérèse, la sainte d'Avila. Je sais bien que la Mère N... ne me pardonnerait que par charité si j'avais écrit son nom véritable. Mais je puis bien ici célébrer ses vertus chrétiennes, car il est impossible qu'elle commette jamais le péché d'orgueil.

GAUGUIN AUX MARQUISES

A l'entrée du village d'Atuona, à quelque cent pas du carrefour aigu que forment la route de la plage et celle qui mène à la baie de Tahauku, on voit une sorte de portique délabré, fait d'un cintre taillé dans une planche et surmonté d'une croix de bois. C'est l'entrée du chemin qui conduit au cimetière de la Mission. Il s'élève en pente douce, au flanc d'un coteau planté de cocotiers. Il est couvert de palmes rousses, celles qui restent longtemps suspendues à la base de la touffe, pour s'écrouler enfin de tout leur poids. Tel, avec sa litière de gloire, ce sentier est un poignant symbole : jonché des palmes mortes d'un triomphe attardé, il ne pouvait mener ailleurs qu'à la tombe de Gauguin.

Il revient trois fois sur lui-même en gravissant la pente et se dénude à mesure qu'il s'élève. Là-haut, ce n'est plus qu'une piste

d'ocre rouge, ravinée par les pluies, dans une solitude qu'enferment des frondaisons rigides, sous l'éclatement vert et or des cocotiers.

Deux maigres piliers de ciment, avec une traverse de la même matière indigente, encadrent la porte du cimetière : un châssis de bois recouvert d'un treillis de fil de fer à larges mailles, le même qui forme la clôture pour empêcher les cochons de fouiller les tombes. Mais la porte s'est détachée, elle git dans l'herbe.

Le cimetière a été taillé dans la brousse qui le menace de trois côtés. Il n'a pas plus de cent cinquante pas de profondeur, sur cinquante de large, et se présente comme un terrain légèrement déclive où les lignes de tombes forment gradins. Elles sont faites, pour la plupart, d'un rectangle de galets noirs ou de ciment ; quelques-unes ont une croix de fonte ouvragée ou l'aspect d'un lourd sarcophage ; celle d'un nommé Tearofariu a Tetohu figure une petite case de planches avec un toit de tôle ondulée. Le reste n'est que hautes herbes, arbustes naissants et quelques frangipaniers, l'arbre des cimetières polynésiens, comme chez nous l'if ou le cyprès.

Au milieu, se dresse une immense croix de ciment qui porte un Christ de fonte teintée de rouille. Elle affirme au grand paysage qu'elle domine que c'est ici terre catholique, que protestants et païens en sont exclus. Toute la baie des Traîtres se développe à sa gauche, l'îlot Hanakee au centre, pareil à une bête de préhistoire, dans le fond la pointe Teaehoa, de roche nue, couleur de suie. A sa droite, la vallée déploie son hémicycle frémissant de palmes, que surplombent les hautes falaises rognées par les nuages.

La tombe de Gauguin est au quatrième rang, à droite de l'entrée, près de la clôture de treillis. Elle est faite d'une couverture de ciment, en forme de dalle, dont le milieu s'est un peu affaissé. A la tête, la Société des Etudes Océaniennes a fait placer, il y a quelques années, une stèle de marbre blanc, de deux pieds de haut, avec une croix gravée sous la courbe, parmi des feuilles de lierre, et l'inscription suivante :

CI GIT
PAUL GAUGUIN
ARTISTE FRANÇAIS
7 juin 1848-8 mai 1903

On a sans doute débattu longuement s'il fallait mettre : *Peintre français* ou *Artiste peintre français* ou *Peintre et sculpteur français*, et l'on s'est arrêté au pire. Des gens mal informés pourraient aussi bien croire qu'il s'agit d'un pianiste ou d'un cabotin.

C'est ici la pierre officielle, mais j'ai retrouvé derrière, sous un petit frangipanier, le gros galet lourdement gravé que les indigènes, amis de Gauguin, avaient placé sur sa tombe, et je l'ai transporté au premier plan, à l'angle gauche de la dalle. Il est autrement émouvant que l'hommage tardif et maladroit de la Société Océanienne. Sa rude face de pierre porte simplement, en caractères patauds, trois mots qui en disent assez :

PAUL
GAUGUIN
1903

La matière, basalte volcanique, celle même où l'on taillait les anciens *tiki*, aurait plu au sauvage civilisé, *oviri*, comme il disait de lui-même, qui est venu mourir dans cette île perdue de la Polynésie (1).

Le frangipanier qu'on a planté derrière la stèle n'a pas de fleurs, mais tout contre la dalle de ciment, à gauche, une petite plante de pervenche a poussé toute seule et donne ses fleurs blanches avec une telle générosité que j'en ai pu cueillir plusieurs fois. Je les réserve à quelques très vieux hommes qui n'ont pas attendu la gloire du peintre pour l'admirer.

De la tombe même on découvre le majestueux paysage dont je viens de parler. C'est une idée bien romantique que de se choisir à l'avance l'emplacement de son tombeau, comme l'ont fait Chateaubriand, Paul Valéry et quelques autres. On ne peut que se repaître en imagination de son décor posthume : dépouille sans yeux, ensevelie sous la terre, le granit ou le marbre, on n'en verra plus rien. Passe encore d'y bâtir sa maison, mais y creuser sa tombe ! Certainement, Gauguin, ce jouisseur dans l'immédiat, n'y avait jamais pensé, mais il aimait passionnément ce paysage et s'en allait souvent, la pipe à la bouche, m'ont dit les vieux de l'île, le contempler du haut de la falaise, à la pointe Kaledo, là où se trouve maintenant la lanterne vitrée qu'on appelle le Phare. On y découvre non seulement la baie des Traîtres telle qu'on la voit du cimetière, mais tout le groupe sud, Tahuata qui se profile derrière la pointe de Hiva-Oa, Mohotani dont le bloc noir semble tout proche, Fatu-Hiva sur l'horizon.

Ce n'est pourtant qu'un hasard sans choix qui a placé devant

(1) Je dois ajouter que lorsque la stèle de marbre est arrivée de France à Papeete, on l'a placée sur un simulacre de tombeau, dans la vallée de la Fautaua, à cinq kilomètres de la ville, et on a photographié l'ensemble comme étant la tombe de Gauguin. Ce document truqué a été envoyé à Paris où il a peut-être fait foi auprès d'un éditeur.

cet infini de côtes, d'îles et d'océan la dernière demeure du grand artiste vagabond. Ils se sont emparé de ce corps avec une âpreté où l'admiration n'avait aucune place, car ils n'avaient que mépris pour ce pauvre homme impotent qui barbouillait des toiles en dépit du bon sens, leur bon sens ! Mais il y allait de l'honneur d'une des deux sectes qui se disputent les âmes de l'archipel depuis plus de cent ans. Les restes de Gauguin revenaient de plein droit, du droit de l'amitié sinon de la croyance, au pasteur Paul Vernier qui avait soigné le peintre pendant ses derniers mois. Mais l'évêque d'alors, Mgr Martin, ne pouvait admettre qu'un homme né catholique fût déposé en terre protestante. Un nommé N..., qui a des descendants à Atuona, fut délégué par Monseigneur, le lendemain du décès, à onze heures du matin, et sous prétexte que le corps se trouvait déjà en putréfaction, le fit enterrer, deux heures après, dans le cimetière de la Mission. Ainsi le grand païen, qui avait édifié près de sa case un petit temple aux dieux maoris, fut réclamé par l'Eglise et enseveli dans son domaine (1). Il y est encore, et c'est heureux, car dans l'autre cimetière, au fond de la vallée, il aurait disparu sous les fougères qui recouvrent les tombes de leur fouillis inextricable.

La maison de Gauguin se trouvait au milieu d'un grand terrain planté de maiore et de cocotiers, en contrebas de la route, à l'endroit précis où se trouve aujourd'hui le four du boulanger chinois. C'est maintenant le coin le plus bâti du village, à côté de l'hôpital et de ses annexes. Des baraques sordides forment là, sous les cocotiers, un décor de banlieue pauvre. L'atelier du peintre, si bien décrit par Ségalen, avait été légué au vieux Tioka qui s'occupait du malade avec une fidélité de bon chien. On ne peut pas demander à un brave Canaque d'avoir le culte de la grandeur morale ou artistique. En outre, une succession était ouverte : il y avait femme et enfants. Tout ce que renfermait la maison fut enlevé, les objets usuels vendus sur place, le reste emmené vers les enchères dérisoires de Papeete. C'est ainsi que le pasteur Vernier put acheter, à Atuona, la loupe et la clé anglaise de Gauguin. Pour la maison, personne ne l'a plus jamais habitée, sans doute par superstition ou par ordre. Elle fut démolie peu à peu pour en récupérer les planches.

(1) Tous les renseignements donnés dans ce chapitre doivent être considérés comme des documents où l'imagination n'a aucune part. Je les ai recueillis et contrôlés sur place, en ne les acceptant que lorsqu'ils m'étaient confirmés par ailleurs.

Il n'y avait presque pas de tableaux à la mortuaire de Gauguin. Il n'a vécu à Atuona que pendant vingt et un mois, d'août 1901 à sa mort, et n'a travaillé que dans les premiers mois. Les quelques toiles de cette époque étaient expédiées, aussitôt sèches, à Ambroise Vollard, par l'intermédiaire de la Société Commerciale de l'Océanie, firme allemande de Hambourg (1). Vollard, il faut le dire, les payait régulièrement 300 francs l'une. Il les enterrait quelque part, en attendant que le peintre le fût aussi ; une heureuse spéculation s'ensuivrait. Il est sans doute vrai que Vollard était un marchand... habile, mais il avait le sentiment de la peinture : Renoir, Cézanne, Gauguin et quelques autres, il a été l'un des premiers à en comprendre le génie. Quel palmarès ! On peut bien lui pardonner de s'être enrichi de leurs dépouilles.

On sait comment Gauguin, diminué par la maladie, les soucis d'argent et — on ne l'a pas dit — par un climat qui en a réduit bien d'autres, se laissa prendre tout entier par la vie indigène et des querelles de clocher. Ce grand personnage, qui a été le seul à nous donner, dans des toiles admirables, la lumière polynésienne de cinq heures du soir, la plus belle, et la construction harmonieuse et lourde de la race maorie, avait presque abandonné ses pinceaux pour ne plus songer qu'à ses démêlés avec la Mission et le gendarme, jusqu'à sculpter de ses mains créatrices de lamentables caricatures de l'évêque, jusqu'à rédiger de longues diatribes contre les abus de la maréchaussée, tout cela parti d'une âme ulcérée, pitoyable aux indigènes, un grand cœur, il est vrai... Et il est vrai aussi que tout se tient... Mais c'est dommage...

Comment vivait-il à Atuona ? Nous allons le voir.

Le lendemain de notre première visite à Gauguin, après le repas du soir, nous étions assis sous la véranda, et nous voyions peu à peu surgir de l'ombre les visiteurs habituels. Il y en avait déjà beaucoup à l'autre bout de la galerie, assis ou accroupis sur les nattes, et nous en étions à parler du peintre, lorsque Maria nous dit :

— Je crois bien qu'Aporo Kehi (2), qui est assise là-bas, a bien connu M. Koke (3).

Nous sommes aussitôt allés nous asseoir au milieu du groupe

(1) Il est possible que certains de ces détails aient déjà été imprimés : je n'ai pas le temps de tout lire.

(2) Prononcer d'une venue : Aporokeil. Je n'ai pas changé le nom. *Kehi* veut dire *grande*, par opposition à Aporo Momo, la petite-fille, ce qui veut dire : *Aporo petite.*

(3) C'était, comme on le sait, le nom de Gauguin modifié par les Marquisiens. Prononcer en traînant sur les deux voyelles. Sauf Aporo Kehi, tout le monde, ici, met un Monsieur devant

où se trouvait cette vieille femme devenue dans la suite une de nos grandes amies. Je connais assez les Polynésiens pour savoir qu'il ne faut pas les interroger, car leur politesse exige qu'ils répondent toujours dans le sens de la question, le faux comme le vrai. Il faut donc les laisser parler. Je me contente de demander à Aporo ce qu'elle se rappelle de Koke. Maria me servira d'interprète.

Je n'oublierai jamais la première vision que j'ai eue de cette vieille amie du grand peintre. La lampe de Triffe, son *morigaz*, est placée sur une haute sellette, tout contre la cloison et éclaire notre groupe assis, accroupi ou couché sur la natte de pandanus. Aporo Kehi est appuyée contre le chambranle d'une porte, de manière qu'une partie de son corps est dans l'ombre et qu'on ne voit que par instants son visage et ses gestes.

Comme je l'ai dit, elle a gardé bien des choses de cette ancienne beauté qui se retrouve aujourd'hui dans sa petite-fille. Les traits sont à peine marqués, la chevelure du plus beau noir, sans le moindre grisonnement (je la soupçonne de s'arracher les cheveux qui blanchissent), la denture d'un tel éclat qu'elle sort de l'ombre à chaque sourire. Elle est vêtue d'une robe blanche à fleurettes rouges, tirée jusqu'aux mollets et sans manches. Sur l'avant-bras droit, très éclairé, elle porte un long tatouage bleu, son nom, en capitales d'imprimerie, écrit du coude au poignet, sur deux lignes. Ce n'est pas *Aporo*, mais quelque chose de beaucoup plus compliqué, car chaque personne, ici, porte dans sa vie trois ou quatre noms, d'après les circonstances : communion, mariage, premier enfant, etc...

Elle parle lentement, avec de longues pauses, sans aucune raison, ou pour rouler ou rallumer une cigarette de pandanus, car le tabac humide s'éteint à chaque instant. Je me garde bien de la presser, encore plus de prendre des notes (1), car je sais que l'un et l'autre la paralyseraient. Au contraire, je feins de ne pas montrer trop d'attention, bien que je ne perde pas une syllabe ni un geste ; je roule une cigarette ou je plaisante.

Aporo Kehi a aujourd'hui soixante-deux ans. Elle en avait donc de seize à dix-huit quand elle a connu Gauguin, mais elle est, bien entendu, incapable de faire ce calcul. L'abstraction leur échappe complètement. En revanche, le plus petit détail concret,

(1) Ces quelques pages sont la reproduction exacte des notes que j'ai prises, la nuit même, aussitôt après le départ d'Aporo. Je me suis fait seulement confirmer par Maria l'orthographe des noms.

jusqu'à la forme d'une pierre ou la couleur d'un objet, se marque dans leur cerveau d'une manière indélébile. C'est ce qui leur permet de retrouver dans la brousse un sentier où ils ne sont plus passés depuis vingt ou trente ans. Aporo n'est pas plus capable de mettre de l'ordre dans ses souvenirs et les présente tels qu'ils lui viennent à la pensée.

— C'était un bel homme, Koke, très grand... Il était toujours en pareu, avec un gilet... Dans la maison, il avait les pieds nus, mais quand il sortait, il mettait des espadrilles en corde...

Cigarette, chauffage du tabac, pandanus, allumage long, difficile.

— Il fumait des cigarettes en papier et la pipe... Il avait un piano d'église où il jouait des airs, pas des *himene*, pour amuser les jeunes filles qui venaient chez lui...

Il y a, en effet, un harmonium dans l'inventaire de la succession.

— Il avait une femme, Koke, qui s'appelait Timan, et il en a eu une petite fille qui s'appelle Taua... Je l'ai souvent portée dans mes bras... Elle vit maintenant dans la baie de Hekeani...

Long sourire, on ne sait pourquoi. Il est très difficile de comprendre les réactions des indigènes. La baie de Hekeani est au sud de l'île, assez loin d'Atuona. Je l'ai vue du plateau, en allant à Puamau, mais je n'ai pas eu le temps d'y descendre.

— La maison avait beaucoup de meubles... Elle était très haute, avec un escalier de bois... Koke avait des maux aux deux jambes ; ils coulaient beaucoup... Il mettait des bandes mais il ne les remplaçait pas souvent, et elles étaient très sales... Lui, était sale...

Ce qui veut dire, en langage polynésien, qu'il ne se savonnait pas, trois ou quatre fois par jour, de la tête aux pieds. Au surplus, Gauguin était un Popaa...

— Il se piquait souvent à la cuisse avec une aiguille en verre... Il y avait toujours chez lui beaucoup de jeunes filles avec leur *tane* (mot tahitien, homme ou mari, comme on voudra), moi avec mon *tane*, et Toho, qui avait des cheveux de la couleur du bois de l'*ati* et des yeux très clairs, avec son *tane*...

L'*ati* est le tamanu ; son bois est roux comme l'acajou. On rencontre parfois, aux Marquises, de ces femmes rousses, avec des yeux verts.

— Il parlait un peu marquisien... Le *tane* de Toho parlait bien français... C'était le copain de Koke... Koke était très gai... Il parlait beaucoup avec les Canaques... Il les aimait bien... On s'amusait bien...

Très longue interruption. Conversation d'Aporo avec une autre vieille que je distingue à peine car elle est dans la maison, au delà de la porte. Il ne s'agit nullement de Koke mais d'une histoire de robinet détraqué à laquelle je cesse bientôt de m'intéresser. Il serait très maladroit d'intervenir. D'ailleurs, je suis habitué à ces fugues de l'idée chez les indigènes. Il ne faut que patienter en s'occupant d'autre chose. Cela reprend comme cela s'est perdu, sans raison :

— Moi avec mon *tane*, Toho avec son *tane*, Tauatoatoa avec son *tane*, on allait parfois, toute la nuit, faire la bringue chez Koke...

Cela veut dire se saouler, chanter, danser et tout ce qu'on voudra. Il n'y a jamais vice collectif ni exhibitionisme, mais l'habitude de dormir en groupe compact dans la même pièce fait qu'on ne se cache pour personne. Je rappelle l'entière liberté morale des Polynésiens : on parle de ces choses sans aucune dissimulation.

— Sur les murs, il y avait beaucoup de mauvaises images...

Mots appris chez les Sœurs : il s'agit de nudités.

— Quand il y avait du monde, Koke faisait tout le temps des photos sur du papier...

Les indigènes appellent photos tout ce qui est dessiné. Quand Amandine fait des croquis, ils lui disent : « Montre les photos. » Ils ne voient aucune différence entre un dessin et une photographie même s'ils ont vu faire le dessin. Ils préfèrent la photographie sauf si le dessin est en couleur. La plupart des Blancs ne vont pas plus loin.

— Il a voulu faire ma photo toute nue (il s'agit évidemment d'un dessin) mais je n'ai pas voulu...

Cela ne veut aucunement dire que Koke n'ait pas eu ses faveurs. Les femmes indigènes veulent bien se donner mais elles ne se mettent pas nues pour cela.

— Il a fait Toho toute nue... Quand il venait des jeunes filles, Koke passait ses mains sur tout leur corps, à travers la robe, et il disait : « Il faut te peindre ! »

Elle continue sans transition, ou plutôt par une transition mentale qu'il est facile de rétablir :

— Temau, sa femme, n'était pas belle...

Leur conception de la beauté n'est nullement la nôtre. Beau, quand il s'agit d'un homme, cela veut dire le plus souvent : grand ou gros. Gauguin était beau parce qu'il était grand. Pour les femmes,

c'est à peu près pareil : il faut qu'elles soient solides, avec de l'embonpoint, qu'elles aient beaucoup de poitrine, de ventre et de croupe.

Elle en a assez dit. Elle a sans doute encore beaucoup de choses à dire, mais elle est *fiu*, comme disent les Tahitiens. Rester si longtemps sur un même sujet a dû beaucoup la fatiguer. Il ne sera plus jamais question de Koke, ni aujourd'hui ni un autre jour.

Nous sommes allés voir cette Tauatoatoa dont Aporo nous a parlé. Elle aussi est devenue notre amie. Elle a même fini par nous adopter. Cela veut dire que nous sommes désormais ses enfants, que nous pouvons venir manger et habiter chez elle chaque fois que nous en aurons envie. Elle a donné à Amandine le nom de sa mère morte depuis longtemps : Titiata, ce qui veut dire, paraît-il, Ornement-de-Nuage ; et à moi celui de son frère défunt, Naporenu Tahavaiani, c'est-à-dire Napoléon Pluie-qui-féconde.

Elle a été très belle, m'a-t-on certifié, et si recherchée que les capitaines de goélettes faisaient d'immenses détours pour venir la voir. Elle donne maintenant dans la dévotion, ce qui ne l'empêche pas de favoriser les rencontres des jeunes gens. Elle a aujourd'hui soixante-sept ans : vingt et un à vingt-trois quand elle a connu Koke.

Nous la trouvons devant sa case de *niau*, la seule de la vallée, assise sur un tas de cailloux. Elle doit revenir de l'église car elle a la robe longue, jusqu'aux pieds, et le grand chapeau rond, en paille noire. Le visage est creusé de rides, parcheminé, de la couleur d'une vieille poterie, les cheveux gris en chignon maigre. Elle porte des lunettes noires, en écaille, fermées sur les côtés par de petites plaques, en sorte qu'on ne peut rien savoir de ses yeux. Je lui demande de retirer ses verres, ainsi que son chapeau, pour la photographier. Je ne découvre rien qu'un pauvre regard sans vie, entre des paupières fripées. Je pense à Villon, à la Belle Heaulmière...

Elle parle un peu français et tahitien, ce qui simplifie les choses. A elle non plus je ne pose aucune question, mais je lui parle de Koke ; sans scrupules, je me dis le neveu du peintre, pour lui inspirer confiance. Cette prétendue parenté m'est restée à Atuona, et tout ce que j'ai pu dire pour les faire revenir là-dessus n'a servi de rien. Me voilà quelque part le neveu de Gauguin...

Elle me confirme sans que je l'interroge à peu près tout ce que m'a dit Aporo. Mais voici un élément nouveau et qui répond à ce que j'avais déjà pressenti dans les confidences d'Aporo.

— M. Koke avait beaucoup de photos (dessins) sur les murs, dans les armoires et dans les malles. Quand il les avait faites, il les mettait en paquet et les portait à l'étage (soupente ?). Il avait fait plusieurs portraits de lui-même...

Que sont devenus tous ces dessins ? J'ai écrit, en France, au pasteur Vernier pour lui demander s'il en savait quelque chose. Mais lui non plus ne semble pas s'être intéressé beaucoup aux œuvres de cet homme qu'il a soigné avec tant de dévouement. Il m'a répondu que « Gauguin n'avait pour ainsi dire rien laissé à sa mort en fait de tableaux ». C'est exact. Mais les dessins ? tous ceux dont m'ont parlé deux femmes qui ont bien connu le peintre et qui ne peuvent pas les avoir inventés car cela dépasse leur entendement. Si toutes deux me disent les avoir vus, c'est qu'ils y étaient (1). Seulement, il y avait parmi eux beaucoup de « mauvaises images »... Et la maison est restée vide pendant vingt-quatre heures, avec le corps abandonné, si bien qu'on a pu l'enlever pour le porter en terre bénite...

A. T'SERSTEVENS.

(1) P. 77 de l'édition Crès (1923) d'*Avant et Après*, le dernier livre de Gauguin. Celui-ci raconte que le torrent d'Atuona a débordé pendant une forte tempête, et il ajoute textuellement ceci : « Ma maison démolie avec *tous mes dessins, matériaux accumulés depuis vingt ans*, c'était ma ruine. » *Avant et Après* a été écrit en janvier et février 1903 ; Gauguin est mort le 8 mai. Les deux vieilles Marquisiennes n'ont donc rien inventé.

LES DIRIGEANTS DE L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Le quatorze août dernier, dans le nouvel État d'Allemagne occidentale, les électeurs et les électrices, soit vingt-cinq millions de personnes appartenant à onze « pays », désignaient leurs représentants à l'Assemblée fédérale. Il s'agissait d'élire environ quatre cents députés dont 60 % au suffrage direct à un seul tour de scrutin et 40 % au système proportionnel.

La campagne électorale fut tumultueuse, violente, hargneuse. L'Allemagne s'est mise au goût du jour.

Le résultat de cette consultation parlementaire ne laissa pas de surprendre en ce qu'il donnait aux partis qu'on appelle de droite une sensible avance sur les autres. M. Konrad Adenauer l'emportait sur M. Kurt Schumacher, social-démocrate, et M. Max Reimann, communiste. Les chefs de l'Allemagne occidentale sont l'expression de cette opinion publique.

***

Le président de la nouvelle république fédérale, M. Théodore Heuss, n'est pas un personnage de premier plan. Né en janvier 1884 à Brackenheim, dans le Wurtemberg, il étudia à Berlin puis à Munich les sciences politiques et les beaux-arts. Journaliste, il dirigea de 1912 à 1918 la *Neckar-Zeitung* et à partir de 1918 la revue *Deutsche Politik*. Il enseigna ensuite à l'Université de Berlin jusqu'en 1933. On lui reproche d'avoir voté, comme membre du Reichstag, la loi qui accordait à

Hitler les pleins pouvoirs, mais il paraît avoir brisé assez vite toute attache avec le national-socialisme.

Le parti où M. Heuss figure est le F. D. P. ou parti libéral, mais il ne faut pas s'aveugler hors d'Allemagne sur cette épithète accolée à certains partis allemands. On ne doit pas oublier que le parti dit national-libéral, si ardemment nationaliste et si mollement libéral, fut jadis le parti bourgeois le plus servilement dévoué à Bismarck et à sa politique. Il se peut que le mot libéral ait pris un sens nouveau. On le souhaite, mais ce n'est pas sûr.

L'accession de M. Heuss à la première magistrature de l'Etat a, d'ailleurs, causé la même surprise que le résultat des élections du mois d'août. Au point de vue de la politique générale M. Heuss est, comme disent les Allemands, *ein unbeschriebenes Blatt*, c'est-à-dire une feuille blanche, vierge encore de toute écriture. Quelle sera sa conduite au pouvoir ? M. Heuss ne s'est compromis jusqu'à ce jour avec personne, il reste libre de ses actes, mais il saura, dit-on, prendre ses responsabilités. On lui reconnaissait, quand il ne commandait encore qu'à des élèves et à des rédacteurs, un tempérament assez autoritaire, mais il semble s'efforcer de donner comme homme public l'impression d'un chef raisonnable.

Bien qu'il n'appartienne pas au même parti politique que M. Konrad Adenauer, il n'a pas hésité à favoriser l'accession de ce dernier à la chancellerie. Entre les deux hauts magistrats on ne prévoit pas de conflits sérieux, mais bien une collaboration amicale sur le terrain des principes de conservation sociale face aux tendances démagogiques des social-démocrates, relégués dans l'opposition, et des communistes, peu nombreux et peu influents.

Si M. Théodore Heuss a passé, par son élévation à la présidence, de la pénombre à la pleine lumière, on ne saurait dire la même chose du premier chancelier de l'Allemagne occidentale. Son nom était connu depuis longtemps à l'intérieur des frontières et au dehors. M. Konrad Adenauer est né en 1876 à Cologne dans une famille d'ancienne bourgeoisie, très catholique, mais peut-être plus bourgeoise encore que catholique. Après avoir étudié le droit à Fribourg, Munich et Bonn, M. Adenauer ouvrit une étude d'avocat dans sa ville natale. Il a fait l'apprentissage de la politique dans l'administration municipale. Nommé

en 1917 maire de Cologne, il a occupé ce poste jusqu'à l'avènement d'Hitler en 1933. Cologne doit à cet homme ambitieux et actif la création d'une Université, des cités modèles, un stade.

Les notices consacrées au premier chancelier fédéral mettent en vedette son visage « vaguement mongol », sa mise très soignée et son attitude quelque peu distante de grand bourgeois cossu, « du genre décrit par M. Thomas Mann ». L'auteur des *Buddenbrooks* a décrit, en effet, dans ce roman célèbre, avec plus de nostalgie d'ailleurs que d'amour, l'histoire d'une famille appartenant au patriciat hanséatique, lequel doit ressembler assez exactement au patriciat rhénan, mais la chronique des Buddenbrooks est celle d'une famille de grands bourgeois en pleine décadence et M. Konrad Adenauer protesterait apparemment avec énergie si l'on émettait devant lui des doutes sur la santé, la virilité et même le bel avenir promis encore à cette classe de notables rhénans dont il est l'ornement.

M. Konrad Adenauer a toujours lutté sous le drapeau du Centre catholique, ce parti que Bismarck n'aimait pas à cause de la tiédeur de sa conscience impériale et de la ferveur de ce qu'on appelait alors son ultramontanisme. Et de fait, bien qu'il ait joué un rôle sous la république de Weimar, M. Adenauer est bien plus Rhénan que Prussien, grâce à quoi l'on peut d'ailleurs espérer qu'il saura conduire le nouvel Etat fédéral dans la voie scabreuse où son destin le force à cheminer désormais. Très hostile à la Croix gammée, M. Konrad Adenauer adhéra au lendemain de la défaite de 1945 et lors de la refonte des groupes anciens au parti sorti vainqueur des élections du 14 août dernier, le parti C. D. U. soit démocrate-chrétien, mais il représente, on doit insister là-dessus, l'aile droite de ce parti et déjà ses adversaires le traitent de réactionnaire à tout crin.

***

Le choix qu'il a fait de ses collaborateurs n'a pas apaisé la gauche. Ce premier gouvernement de l'Etat fédéral d'Allemagne occidentale comprend treize membres dont huit sont démocrates-chrétiens comme M. Adenauer lui-même. En Bavière ce parti s'appelle l'Union chrétienne sociale, mais son programme est le même. Les membres bavarois du cabinet sont peut-être

plus sincèrement fédéralistes que leurs collègues rhénans, mais ils jouissent dans le reste de l'Allemagne occidentale d'un renom solidement établi de fortes têtes et même de mauvaises têtes. Des frottements sont à prévoir entre le chancelier Adenauer et ses deux ministres bavarois.

Avec ses trois ministres libéraux, M. Adenauer n'aura pas de peine à s'entendre. L'un d'eux, M. Bluecher, nommé vice-chancelier, passe pour entretenir avec le président Heuss des relations personnelles particulièrement amicales. D'où seront facilités, s'il en est besoin, les rapports du chef de l'Etat avec le chef du gouvernement.

Quant aux deux autres membres du cabinet Adenauer, ils représentent dans le nouveau gouvernement le Parti allemand, soit un groupe turbulent de patriotes, très décidés à ne rien apprendre et à ne rien oublier. L'un d'eux, M. Evers, a pris la parole dans le débat sur la déclaration gouvernementale. Il a renié la démocratie, toutes les démocraties, honni le nouveau drapeau, réclamé l'incorporation de l'Autriche. Son langage rappelait celui de M. Hugenberg sous le régime de Weimar et par delà ce dernier les algarades du fameux Oldenburg de Januschau, un des plus fougueux orateurs de l'ancien Reichstag sous Guillaume II.

On ne réalise pas sans crainte que le Parti allemand appartient à la coalition gouvernementale.

Tels qu'ils sont, d'ailleurs, avec leur intransigeance, les deux ministres de la *Deutsche Partei* achèvent de donner au cabinet Adenauer sa figure de ministère combatif.

Il ne faut pas se laisser égarer, quand on juge les tendances des partis allemands, même en Allemagne occidentale et censément convertie au fédéralisme, par les appellations similaires des grands partis étrangers : les libéraux de M. Adenauer sont beaucoup plus à droite que les radicaux-socialistes français ; le parti démocrate-chrétien, auquel le chef du gouvernement adhère personnellement, est beaucoup plus conservateur et même « clérical » que le M. R. P. français.

***

Deux personnages parmi ceux qui semblent appelés à jouer

un rôle méritent d'être mieux connus à l'étranger : M. Jakob Kaiser et M. Carlo Schmid.

Si curieux que cela paraisse, M. Jakob Kaiser reçoit le portefeuille d'une administration qui n'existe pas ou qui n'existe plus : celui de l'unité allemande. Quant à M. Carlo Schmid, il a été porté à la vice-présidence du *Bundestag*, ce qui entraîne une collaboration étroite avec le chef du gouvernement. M. Carlo Schmid ayant été élu avec une étiquette socialiste, ses contacts avec M. Adenauer pourraient manquer parfois de chaleur.

Résumons tout d'abord la carrière de M. Jakob Kaiser. Il est dans toute l'acception du terme un fils du peuple, un fils qui lui fait honneur. Né en 1888 à Hammelsburg, en Basse Franconie, d'un simple manœuvre, père de dix enfants, il montre dès le plus bas âge un goût passionné pour l'étude et s'instruit aux cours du soir tout en travaillant afin de gagner son pain. Lancé dans le mouvement syndicaliste et catholique, il prend en 1912 la direction des syndicats de Cologne. Son appartenance au Centre catholique en fait un frère d'armes de M. Adenauer ; mais on le voit mal en sympathie pleine et entière avec ce « grand bourgeois du genre décrit par M. Thomas Mann ».

Leurs caractères diffèrent comme leur origine et leurs débuts. M. Adenauer, à l'instar de feu Stresemann, saura *finassieren* s'il y trouve un avantage. Formé à la rude école des syndicats ouvriers, M. Jakob Kaiser brandira la main de fer sans souci du gant de velours. Il a fait preuve dans sa lutte contre le nazisme d'un rare courage. Poursuivi pour être entré dans la conjuration de juillet 1944, il nargua la Gestapo pendant dix mois, terré dans une tanière à Babelsberg.

Ses rapports avec les Soviets n'ont pas été moins tendus ni moins dramatiques. Les autorités russes l'ont chassé de la zone orientale où il préconisait une doctrine en contradiction absolue avec le bolchevisme marxiste. Anti-bolchevique, M. Jakob Kaiser n'en est pas porté à sympathiser avec les démocraties occidentales. A parler franc, il les déteste. On doit souhaiter que cette part d'autorité et de responsabilité dont le voilà nanti l'incline à se montrer plus conciliant.

Moins intransigeant peut-être, mais inquiétant tout de même, est M. Carlo Schmid, le vice-président de l'Assemblée. La biographie de M. Carlo Schmid offre ceci d'intéressant pour le public français que cet homme politique est né à Perpignan, le 3 dé-

cembre 1896, d'un père allemand et d'une mère française. Il aurait donc pu devenir Français, mais s'en est bien gardé. C'est dans les rangs allemands qu'il a fait la guerre de 1914 d'où il revint, d'ailleurs, révolutionnaire. On le voit figurer en 1918 dans un conseil marxiste d'ouvriers et de soldats, mais il renie le marxisme pour entrer au Tribunal international des réparations. Nommé en 1929 professeur à Tubingen, il refuse d'adhérer au national-socialisme, mais c'est du bout des lèvres seulement qu'il le répudie. En 1940, lors de l'occupation du territoire français, il dut sans doute à sa naissance à Perpignan d'être adjoint au général allemand qui commandait à Lille.

M. Carlo Schmid fait profession d'admirer la culture française. A preuve une traduction de Baudelaire. Mais tout en déclarant souhaitable un rapprochement avec la France, il n'a pas fait grand-chose jusqu'à ce jour pour le réaliser. On le dit pourtant favorable à la collaboration européenne, esquissée à Strasbourg. Il caresserait même cette ambition de représenter l'Etat d'Allemagne occidentale dans cette réunion de bons esprits ; mais saura-t-il s'en rendre digne ?

***

Le discours inaugural prononcé par M. Adenauer à l'ouverture du parlement fédéral, la discussion générale qui s'en est suivie et les séances, souvent houleuses, qui se déroulent à Bonn éclairent d'un jour complémentaire la physionomie du chef du gouvernement fédéral. Le discours inaugural de M. Adenauer a duré près d'une heure et demie et la plus grande partie en était consacrée à la politique étrangère. M. Adenauer s'est montré aussi anti-russe qu'il y avait lieu de s'y attendre, plus peut-être, et il a englobé la Pologne dans ses récriminations. Les persécutions et les expulsions d'où résulte la présence en Allemagne occidentale de douze à quinze millions d'Allemands, difficiles à caser, ont été qualifiées par lui d'infamie. La ligne Oder-Neisse est à ses yeux une absurdité. Il n'admet pas plus la main mise des Polonais sur Breslau que celle des Russes sur Koenigsberg.

Un irrédentisme ardent est né en zone orientale de ces annexions audacieuses. Il devrait jouer au bénéfice des vainqueurs occidentaux qui se sont montrés beaucoup moins gourmands ;

mais il peut aussi donner lieu à des chantages savants et subtils et l'on ne voit pas M. Adenauer en laissant passer l'occasion.

Un événement considérable s'est produit dans l'ancien Reich depuis l'arrivée de M. Adenauer au pouvoir. Nous voulons parler de la riposte soviétique consistant à former un État d'Allemagne orientale que le Kremlin va tenter de façonner à son image. Les deux chefs qui ont pris en charge le nouvel Etat, MM. Pieck et Grotewohl, ne feront rien à Berlin qu'en accord avec le maréchal Staline. Faut-il en conclure que l'Allemagne orientale va devenir la septième « démocratie populaire » avec tout ce qu'implique de menaces à l'occident une telle appellation et jusqu'à quel point M. Adenauer fera-t-il contrepoids ?

Sur les litiges pendants entre les Alliés occidentaux et l'Etat fédéral d'Allemagne le chef du gouvernement de Bonn s'est montré relativement prudent. On se rappelle son langage acrimonieux pendant la campagne électorale, si acrimonieux que les autorités d'occupation avaient cru devoir intervenir. M. Adenauer, chancelier, parle avec plus de mesure. Il a plaidé la thèse allemande sur la Ruhr et la Sarre, mais en termes qui laissent encore espérer un *modus vivendi*. Il a entrepris des démarches pour qu'il fût mis fin au démantèlement des usines et l'on dit l'Angleterre, principale intéressée, prête à certaines concessions. Il a formé des vœux de principe pour une collaboration courtoise sinon cordiale avec les hauts commissaires alliés, il a marqué le vœu de l'Allemagne occidentale d'être admise à Strasbourg.

Appelé à formuler son avis et celui de son gouvernement sur l'alternative Bonn ou Francfort, M. Adenauer s'est déclaré avec énergie en faveur du maintien de l'assemblée à Bonn. Bonn, sur la rive gauche du Rhin, Bonn où le culte de la Prusse des Hohenzollern avait presque effacé le souvenir de Beethoven, Bonn où les étudiants de la classe la plus aristocratique et chauvine du Reich aimaient à chanter dans un sentiment manifeste d'hostilité envers la nation voisine la belliqueuse *Wacht am Rhein*, couvrant de leurs voix menaçantes celle de la douce et pâle Lorelei toute proche ! Bonn offre de toute évidence un milieu beaucoup moins conforme que Francfort-sur-le-Mein à ce qu'en Europe on attend de l'Allemagne nouvelle. Francfort a été ville d'Empire et ville libre, Francfort a nourri Gœthe, le plus Européen des Allemands, Francfort a hébergé au lendemain de 1848 un parlement, unitaire à vrai dire, mais démocra-

tique au sens universaliste qu'on attribuait à ce mot devenu si banal et vague.

Alors que M. Adenauer se réclame lui aussi de la démocratie (il a insisté là-dessus dans la partie de son discours inaugural consacrée aux réformes intérieures) on regrette qu'il se soit fait avec tant d'énergie le champion de Bonn contre Francfort. Il y a là, semble-t-il, une anomalie, plus sensible peut-être aux étrangers qu'aux Allemands eux-mêmes.

Parmi tant de querelles encore en suspens et dont le cabinet de Bonn admet l'acuité, il faut toutefois signaler, comme un point moins sombre que le reste, *l'adhésion à l'Occident* expressément formulée par M. Adenauer. Les quarante-cinq millions d'Allemands répartis dans la nouvelle république fédérale confondraient désormais leur cause, à l'en croire, avec celle de l'Ouest européen. C'est une grande nouveauté. Peut-être cette assurance atténue-t-elle en quelque mesure le choix de Bonn comme capitale.

Le souvenir et la tradition du Saint Empire romain de nation germanique ont dû entrer pour quelque chose dans la complaisance avec laquelle M. Adenauer s'est exprimé à cet égard. Il y eut un temps, en effet, où l'Allemagne était une entité occidentale, où son sort se forgeait dans les pays rhénans ou encore dans cette partie de l'Empire imprégnée de culture gréco-latine et de civilisation chrétienne. Alors, tout compte fait, l'Europe respirait moins mal. Et c'est lorsque l'Allemagne d'au-delà de l'Elbe, soit le *Kolonialgebiet* conquis sur les Slaves et les Lituaniens, commença de lourdement peser sur les destins du continent tout entier que le germanisme devint un facteur d'inquiétude et de discorde.

Prenons acte avec satisfaction du revirement annoncé par M. Adenauer, puisqu'aussi bien il n'a pas gâté jusqu'à ce jour les optimistes. Rendons-lui grâce aussi de n'avoir admis dans son cabinet aucun membre de cette caste batailleuse du *Junkertum* que Guillaume II appelait « les meilleurs de la nation » et qui a si puissamment contribué en fin de compte à mener la nation aux abîmes. Le ministère Adenauer est essentiellement bourgeois. Sera-t-il aussi occidental d'inspiration et d'exécution que son chef le laisse entrevoir ? Il reste à M. Adenauer à mettre ses actes en accord avec ses formules. Tout est là.

MAURICE MURET.

VINGT-HUIT ANS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

JOURNAL [1]

MAI 1899-SEPTEMBRE 1900

27 *mai* 1899. — Il y a eu un déjeuner chez Coquelin cadet. On a parlé de Leloir.

— C'est un acteur de second plan, a dit Féraudy. Il n'est pas un comédien de notre rang.

A quoi Cadet — l'hôte — a répondu en disant à Sylvain :

— De notre rang ! De notre rang ! Ah ça ! est-ce que Féraudy se croit un comédien de notre rang à nous ?

Ils se détestent, et ne s'aiment que contre l'Administrateur.

24 *juin*. — Le Bargy est venu me parler de son ruban rouge pour le 14 juillet, Boucher de sa rosette violette, Mounet-Sully de sa rosette rouge :

— Vaut-il mieux pour la corporation, dit-il, que je sois officier ou que Le Bargy soit chevalier ? Il me semble que le principe de l'avancement vaudrait mieux. Du reste Le Bargy vient de me dire qu'il se retirerait devant moi.

1er *juillet*. — J'ai assisté avant hier à l'Elysée au dîner annuel des artistes. Très belle réception. Loubet entouré de sa maison militaire, le grand cordon en sautoir, Mme Loubet en robe vert d'eau, attendaient debout les invités. Je suivais le défilé, du seuil du salon diplomatique. Visiblement moins de monde que du temps de Félix Faure, mais un monde fort intéressant.

(1) Voir *La Revue* des 1er et 15 décembre 1948, 1er janvier, 1er et 15 juillet, 1er août, 1er et 15 octobre 1949.

Je vais saluer à son arrivée Waldeck-Rousseau (1). Aimable, froid, un joli sourire. Il espère renvoyer bientôt la Chambre qui, orageuse lundi, est déjà soumise :

— Je suis resté lundi une heure à la tribune et j'ai parlé douze minutes, interrompu par le tapage. Les nationalistes feront tout pour multiplier les incidents.

Leygues parle des marchandages des députés entre les votes de chaque ordre du jour.

Je loue les ministres d'avoir à remplir un beau rôle.

— Oui, je suis fier, répond Leygues, de faire partie de ce ministère. C'est la bataille !

— Ce sera de l'histoire, dis-je à Waldeck.

Et Leygues :

— Vous l'écrirez.

Quant à Galliffet (2), avec son verbe rapide et rauque, bref, spirituel et gai, il est enchanté d'être en selle, visiblement. Les officiers le saluent très bas :

— Bonjour, monsieur le ministre...

— Ne m'appelez pas comme cela. Mon seul titre, c'est général.

Aussi cordial qu'au dîner Bixio.

— Allons boire quelque chose, dit-il.

21 *juillet*. — Chez Hébert j'ai eu avant-hier ce que j'appelle une halte. Nous avons déjeuné avec la princesse Mathilde, intelligente, aimable et encore belle. Beau profil napoléonien, voix nette, brève, décisive mais bonne. Ne mâchant ni les mots ni les jugements. Elle a vu jouer Mlle Mars, avec des mitaines et une voix rauque :

— J'ai dit à mon père, qui en avait été fort amoureux, eh bien ! je vous fais compliment de votre Mlle Mars.

Ernest Hébert est cousin de Stendhal et il conte que Beyle, consul de France à Civita-Vecchia, lui avait donné une lettre de recommandation pour un peintre de Rome à qui il disait :

— Menez ce jeune homme voir les Raphaël. Il y a peut-être en lui une âme.

Hébert n'avait pas été très flatté du « peut-être ».

Nous avons parlé de Sarah Bernhardt, de Dumas, qui était, dit-elle, si faible avec les femmes, des Goncourt, d'Edmond disant :

(1) Waldeck-Rousseau venait de former son ministère.
(2) Ministre de la Guerre dans le Cabinet Waldeck-Rousseau.

« Nous avons une vieille maîtresse qui vient nous voir le mercredi. »

Elle n'est pas contente de son portrait de Winterhalter qui est à Versailles. Il a été fait sans elle d'après quelque photographie. Elle n'aime pas celui de la princesse Clotilde par Hébert : « Elle a l'air hautain. Elle ne l'était pas. Pauvre femme ! »

Hier, déjeuner chez Ledoyen offert par Jacques Normand à ses interprètes de *Douceur de croire*. Je suis assis à côté de Moreno qui a Mounet-Sully à sa droite. Celui-ci conte ce mot dit à un acteur par un homme du peuple : « Nous vous aimons parce que vous nous faites pleurer pour de rire. »

Dimanche 30 *juillet*. — J'ai vu Leygues et Roujon hier pour régler la question Coquelin. C'est fait. On lui rend sa liberté et ses 100.000 francs... Le Comité avait voté ainsi.

7 *octobre*. — Le soir, dîner Bixio. Galliffet à ma gauche. Vogüé à ma droite, Sardou, Bixio, Sorel, Boissier, Edouard Detaille. Galliffet, très heureux d'être ministre, est très amusant. De Loubet, il dit : « C'est un homme pour le service ordinaire. Il a hésité huit jours à signer la grâce (1). Dans une circonstance où il faudrait prendre une décision immédiate il serait dangereux car il tergiverserait. »

Il aime beaucoup Baudin et Lanessan, « très garde national », et montre, avec une joie d'enfant, sa médaille de Roty pour l'Exposition.

18 *octobre*. — Dimanche à Chantilly, inauguration de la statue du duc d'Aumale, bien venue, d'une belle allure, patinée d'un ton de cuivre un peu neuf, un peu chaudron. Beau temps.

Guillaume, Hébert, avec sa pèlerine d'astrakan, Detaille, Larroumet, Gérôme, très bien en uniforme, Bornier, court et tassé, Boissier, ventru avec son épée lui battant côté. Le duc de Chartres, grand, gris, rouge, le visage pressé comme une image de caoutchouc, lui si beau quand Baudry l'a peint ! Le prince Henri, grand, blond, rose, le comte d'Eu, avec ses moustaches militaires, le prince de Joinville bien vieux, souriant et triste à la fois, un petit chapeau mou sur son front chauve, un cache-nez de laine à carreaux noirs à son cou.

Au son de *la Marseillaise*, la statue est découverte, puis la musique joue la marche du 17e léger, le régiment du duc. Bornier

(1) Celle d'Alfred Dreyfus qui venait d'être de nouveau condamné au procès de Rennes.

déclame des vers de maître écolier. Cela manque un peu de smala... Larroumet, dans son improvisation, en met. Le maire de Chantilly M. Vallon, avait bien parlé, sans phrases.

— Quelle force que la simplicité ! me dit Guillaume.

Le général Guioth, ancien aide de camp du duc, maigre, sec, élégant en son uniforme, son chapeau à plumes blanches posé sur le velours rouge de la tribune improvisée, lit une biographie du prince, trop longue mais bien faite. Quelques lignes fort éloquentes à la fin, sur ce thème : espérance ! Le duc de Chartres, en le remerciant, lui dit : « Vous n'avez oublié que le général Guioth. »

Le prince de Joinville, ayant froid, était parti avant la fin de la cérémonie et je vois encore Bornier effaré, étourdi, se demandant avec angoisse ce que signifiait cet exode.

Au *Journal* (concours de nouvelles) Heredia, président ; Vandal, grave, lent, aimable ; Pierre Louys, maigre, qui part pour Constantinople ; Jean de Bonnefon, Catulle Mendès, me parlant de sa *Sainte Thérèse* ; Tristan Bernard, noir, barbu, solide, large d'épaules ; d'Esparbès, petit chasseur à pied, très sympathique ; Judith Gautier, pâle, grasse, épaissie ; Mme Jeanne Marni, fine et timide.

7 novembre. — Hier au soir, au Théâtre-Antoine, *La Parisienne*, mal jouée par Antoine, pas mal par Suzanne Devoyod, ne m'a pas du tout déplu. Reichenberg et Prudhon l'avaient lourdement interprétée à la Comédie.

Dimanche 17 décembre. — Dîner hier chez Barthou avec Barboux, Emile Ollivier, Olivier Saincère, Gailhard, Alfred Capus... On attendait Deschanel, qui avait fixé la date du repas, qui a oublié et qui, au dessert, a envoyé une lettre à Barthou en l'invitant à déjeuner avec le grand-duc Wladimir. Dîner très agréable mais conversation pessimiste avec Barthou dans son cabinet. Il est inquiet. Toute la France est nationaliste. Poincaré lui disait : « Je ne serai pas renommé. » On est autrechosiste. On en a assez.

Loubet n'est pas populaire, disant tout haut, trop haut même devant le corps diplomatique, qu'il s'en irait volontiers. Populaire, Félix Faure l'était. On n'avait pas besoin d'organiser des manifestations en sa faveur.

A propos de la Chambre, après une séance débilitante, un député radical disait à Barthou, ex-ministre de l'intérieur :

— Eh bien ! la voilà la Chambre que vous nous avez faite !

— Ah ! pardon, si je l'avais faite, vous ne seriez pas là pour me la reprocher.

23 *décembre*. — Déjeuner au Palais-Bourbon en l'honneur du grand-duc Wladimir. Table couverte de fleurs, roses et gui mêlés. Je suis entre Denys Cochin et le rapporteur général du budget. Camille Pelletan vient à moi :

— Dans son livre, Lockroy m'accuse d'être vendu à l'Angleterre ; il parle de l'or anglais. Je suis à côté de lui. Je ne lui parlerai pas.

Et il ne lui a pas parlé.

Qui donc a dit de Leygues (c'est Barthou je crois) : « Il est gentil mais instable. » Et encore : « J'ai chance qu'il me donne la croix puisqu'il ne me l'a pas promise. »

C'est le mot de Capus sur Porel : « Heureusement que je n'ai pas sa parole d'honneur. »

28 *décembre*. — Hier, dîner chez Coquelin cadet, après le comité de fin d'année : Waldeck-Rousseau, Caillaux, ministre des Finances, Guitry, Capus, le jeune Liouville, les Henri de Rothschild, Hollmann (le plus admirable violoncelliste), Mme Sanderson.

Waldeck dit :

— On va commencer à trouver que la situation est possible et alors on songe à nous succéder. La tactique est de dire que nous sommes des socialistes. Il paraît qu'il n'y a pas eu de grèves avant nous.

Puis :

— C'est Brisson qui, le premier jour, malade, allant à la Chambre malgré son médecin, a sauvé le ministère. Mes collègues ont été très braves. Ils m'ont suivi. Si je n'avais pas fait ces arrestations, me lançant sur un complot dont je n'avais pas d'autre preuve que les dépêches mais dont j'avais la certitude, nous étions enlevés.

— Tout est à reprendre, ajoute Caillaux. Les jeunes gens sont très mauvais, tous césariens. Il n'y a plus d'esprit libéral !

18 *janvier* 1900. — Hier avec Georges à la Porte-Saint-Martin. *Les Misérables*. On entre dans la loge de Coquelin par la porte à glaces du grand foyer. Il était là, parmi les tableaux, assis, fatigué de la *Tempête sous un crâne*, trouvant le rôle dur. Une photographie

de sa mère avec une branche de buis, au-dessus de la glace de sa toilette. Il est heureux d'être libre.

— Qu'est-ce que j'aurais fait à la Comédie ? Entre nous, après avoir joué trente ans Figaro ça ne m'intéressait plus.

— Vous auriez joué *Cyrano*.

— A la Comédie, Rostand ne l'aurait pas traité de la même façon. J'aurais joué le *Médecin malgré lui*... que je n'ai du reste jamais joué.

Il est d'ailleurs très gentil. Et comme toujours, enthousiasmé de la pièce qu'il va jouer. C'est un *Jean Bart* d'Haraucourt.

21 *janvier*. — Visite à quatre heures à la princesse Mathilde, 20, rue de Berri. Elle était chez elle, mais visiblement c'est le soir qu'elle reçoit. On nous a fait attendre, dans le salon galerie qui précède le grand salon. Bustes de Napoléon Ier, de Mme Lætitia, des princesses. Meubles à la fois Louis-Philippe et Second Empire, mais peintures admirables.

La princesse descend en robe montante violette, une chaîne d'or au cou, ressemblant encore, avec ses bandeaux plats, au portrait fait par Hébert. Nous allons dans le vaste salon où, au milieu des plantes vertes, sur une colonne, se dresse le buste de Napoléon Ier. Ceux de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie sont dans l'antichambre, des deux côtés de la porte blanche aux panneaux ornés de fleurs peintes. Des tableaux d'autrefois : un portrait de Giraud, le portrait de la princesse, peignant, vue de profil, par Doucet, des petites Alsaciennes, le *Joueur de flûte* à la villa pompéienne de l'avenue Montaigne par Boulanger. Toute une époque.

Et elle sur un pouf, nous sur des fauteuils, nous causons. Charmante, aimable, embrassant Eugénie. Un peu sourde, la figure très mobile, exprimant par une pantomine son dégoût des prétentions des comédiens et des attaques dont j'ai été l'objet. Par là, Italienne, Corse :

— Autrefois l'administrateur de la Comédie était aimé de tout le monde. Les comédiens étaient fiers de leur Maison.

De la maison pompéienne du prince Napoléon, elle dit :

— C'était tout petit ; et du tableau : je l'ai eu à la mort de mon frère.

Elle nous accompagne jusqu'à la porte et nous rentrons par un triste temps, humide et gris.

23 *janvier*. — Le jeune Dessonnes a eu du succès hier dans *Perdican*. Il a joué Chatterton plus que Perdican mais il a plu. Camille l'a maternellement présenté au public qui l'a rappelé jusqu'à trois fois. Féraudy lui disait :

— Voyez-vous, plus tard vous le jouerez mieux et vous y aurez moins de succès.

J'avais dans la journée conclu avec Mme Segond-Weber pour le 1er juillet et, avec Sardou, examiné les décors de la porte de Louvain (fort bel effet de neige) et du cabinet du duc d'Albe pour *Patrie*.

Visite de Brandès, malade, nerveuse, pleurant et me demandant de la faire jouer, de la protéger, « les auteurs allant naturellement à Bartet à cause du talent qu'ils lui trouvent et de l'influence qu'ils lui croient. »

Dimanche 28 *janvier*. — J'ai lu les lettres de Ponsard que m'a apportées son fils. Sur du papier au chiffre de Rachel, François Ponsard a écrit à l'encre rouge — et chez Rachel évidemment — ce petit billet suggestif :

« J'autorise Mademoiselle Rachel à toucher pour moi chez M. Dulong et au théâtre de l'Odéon tout ce qui peut me revenir en droits d'auteur et autrement sur *l'Honneur et l'Argent*, jusqu'à concurrence de cinquante mille francs. — Paris, le 8 août 1853. — F. Ponsard. »

19 *février*. — Raccords de *Diane de Lys*. Bartet a mal à la tête et s'est enrouée en répétant. Je lui parle de *Psyché* et, pour les débuts de Segond-Weber, d'*Andromaque*.

— Je n'ai pas voulu jouer *Andromaque*, me dit-elle, parce que je concevais le rôle d'une toute autre façon que Sarah qui l'avait typé. Maintenant, c'est autre chose.

20 *février*. — Les journaux ce matin déclarent que *Diane de Lys* n'est pas un spectacle ennuyeux et les costumes de 1849 ont fait plaisir. Bartet a eu un succès considérable et Albert Lambert a été très applaudi. Je ne suis pas fâché du résultat que je redoutais.

Dimanche 4 *mars*. — On répète *les Fossiles* (1) et Bartet avait eu l'idée de me demander d'aller en Russie jouer chez Mme de Montebello (2) une piècette avec un artiste du Théâtre Michel.

— Oh ! huit jours seulement.

(1) De François de Curel.
(2) Ambassadrice de France à Petersbourg.

8 *mars*. — Il faut que je note une conversation avec Delcassé venu pour me parler de l'affaire Bartet-Montebello. Il se trouvait là en même temps que Sardou qui faisait répéter Brandès au foyer.

Delcassé en deuil, les yeux ronds derrière son lorgnon, me dit que l'ambassadeur lui a télégraphié que la date de la fête est fixée. Elle coûtera de 150 à 200.000 francs et l'Empereur, qui ne va jamais nulle part, qui ne sort pas, qu'on ne voit point, y sera. Sans doute cela ne changera pas d'un doigt ses bonnes dispositions à notre égard mais Bartet l'a frappé. Il tient à Bartet. (Je crois plutôt que c'est Bartet et Mme de Montebello qui y tiennent.) Je réponds, comme je l'ai télégraphié à Pétersbourg, que mon devoir est de sauvegarder les intérêts de la Société et des auteurs. *Diane de Lys* a fait hier 6.250 francs. Je ne peux pas l'interrompre sans un ordre. Il ne s'agit que de huit jours. C'est 40.000 francs.

Bartet en outre est souffrante. Delcassé est embarrassé, ennuyé. Je sens bien que l'Empereur, lui ayant envoyé son portrait, l'ayant bien reçu, il voudrait être aimable. Et il a raison.

— Si des intérêts supérieurs à ceux de la Comédie sont en jeu, dis-je, le gouvernement n'a qu'à me donner un ordre.

— C'est beaucoup pour si peu.

Et nous parlons, ou plutôt il parle politique :

— Pour le bien de la civilisation il fallait s'opposer à l'Angleterre et lorsque Mouravieff est parti il était convenu qu'il parlerait à l'empereur d'Allemagne. La Russie était résolue. A Berlin on s'est heurté à un mur. Il faudra bien que l'on sache que c'est l'empereur Guillaume qui empêche tout. Il dit bien : « Je déteste les Anglais, les intérêts commerciaux de l'Angleterre et de l'Allemagne sont opposés, l'aristocratie anglaise est pourrie. Si Chamberlain n'avait pas fait la guerre du Transvaal il y aurait eu un Panama à côté duquel celui de la France n'était rien et où les membres de la famille royale se seraient trouvés compromis. Mais je n'y puis rien, je suis trop faible. » Il paralyse tout. Et à Paris les nationalistes poussent à la guerre avec l'Angleterre. Quant aux Anglais, je leur disais ce matin encore : « Pour Fachoda nous n'abandonnons rien de nos possessions, mais s'il s'agissait de quoi que ce soit qui nous appartienne du moindre droit, je dirai non ! non ! » Ils pouvaient l'an dernier enlever Bizerte où nous n'avions rien ; ils avaient, eux, 14.000 hommes à Malte. Ils ont dû pécher par ignorance comme pour le Transvaal.

C'est la reine Victoria qui a ordonné à Sir Edmund Munsen

de s'éloigner de Paris. Les caricatures de Willette et celles de Léandre, qu'elle a vues, l'ont froissée.

Delcassé parti, j'ai montré à Sardou la dépêche que j'envoie à Montebello et il me dit : « C'est bien, vous avez fait votre devoir d'administrateur. Le reste les regarde. »

Dimanche 11 *mars.* — Je n'ai pas eu le temps, je n'aurais pas eu la force d'écrire quoi que ce soit depuis l'affreux jour — jeudi 8 mars — où à midi cinq, on est venu me dire :

— Le feu est au théâtre !

La personne qui avait téléphoné chez moi avait ajouté :

— Vous me comprenez bien ? Le théâtre est en feu !

Pourrai-je seulement noter ici mes angoisses et ma douleur ? Je saute dans une voiture : « Au Théâtre Français. Vite ! » Le feu, me disais-je en route, le feu ! Mais enfin ce feu on peut l'éteindre, on doit l'éteindre. Devant la Chapelle expiatoire le cheval s'abat. Le cocher regarde les brancards cassés, essaie de repartir. Je lui jette le prix de la course et saute dans une autre voiture : « Au Théâtre Français ! » Jusqu'à l'Opéra rien d'anormal, rien d'inquiétant dans les rues. On s'est peut-être trompé. Devant l'Opéra, sur le terre-plein, des curieux — pas nombreux — qui regardent au loin. Mais pas de pompiers, pas de cornes d'alarme, pas de gens qui courent. C'est peut-être peu de chose. Quelques tours de roues et mon cœur se serre. Il n'y a plus à douter : là-bas ce panache, cette colonne énorme de fumée qui monte et se rabat toute noire, c'est l'incendie ! C'est l'horreur ! Et il doit être grand l'incendie...

Maintenant tout le monde court vers le même but. Le fiacre n'avance plus, je saute à terre. Un monsieur venant en sens inverse me dit, presque souriant : « Tout est fini ». Je fends la foule des curieux, le cordon des pompiers. Une seule pompe, des tuyaux traînant à terre. Tête nue, le jeune Lambert, comme fou, se frappant le front me crie : « Ah ! M. Claretie. Mlle Henriot !... J'ai tout fait pour la sauver !... »

Des flammes là-haut, de la fumée, tout l'étage supérieur en feu. Je me jette dans le théâtre. Quelles heures !... Je tâcherai, plus calme, de les fixer par le souvenir. Aujourd'hui, c'est le cauchemar...

16 *mars.* — La commission du Budget n'accorde que 100.000

francs pour le déplacement de l'Odéon où la Comédie va s'installer en quittant l'Opéra où elle trouva son premier refuge.

Derrière un paravent de reps rouge des pas, des voix, Capoul qui dit à un ténor : « Bonne nouvelle, la direction vous donne une audition ». Des rires jeunes de visiteuses, de danseuses, le défilé des quémandeurs à la porte d'un directeur.

A droite, une fenêtre, des maisons hautes, un pan de ciel grisâtre et devant moi des papiers, des demandes — le vide — une tristesse profonde, l'impression de navrement que donnent l'impuissance temporaire, l'inactivité, l'attente. Quand j'agissais je sentais moins ma peine. La bataille est l'oubli de la défaite. Elle peut être la revanche.

18 *mars*. — L'affaire de l'Odéon s'arrange. Après avoir repoussé le projet jeudi par 11 voix contre 2, la commission du Budget l'a adopté hier sur un discours de Leygues, à l'unanimité.

Je suis l'homme le plus malheureux de Paris. Et tout le monde m'aborde gaiement, depuis le père Chabrier, qui me dit à l'Opéra : « C'est amusant de voir le Théâtre Français là-dedans », jusqu'à la concierge qui me tend mon journal en souriant.

21 *mars*. — Représentation d'*Œdipe*. Mounet, médiocre dimanche, a été superbe hier mardi... Salle comble. J'ai fait le matin la circulaire aux abonnés et je corrige les épreuves sur la scène de l'Opéra, dans le petit cabinet où sont d'ordinaire les danseuses.

Je suis allé voir Mme Henriot qui me demande de placer au foyer le portrait de sa fille « qui aimait tant la Comédie ». Elle voudrait qu'il fût de Carolus Duran qui l'a connue. Puech fera le buste de marbre qui ornera le tombeau. Nous espérons avoir un terrain au cimetière de Passy.

Visite aux magasins de l'impasse d'Antin. C'est épouvantable ! Un débarras de chiffonniers, avec des ors, du luxe brûlé ; les costumes en tas, les costumiers et les costumières fouillant dans les détritus. Des manteaux d'évêques, de rois, des chapeaux à cocardes tricolores, des bottines de femmes et d'hommes... Et les costumes qu'on retrouve pendus à des cordes comme au décrochez-moi ça. Des meubles, des paniers, des entassements de paperasses, d'archives, de livres de comptes à demi-brûlés, le tout dans une promiscuité atroce.

J'ai vu les plans du théâtre : les parties en noir restant intactes, les parties jaunes à détruire, les rouges à reconstruire. La salle du

Comité sera transportée ailleurs. Il y aura un ascenseur pour le public, un autre pour les artistes, et plusieurs escaliers.

« Mais il y a quelque chose de fini, me disait mélancoliquement Monval. On ne retrouvera plus les coins de bibliothèque, ni le vieux logis. »

Le *Phénix* est prêt à payer dès l'estimation. Ironie. Assuré, lui-même à d'autres compagnies, le *Phénix* ne perdra pas plus de 150.000 francs. C'est une compagnie de Magdebourg et une autre de Munich qui perdront.

Ruy Blas, *Hernani*, *Le Cid* et par conséquent *La Fille de Roland* ont leur figuration brûlée. Brûlés aussi les costumes de *Charlotte Corday* rapportés récemment au théâtre.

22 *mars*. — Nous irons à l'Odéon lundi. Je télégraphie ce matin à Jambon qu'il peigne l'inscription qui sera placée au fronton.

J'ai visité ce théâtre. Les escaliers sales, plancher du fond de la scène branlant, coulisses poudreuses, couloirs obscurs. De la place pour nous caser mais l'aspect d'un théâtre de province. Des loges petites, inélégantes, sauf celle de Mlle Sorel qui sent bon et servira à Mlle Bartet. Il y a des terrasses où se réfugier en cas d'incendie, mais derrière la scène une porte de salut est bouchée par un libraire.

24 *mars*. — A l'Opéra, Prudhon, solennel dans les petites choses, Worms inquiet, Bartet rayonnante, retour de Russie (Empereur, grands-ducs, Ermitage, traîneaux, Néva gelée, Bohémiennes, etc.). Elle donnera en souvenir de Pétersbourg 3.000 francs au petit personnel.

J'ai des nuits peuplées de mauvais rêves et des réveils pleins de lugubres souvenirs et d'appréhensions.

26 *mars*. — Il neige. A l'Odéon, ce soir, ce sera l'exil. Je quitte avec joie ce grand bâtiment de l'Opéra où je ne me sentais pas chez moi : mais qu'est-ce qui m'attend à l'Odéon ?

27 *mars*. — Installé à l'Odéon. « La journée des microbes », dit Coquelin cadet. Les journaux répètent le mot. Bonne réclame pour la Maison. Bureau triste et sale mais vue sur les bourgeons du Luxembourg.

Après une triste journée, je sors à cinq heures et demie par le jardin du Luxembourg, sinistre au soleil couchant. Les marbres enveloppés d'une atmosphère grise, un ciel d'ardoise sur le dôme

du Panthéon, un soleil de feu à travers les branches du côté de Saint-Sulpice, de rares passants, un temps frileux. Par la rue Férou, je gagne la place Saint-Sulpice. Que l'Odéon est loin ! On ne loue pas, on ne louera pas... Les acteurs seront maussades. La Comédie est en exil...

Le soir 4.700 francs de recette. C'est peu pour une ouverture mais c'est plus qu'à la Comédie pour *le Mariage de Figaro*. On commence tard. Recherches de costumes. Les figurants sans espadrilles jouent avec leurs bottines de ville. Salle d'étrangers. On applaudit peu mais les étudiants acclament le défilé. Les Odéoniens, Paul Mounet, Albert Lambert, Lara, Wanda de Boncza sont particulièrement applaudis.

Conversation avec Sardou venu me voir. Il a les larmes aux yeux à l'idée qu'on veut rouvrir la Comédie le 14 juillet par une matinée gratuite avec *Patrie*.

Il croit au succès de *Marion Delorme* : « A la condition qu'on coupe dans ce qu'elle dit au cinquième acte. Elle en dit trop. Et on verra, ajoute-t-il, qu'il y a du *Cyrano* dans cette autre *Dame aux Camélias*. »

10 *avril*. — Lockroy, de plus en plus maigre et comme désossé, vient me voir sur la scène de l'Odéon. Je lui raconte les cocasseries macabres de l'administration des pompiers et il me dit : « Quand on a passé par la Marine on ne s'étonne de rien. Toute la France est ainsi. »

14 *avril*. — Aujourd'hui inauguration de l'Exposition. Nous avons, des Champs-Elysées aux Invalides, traversé l'avenue des Palais, le Pont Alexandre, superbe, et toute cette blancheur un peu crue, ces coupoles et ces flèches un peu disparates, nous ont paru superbes. C'est un beau décor de féerie. D'heure en heure il y a un progrès. Au haut des coupoles les ouvriers travaillent, fourmies humaines. Il en est qui peignent encore, suspendus à des cordes. Des jardiniers plantent, des menuisiers clouent et l'aspect des choses change à vue d'œil.

21 *avril*. — L'Exposition, dont les coupoles reluisent là-bas au soleil couchant dans le poudroiement d'une poussière d'or, les verdures d'avril, les fleurs blanches des arbres printaniers aux Champs-Elysées : je vois tout cela comme à travers un rêve, une gaze, une fumée...

J'ai passé ma journée avec Guadet. J'ai bien peur que l'électricité ou les maçons ne nous retardent.

Coquelin cadet, à l'Odéon me dit : « On s'ennuie ici ! » Caillaux n'a pas encore signé la demande d'éviction des boutiques de la Comédie et Stock, le libraire, assure qu'il lui faudra six semaines pour déménager.

23 *avril*. — L'inspecteur des Finances a vu Caillaux le ministre. L'éviction des boutiquiers par décret qu'on déclarait imminente est impossible. Il faut procéder par voie d'expropriation. Ce sera long. Et le temps perdu c'est la ruine. On prête ce mot à Waldeck Rousseau :

— J'ai dit qu'on rouvrirait le 14 juillet... je n'ai pas dit de quelle année.

27 *avril*. — Vu pour la dernière fois *Œdipe* dans ce grand cadre de l'Opéra. Du haut des troisièmes loges le groupe des Thébaines suppliantes tournées vers Créon, la vue d'Œdipe aux yeux crevés, la robe tachée de sang et, au fond sur le soleil couchant, les hoplites debout et la perspective de la ville antique (décor de la *Prise de Troie*) étaient superbes. Cette pièce a des vers qui me tordent le cœur, en ces circonstances.

Gailhard m'a remercié encore des paroles que j'avais prononcées dans l'après-midi : « Vous étiez très ému, me dit Mounet. Nous l'étions tous. »

Le fait est que j'ai vu des larmes (dans les yeux de Worms notamment) tandis que je parlais en remettant à Gailhard ce buste de Houdon, cette reproduction de Molière, le seul buste endommagé pendant l'incendie.

— Il y a, ajoute Truffier, quelque chose de symbolique dans cette blessure. Molière touché !

28 *avril*. — Mlle Moreno a eu, après avoir dit le prologue de *Charlotte Corday*, un évanouissement. On l'a laissée étendue sur la scène, le rideau relevé, comme un paquet de linge. Puis on l'a portée dans la coulisse. Tout le monde perdait la tête. On l'entourait. Un monsieur glabre, que je prenais pour quelque acteur, répétait :

— Je sais ce qu'elle a. De l'éther ! Faites-lui respirer de l'éther !

C'était Marcel Schowb.

Le commissaire de police me disait au Foyer que le public

était fort ému. Féraudy, semainier, avait fait une annonce. Moreno a reparu après le dernier tableau et a été très applaudie.

2 *mai.* — Je vais à la Comédie et monte jusqu'à la coupole par les échafaudages. De là-haut, à trente-cinq mètres, les arbres verts, les passants, le vide des marches de bois, donnent le vertige... François me guide par un chenal, jusqu'à la coupole dont l'armature de fer va tomber. Elle est de Louis. Demain on l'aura jetée bas. « Regardez bien, vous ne reverrez plus ça ! » me dit, respectueux du chef-d'œuvre et désespéré, ce bon ouvrier du fer.

12 *mai.* — Hier, dîner de la Commission des auteurs après une journée de répétition de la pièce de Curel, *les Fossiles* dont je suis content. C'est sévère, hostile, mais grand, puissant, bien distribué et bien joué.

J'étais à côté de Poincaré.

— Le nationalisme, me dit-il, devient une mode qu'adoptent les intellectuels. Il n'y a que deux écrivains qui pourraient lutter, vous, qui ne faites pas de politique, et Anatole France qui ne s'adresse qu'aux lettrés.

8 *juin.* — Il m'est arrivé une aventure chez Waldeck-Rousseau l'autre soir. Sur le petit théâtre où Leloir et Pierson s'habillaient pour l'*Histoire du vieux temps*, il y avait, entre deux tapisseries, une portière de soie jaune. Je l'entrouvre et me trouve sur une autre petite scène où par-dessus un paravent j'aperçois deux jolies filles, à demi-nues, plus qu'à demi-nues, passant devant des glaces des costumes du Directoire. C'étaient Mlles Blanche et Louise M...

15 *juin.* — Depuis deux jours, coup de feu absolument fou dont je ne puis même noter les phases ici. Je suis sorti hier de l'Odéon passé minuit. Les tapissiers de Belloir clouaient la loge centrale pour ce soir. Gala improvisé. A 4 heures, je n'avais pas les cartes d'invitation et je n'ai eu l'épreuve du programme qu'à 11 heures. Il a fallu tout organiser en quelques heures. Crozier le matin chez lui, en flanelle, parlait de démission. Personne ne veut prendre de responsabilité.

J'invite le Conseil municipal, l'Ecole de Saint-Cyr, Polytechnique, Normale. Je fais de mon mieux. Et pour être éreinté !

On a répété la cérémonie du *Malade Imaginaire*. Mounet-Sully, très zélé mais furieux la veille de jouer la *Nuit d'Octobre*. Silvain insolent par ce que je ne lui ai pas dit à l'avance le pro-

gramme. Et comme couronnement on vient de la part de Roujon m'apporter une lettre de Guadet au ministre, où l'architecte déclare qu'il ne peut être prêt qu'à la fin de l'année ou au premier jour du siècle prochain !...

17 *juin*. — Le 1er septembre, la Comédie n'aura plus la jouissance de l'Odéon. Ginisty réclame et réintégrera son théâtre. La Porte Saint-Martin n'est libre que le 22 octobre. Que ferons-nous du 1er septembre au 22 octobre ? Mounet me dit que Sarah Bernhardt nous offre son théâtre quand elle partira. Mais quand partira-t-elle ?

— Jouez dans une grange comme Molière, me disait Sardou, mais n'attendez pas une reconstruction qu'on vous promet de mois en mois et qui recule !

La matinée aux étudiants a été superbe. On a joué *Ruy Blas*. Au début personne dans la salle. Mounet-Sully, Paul Mounet, Baillet navrés soupiraient : « Il n'y a plus d'étudiants ! » Une heure après la salle était pleine et les acteurs acclamés. Après le rappel du troisième acte, Truffier est venu lire un *Compliment aux étudiants* qu'il venait d'improviser. Ses vers ont été chaudement applaudis.

28 *juin*. — Après avoir donné ma voix à Berthelot à l'Académie et causé avec Anatole France qui voit avec effroi le triomphe prochain du nationalisme et avec crainte la présidence de Paul Deschanel qui refera, dit-il, du Félix Faure, je vais avec Bornier chez Sarah Bernhardt. Charmante et jeune, cheveux blonds paille, teint rose. Aimable et correcte :

— Quand voulez-vous mon théâtre ? Mes camarades auront de belles loges...

Me parlant de Bartet dans *Ruy Blas* :

— Je lui disais : il faut jouer la reine d'une façon ennuyée mais non ennuyeuse. S'ennuyer, ne pas ennuyer.

Et elle ajoute :

— Ah ! le surplus, ce sont les ailes !

Elle pétrissait une figure de morte et un crabe. Elle a exposé de fantastiques poissons aux Bronzes d'art.

7 *juillet*. — Boulevard Pereire chez Sarah Bernhardt aimable, souriante et jeune parmi ses portraits sous toutes les formes. Un buste de Rostand, très vivant, sur la selle, penché, l'œil mi-clos :

— Je l'ai fait avant qu'il n'ait posé.

24 *juillet*. — Hier à 10 heures à l'Elysée avec Hébrard pour inviter le Président de la République à la fête des Lettres que doit donner le Conseil municipal le 4 août.

M. Loubet nous reçoit avec sa bonne grâce habituelle. Il fera une exception pour nous s'il peut faire reporter à un autre jour que le 4 je ne sais quelle cérémonie qu'il ne spécifie pas.

— Le lendemain, du reste, je vous reçois ici (il montre le jardin) dans une fête où je puis inviter 10.000 personnes.

— Celle qu'organise l'Opéra ?

— Je n'en sais rien, je ne m'en occupe pas. Je ne m'occuperai que de payer la note qui sera forte. Les 500.000 francs votés ne me suffiront pas.

— Ce qui n'empêchera pas, répond Hébrard, qu'à la fin de l'année on dira que vous avez mis cela dans votre poche.

A propos de la Presse, le Président nous dit :

— Je ne lis chaque jour que trois journaux : *Le Temps*, *La Libre Parole* et le *Figaro*. Mais il y a chez moi, dans la Drôme, un individu que j'ai sauvé de la correctionnelle et qui rédige un journal hebdomadaire composé des extraits de tout ce que, dans la semaine, les journaux ont publié contre moi. Grâce à ce journal je sais tout ce que *l'Intransigeant* ou les autres journaux ont dit de moi dans les huit jours.

1er *août*. — Je vais au Nouveau-Théâtre, rue Blanche, où nous allons nous installer avant d'aller chez Sarah Bernhardt, puis par la rue Richelieu, tant de fois parcourue, à la vieille Comédie. On y travaille. La scène est presque finie et le rideau de fer sera bientôt placé. Je crois fermement maintenant que nous arriverons avant la fin de l'année.

15 *août*. — Avant-hier, c'était le 13 et j'ai eu cependant ce jour-là une joie. En passant place du Théâtre-Français j'ai vu, au faîte de la Comédie-Française, flotter un drapeau tricolore. Les charpentiers l'ont planté là. Il semble un symbole de vie.

18 *août*. — Le soir à l'Exposition nous avons vu, rue de Paris, Sada Yacco, petite poupée japonaise mince, saluant en tordant le cou, et la Loïe Fuller, yeux clairs, lèvres gaies, pétillante d'intelligence et de vie. Elle a par hasard trouvé un effet de lumière en dansant, jupes tournoyantes, dans une pièce sur l'hypnotisme. Elle travaille les couleurs et les phosphorescences avec Edison,

rêvant de danser à l'Opéra un ballet scientifiquement combiné par Camille Flammarion et regrettant de ne pas jouer la Comédie.

— On n'est jamais content de ce qu'on a, dit-elle.

Charmante. Venue à Paris sans rien. Sa mère lui disait :

— Loïe, vous êtes courageuse mais imprudente.

Puis aux auteurs gais nous avons applaudi dans *La Main* Mme Charlotte Wiehe qu'on m'avait présentée à Copenhague, en me disant : « C'est la Reichenberg du Danemark. » Jolie, blonde, spirituelle, fine, dramatique dans cette *Main* qui me fait penser à ma nouvelle *Catissou* et qui a dû être inspirée par elle.

19 *août*. — Féraudy a bien pris, spirituellement, la décoration de Leloir : « C'est si peu de chose ! Je suis au-dessus de ça ! » Mais il en veut et en voudra à Théodore Dubois qu'il accuse de sottise. Il me dit que dans la Maison on se demande pourquoi c'est Leloir qui a été décoré plutôt que lui. C'est possible.

Je suis ému à l'idée du Nouveau Théâtre ? Y ferons-nous nos frais ? Je redoute ce passage — 400 francs de frais par jour ! Et il fait si chaud !

20 *août*. — C'est un nouveau chapitre de l'histoire de la Comédie qui s'ouvre. Ce soir nous jouons au Nouveau Théâtre. Il fait bien chaud mais un orage ce matin a rafraîchi l'air.

Hier, dernière soirée à l'Odéon. *Ruy Blas*. Mélancolie de quitter ce théâtre où, au début, je me suis tant ennuyé et ce petit salon derrière la loge où j'ai été si triste. C'est dans un hôtel sombre, délabré, humide, que seront logés rue Blanche l'administration de la Comédie, les services et les costumiers.

21 *août*. — Ce n'est pas sans peine que nous avons emménagé et joué hier rue Blanche, mais les acteurs sont contents d'avoir une salle plus claire que celle de l'Odéon. Bartet, Féraudy, Baillet ont l'air de bonne humeur. Ils ont du succès, du reste.

Nous sommes sortis, après la représentation, par le Casino de Paris où, tandis qu'Adrienne Lecouvreur mourait, des acrobates en maillot rouge faisaient du trapèze au-dessus d'un filet tendu.

22 *août*. — Leygues m'avait téléphoné hier matin qu'il gardait pour le jour de la réouverture une rosette pour Mounet-Sully. Je vais annoncer cela à Mounet dans sa loge. Il joue Polyeucte. Avec cet air amer et supérieur qu'il a, il me répond : « C'est trop tard ! »

Je croyais lui faire plaisir !

— Ma femme sera morte et Leygues ne sera peut-être plus là.

— Mais vous y serez.

— Qui sait ?

Un Leconte de Lisle eût été enchanté. Lui pas.

Pierson a apporté une hache au théâtre pour briser les treillages derrière sa loge en cas d'incendie. On se trouverait dans les jardins d'un hôtel.

24 *août*. — Je redoute le feu au Casino de Paris, et dans une poussée, une panique dans la salle du Nouveau Théâtre. Je compte les jours de notre séjour ici. Cinquante-cinq encore. La salle plaît d'ailleurs : elle est gaie, bien éclairée. J'y vois des têtes de Parisiens. Quand je pense qu'à quelques mètres de distance on joue *Polyeucte* et que Mlle Rayon d'Or danse un quadrille. Les revues de fin d'année s'amuseront de l'antithèse.

Dudlay, Du Minil, Kolb étaient furieuses hier contre Sardou qui ne donnera pas *Patrie* chez Sarah et contre Mounet qui disait la veille au Foyer :

— Sardou a raison. Nous ne valons que lorsque nous avons nos tapis et nos bustes.

2 *septembre*. — Après dîner, au théâtre Marigny. *Une fête à Séville*. La belle Otéro éblouissante de diamants et, dans une loge, fine et délicieuse, la Cavalieri diamantée aussi terriblement et terriblement décolletée jusque dans le milieu du dos. Ces femmes ont des grâces d'état. Le vent me donnait une névralgie. Elles bravent la phtisie en souriant.

4 *septembre*. — Le soir *l'Aiglon*. La salle bouton d'or est jolie. Notre velours grenat paraîtra austère après ce « modern style ».

Vu Sarah étendue sur sa chaise longue, les jambes du duc de Reichstadt enveloppées d'une couverture de laine. Le commandant du navire qui l'emportera en Amérique est là et me montrant sa main :

— J'ai une main où il n'y a pas d'accident prévu.

— Vous ferez beaucoup d'argent ici avec *Hernani*, me dit Sarah. Le quartier du Nouveau Théâtre ne va pas à la Comédie-Française.

7 *septembre*. — A Rambouillet hier, par un beau temps, « un peu Carrière », disait le graveur Lefort parlant du brouillard

gris. J'ai fait route avec Bonnat, Cormon, Patricot, Lefort, Denys Puech.

Déjeuner intime. Jolies boiseries de chêne dans les pièces du bas, au chiffre de la duchesse de Penthièvre. Vue sur la pièce d'eau et la pelouse.

Je suis à la gauche de Mme Loubet, devant le Président qui, au dessert, lève son verre en me regardant. Très aimable, avec de jolis yeux bleus très francs, un peu plissés et ironiques aussi.

Bonnat va dimanche s'installer au château et, entre deux coups de fusil, il fera le portrait du Président.

Causerie sous les arbres. Le Président parle encore de la Presse, du tort que les caricatures contre la reine Victoria nous font en Angleterre, de M. de Witte, que l'empereur de Russie subit parce qu'il est indispensable, de l'Exposition qui est si belle...

On n'est pas très fâché que le Tsar ne vienne pas.

— Nous savons, me dit Combarieu, que les révolutionnaires voulaient tenter quelque gros coup durant sa présence à Paris, et l'on a beau prendre des précautions, chaque fois que je sors avec le Président, j'ai la sensation que nous appartenons à l'imprévu.

9 *septembre*. — Dîner et soirée en l'honneur de M. de Witte au ministère des Affaires étrangères. M. de Witte est un homme, grand, solide, à la longue barbe blanche, le nez légèrement cassé.

Amusant croquis des acteurs et actrices s'habillant en haut dans les appartements à pendules de cuivre doré et à meubles d'acajou qui datent évidemment du temps de Louis-Philippe. Papiers d'autrefois. Vue sur des jardins. Flèche de l'église. On se croirait en province. Sensation de voyage. Avec cela, à travers cela, Bertiny en Agnès, Lambert en Soliman, Lecomte en Roxelane et Mlle Piron en hussard de la République.

J'écoute la représentation dans un coin du salon avec le marquis de Noailles, notre ambassadeur à Berlin. Je lui parle de l'empereur Guillaume : « Il ne ressemble pas à tout le monde, on n'en trouve pas beaucoup comme cela. » (Il a l'air de dire heureusement.)

— J'avais quitté une caserne et j'ai retrouvé une usine, lui dis-je en parlant de Berlin.

— Rassurez-vous, la caserne y est toujours.

JULES CLARETIE.

REVUE SCIENTIFIQUE

LA BOMBE ATOMIQUE

La révélation du président Truman ramène l'attention aux incidences de la science sur la politique et nous invite à dire le dernier état des connaissances au sujet de la bombe atomique. On s'est peut-être demandé comment l'Amérique avait été si bien avertie, à tant de milliers de kilomètres de distance, de l'explosion nucléaire soviétique. Ce fut par un moyen aussi sûr que la télégraphie sans fil. Dans les grands Observatoires de physique du globe comme celui de Strasbourg on a aujourd'hui des séismographes capables d'enregistrer tous les tremblements du sol, même les plus légers, ceux que cause une baisse subite de pression atmosphérique et les heurts des vagues sur les côtes. A plus forte raison inscrivent-ils ces ébranlements graves qu'entraînent les raz de marée, les éruptions volcaniques et les tassements intérieurs de l'écorce. Toutes ces ondes mécaniques, qui se propagent à des vitesses variables et selon des chemins différents, ont leur physionomie particulière et la comparaison des enregistrements en plusieurs Observatoires renseigne par un calcul simple sur le lieu de l'événement.

Les ébranlements dus aux explosions s'enregistrent aussi bien, à tel point que c'est un moyen expérimental d'étudier les vitesses de propagation séismique. Il n'est pas douteux que les Etats-Unis surveillent par toutes les ressources de la science ce qui se passe derrière le rideau de fer et qu'une explosion atomique ne pouvait rester inaperçue de leurs stations d'écoute. Les vibrations provoquées peuvent-elles se distinguer aisément des vibrations naturelles ? Un de nos meilleurs atomistes actuels, le professeur Thibaud, a déclaré que le tracé d'un tremblement

de terre « atomique » est beaucoup plus « raide ». Cependant il est probable qu'une énorme déflagration d'explosifs ordinaires aurait pu donner les mêmes séismogrammes. On a calculé que la bombe d'Hiroshima avait produit l'effet mécanique de 20.000 tonnes de trinitrotoluène. Imaginons que les Russes aient fait partir une charge de cette importance dans quelque région sibérienne déserte, uniquement afin de persuader au monde qu'ils possèdent l'arme atomique. La plume du séismographe aurait-elle décelé le change ? C'est aux experts de répondre. Les Américains, qui ont surveillé sous tous les angles les expériences atomiques de Las Abamos, d'Hiroshima, de Nagasaki et de Bikini, doivent avoir une opinion fondée à ce sujet, mais ils ne nous en ont pas fait part.

D'ailleurs faux-semblant ou réalité, tout cela n'a qu'un intérêt secondaire puisqu'on sait que fatalement les Russes fabriqueront des bombes atomiques un jour ou l'autre. A cet égard il est un livre, paru il y a trois mois à peine, que tout Français inquiet des destins de l'humanité, devrait avoir lu. Il est dû à un des plus grands physiciens de l'époque, prix Nobel 1948 et un des artisans de la bombe, P. M. S. Blackett, et il est intitulé : *Les Conséquences militaires et politiques de l'énergie atomique* (1). Compact mais nourri de documents précieux et d'hypothèses bien assises, il tient la conquête du secret atomique par les Russes comme un fait accompli ou en voie d'accomplissement. Mais il marque bien que ce n'est pas là l'important. Le secret atomique est divulgué depuis 1939 par les publications scientifiques et les innombrables commentaires faits par les hommes de science et les vulgarisateurs à la suite des réalisations américaines. L'existence de l'uranium 235, variété très rare de l'uranium naturel dit 238, son aptitude à la « fission » sous l'attaque de neutrons très lents, la multiplication des neutrons en chaîne géométrique, la conduite et le contrôle du phénomène par les « ralentisseurs », tout cela est aujourd'hui archi-connu. Ce qui n'a pas été publié, c'est le tour de main qui permet de passer du principe à l'application.

Peut-on dire que c'est vraiment un tour de main ? Il n'en est pas dans l'industrie qu'on ne puisse retrouver avec de la

(1) Editions Albin Michel, Paris 1949.

patience, et les physiciens russes sont aussi avertis que leurs confrères occidentaux ou américains. Mais d'autres questions interviennent, au premier chef celle de la matière première. Une bombe atomique ne suffit pas ; pour en faire une arme militaire il en faut un stock, peut-être des milliers. On nous laisse entendre que l'Amérique en a constitué une grosse provision. Cela ne lui a été possible que parce qu'elle a mis la main sur les plus riches gisements d'uranium du globe : Utah et Colorado sur son territoire, Haut Katanga africain, Lac canadien du Grand Ours. Les Russes n'ont que Joachimstal en Tchéco-Slovaquie et peut-être de nouvelles mines dans l'Oural. Certes les géologues nous disent que l'uranium est plus abondant sur terre que l'or, l'argent et le mercure ; dans certains granits communs on en trouve jusqu'à 30 grammes par tonne. On connait au moins 25 de ses minerais. Mais la teneur de la plupart est très faible et rendrait l'extraction infiniment coûteuse. Et puis le raffinage, la préparation de l'uranium 235 qui ne constitue que les 8/1.000 du 238, la fabrication du plutonium, autre matière de la bombe, sont des œuvres gigantesques exigeant des milliards de dollars.

Dans leur excellent ouvrage tout récent sur *l'Energie atomique* (1) MM. Théo Kahan et Claude Magnan déclarent qu'il faut cinq ans après la période expérimentale pour constituer le stock nécessaire. En mettant les choses au mieux ou au pis, on doit en revenir au jugement du professeur Blackett : posséder le secret atomique n'est pas posséder l'arme atomique ; et c'est pour cela qu'il ne croit pas à une troisième guerre mondiale dans les années qui suivront.

LES SATELLITES TERRESTRES ARTIFICIELS

Sans attendre la domestication pacifique de l'énergie nucléaire, on sait que les ingénieurs parlent de construire des fusées interplanétaires et même de créer des satellites terrestres artificiels. Goddard aux Etats-Unis, Oberth en Allemagne, Esnault-Pelterie en France ont été les grands promoteurs de cette astronautique à la Jules Verne qui se pare aujourd'hui

(1) Albin Michel. Collection « Sciences d'aujourd'hui ».

des couleurs de la vraisemblance et retient l'attention des savants les plus sérieux. Un astronome, M. Ernest Esclangon, et un professeur de mécanique céleste, M. Jean Chazy, ont même fait à ce sujet des communications à l'Académie des Sciences. M. Esclangon a nettement pris parti. Pour lui l'exploit serait impossible même si la terre était privée d'atmosphère. Un projectile, lancé d'un point terrestre, ou bien s'éloignerait indéfiniment si sa vitesse initiale dépassait 11.180 mètres par seconde, ou bien n'étant pas libéré de l'attraction terrestre, décrirait une ellipse et retomberait au sol avant son retour au point de départ.

L'ancien directeur de l'Observatoire de Paris ne voit qu'une exception, dans le cas où la projection serait exactement horizontale et la vitesse comprise entre 8 et 11 kilomètres par seconde. Si l'on fait entrer en ligne de compte la résistance de l'air, la démonstration mathématique est encore plus impérieuse. M. Esclangon admet qu'on parviendra peut-être à lancer des projectiles tournant plusieurs fois autour de la terre mais leur sort final sera pareil ; ils retomberont et non à l'endroit qu'on aurait voulu. Pour transformer un projectile en satellite permanent, il faudrait lui donner une forme aérodynamique et le munir d'un propulseur. Il faudrait en outre calculer très juste les conditions du lancement, car la moindre erreur pourrait être fatale. Théoriquement on estime que ces faux petits astres auraient un intérêt. Circulant a quelques centaines de kilomètres d'altitude et à une vitesse de 8 kilomètres par seconde, ils ne seraient guère visibles que la nuit, avec les plus fortes lunettes, mais on pourrait les suivre par le radar. Grâce au léger trouble qu'ils apporteraient au mouvement de la terre, ils donneraient des renseignements sur sa constitution. Ils attesteraient le phénomène de l'avance du périgée, c'est-à-dire le déplacement annuel du point de leur orbite où ils sont le plus près de la terre et permettraient ainsi de vérifier une des preuves majeures de la Relativité. On décidera si tous ces profits intellectuels valent le risque d'anéantir un quartier parisien.

Un autre problème se pose, que M. Esclangon a traité dans le *Mémorial de l'Artillerie française*, et qui met en cause la possibilité de la navigation interplanétaire pour les êtres vivants. Dans l'obus de Jules Verne les voyageurs supportaient gaillardement le départ de la Terre et la traversée de l'atmosphère

alors qu'ils auraient dû être écrasés à la première seconde par l'accélération formidable qu'il fallait leur imprimer d'un seul coup et par la résistance d'une atmosphère devenue plus dure que l'acier. Le bon conteur n'avait prévu qu'une phase critique : c'était le passage de la région où les deux attractions terrestre et lunaire s'équivalaient. A ce moment les voyageurs ne pesaient plus et étaient victimes de phénomènes bizarres et plutôt désagréables. Or c'est tout le long de leur audacieux voyage qu'ils auraient eu les mêmes désagréments, à savoir n'avoir plus de poids, se trouver en équilibre dans toutes les positions et ne pouvoir assigner ni haut ni bas à leur habitat. Les meubles leur deviendraient inutiles et il leur faudrait des perches pour se déplacer. Ils arriveraient à manger avec peine et quant à boire il n'y faudrait plus songer, les liquides n'ayant aucune tendance à couler dans leur estomac. On pourrait dépeindre des scènes plus cocasses encore que celles de *Autour de la Lune.*

Jules Verne a passé allègrement sur la conséquence physiologique de la suppression de la pesanteur. Il faut prévoir pourtant la perte du sens de l'équilibre, les vertiges, peut-être les lésions cérébrales. Rien ne prouve que les organes et les cellules n'aient pas besoin de ce champ de pesanteur que la nature impose inexorablement aux êtres et aux choses dès l'origine du monde. Une adaptation serait-elle possible, voilà ce que les courtes expériences des aviateurs parachutistes et acrobates de l'air ne peuvent trancher avec une certitude scientifique.

Et maintenant comment Jules Verne, comment à sa suite certains astronautes contemporains ont-ils pu oublier dans ces anticipations un principe de dynamique qui figure à la première leçon des traités de mécanique ? A l'intérieur d'un corps creux soumis aux seules forces newtoniennes, il n'y a plus de champ de gravitation. Pour en créer un, c'est-à-dire pour restituer la pesanteur supprimée, il faut imprimer au corps une accélération quelconque, par exemple grâce à la propulsion d'un moteur. En fait tous les projectiles astronautiques reposent sur le principe de la fusée qui est un moteur à éjection. Mais à supposer qu'on ait vaincu le champ de pesanteur et qu'on ait créé en sens contraire un champ de même intensité, pour maintenir ce champ il faudra entretenir des vitesses de plus en plus

grandes, sans avoir le droit d'interrompre l'éjection pour courir sur son erre, autrement dit se laisser emporter par la vitesse acquise. Par exemple pour aller de la Terre à la Lune en droiture en maintenant artificiellement la pesanteur terrestre, la vitesse d'arrivée serait de plus de 2.700 kilomètres à la seconde !

A vrai dire si l'on renonce à aller en ligne droite, il est un autre moyen de créer le champ de pesanteur indispensable à la vie, c'est de courber la trajectoire, car la force centrifuge développée par inertie en tiendrait lieu. M. Esclangon a calculé qu'un rayon giratoire de 10.000 kilomètres engendrerait une pesanteur égale à la pesanteur familière. Il faudrait donc s'approcher du but visé, la Lune ou une planète, en décrivant des orbes à la manière d'un aigle qui fond sur une proie. A ce compte la vitesse resterait tolérable, 10 kilomètres par seconde, bien qu'on n'eût alors aucun moyen de la contrôler, sinon en repérant les astres les plus proches. Mais le chemin s'allongerait tellement qu'on n'aurait jamais assez de combustible pour alimenter la fusée. Même en employant l'énergie atomique, avec un moteur marchant à une température raisonnable, l'entreprise apparaît sans espoir. Cela n'empêche pas M. Esnault-Pelterie de penser qu'avec quelques kilogrammes d'uranium on pourrait s'évader de la Terre sur une fusée de 100 tonnes, et d'assurer que le voyage autour de la Lune est certain dans un avenir assez rapproché. Il faudra alors que la physiologie ait fait assez de progrès pour nous habituer à l'affranchissement de la pesanteur.

JOUVENCES CHIMIQUES

Elle en fait tellement de nos jours que cela justifie les audaces de nos Cyranos et autres chimériques. Il est même remarquable que si les conquêtes prodigieuses de la physique nous apportent toujours quelque inquiétude et parfois des angoisses, celles de la biologie se révèlent presque toujours bienfaisantes. Avec les vitamines, les hormones et les antibiotiques, la médecine, déjà fortement outillée par Pasteur, a accru considérablement ses pouvoirs salutaires. Aujourd'hui elle ne se propose rien moins que de conjurer les maux de la sénilité, ou comme on dit plus savamment, de la sénescence. Hier c'était le professeur Champy,

grand spécialiste de la physiologie cellulaire, qui nous exposait (1) les belles perspectives de la lutte contre le vieillissement au moyen des hormones sexuelles ou des sérums qui ralentissent la sclérose des tissus conjonctifs. Tout en restant sceptique sur le prolongement de la vie humaine jusqu'à cent trente ou quarante ans, il avançait que « tous les espoirs sont permis » dans ce domaine nouveau de la biologie. Non seulement la durée moyenne de la vie humaine augmente constamment (en dehors des guerres), mais les phénomènes parfois si attristants de la vieillesse individuelle peuvent être suspendus par un traitement approprié et très simple.

Il y a exactement soixante ans que Brown-Séquard a engagé la lutte contre la sénescence au moyen de l'opothérapie, c'est-à-dire le traitement par les extraits de glandes à secrétions internes. Il avait soixante-douze ans et en avait fait un heureux essai sur lui-même comme le rappelle le professeur Léon Binet dans une charmante « Invitation à la physiologie » qui sort des presses sous le titre : *Regards sur l'organisme vivant* (2). Brown-Séquard fut réellement « sauvé par les extraits testiculaires du chien et du cobaye ».

La découverte de la première hormone, l'adrénaline, puis des hormones sexuelles elles-mêmes qui sont des produits chimiques parfaitement connus, et même fabriqués au laboratoire, a permis de confirmer les vues prophétiques du grand biologiste sur leurs extraordinaires pouvoirs. D'abord on a constaté que l'hormone masculine pouvait améliorer les lésions de la prostate ; ensuite on a vu qu'elle pouvait ralentir la sénescence. M. Léon Binet expose les propres expériences qu'il fait depuis sept ans à l'hôpital Necker avec différents collaborateurs, notamment Bour et Bourlière. Il a traité des centaines de vieillards par des implantations sous la peau de comprimés de propionate de testostérone à l'état cristallisé. La greffe que pratiquait naguère Voronof ne pouvait pas réussir, le greffon étant d'espèce différente. La méthode des implantations chimiques, inaugurée aux Etats-Unis en 1937, est une technique plus rationnelle qui favorise l'assimilation lente du produit à l'organisme : sa vitesse de pénétration dans le sang est celle que lui donneraient les glandes elles-mêmes. On implante de

(1) Almanach des Sciences 1949
(2) Gallimard.

la cortine, une des hormones surrénales, contre la maladie d'Addison, de la folliculine, une des hormones féminines, contre l'infantilisme et les désordres de la ménopause ; le professeur Binet a songé à implanter l'hormone masculine pour ranimer les fonctions déficientes des vieillards.

Dans un cas qu'il a communiqué à l'Académie des Sciences, un vieillard de quatre-vingt-huit ans incapable de marcher et même de se tenir debout, incontinent, indifférent à tout, retrouve ses fonctions, son attention intellectuelle, voit son sang s'enrichir et son poids augmenter après une seule implantation de huit petites pilules en couronne. L'amélioration s'était maintenue au dixième mois après le traitement. La sénescence s'accompagne d'un abaissement des échanges respiratoires que M. Léon Binet considère comme un « indicateur de vieillesse ». Or la testostérone améliore franchement cette respiration défaillante. On ne saurait pourtant dire que le traitement soit infaillible ; aussi adjoint-on à l'hormone des extraits thyroïdiens et des caséines iodées. Il doit y avoir sans doute d'autres thérapeutiques que l'éminent doyen de la Faculté de médecine recommande de chercher. Il est probable que nous verrons bientôt naître une nouvelle spécialisation médicale, la « gérontocomie », ou « gérontiatrie ». Le médecin de la vieillesse ranimera les lampes près de s'éteindre et fera de nos derniers jours ce que Sénèque appelait *jucundissima aetas*, l'âge le plus doux de la vie.

RENÉ SUDRE.

L'« ALIGNEMENT » DES MONNAIES ET SES PERSPECTIVES

La première réaction en Europe et dans le monde au lendemain de la dévaluation de la livre a été d'étonnement, non devant l'événement en lui-même, mais devant les conditions assez particulières dans lesquelles il s'était produit. La séconde réaction a été une adaptation plus ou moins fébrile à la situation ainsi créée. Nous sommes présentement dans une troisième phase, où les intéressés attendent avec quelque inquiétude et parfois sans patience les résultats de ce vaste brassage monétaire, en convenant que pour l'instant « on ne voit pas à quatre pas devant soi ».

Il est cependant possible à notre avis de formuler dès maintenant sur le développement probable de cette aventure des précisions et même des constatations assez solides pour dissiper certaines erreurs.

***

Pour apprécier correctement les circonstances et les suites de ce que M. Léon Blum a appelé une « débandade » monétaire, il convient de remonter à son origine, c'est-à-dire à l'opération anglaise.

Comme il est dit plus haut, on ne pouvait manquer de souligner, et c'est ce que nous avons fait ici-même (1), le contraste flagrant entre le climat « européen », dont on ne cesse depuis des mois de célébrer les progrès et les bienfaits, et le geste vigoureusement autonome de Sir Stafford Cripps. Sans doute, il n'est point d'usage d'annoncer à son de trompe une dévalua-

(1) Voir *La Revue* du 1er octobre : *De Strasbourg à Washington.*

tion monétaire et l'affirmation qu'on ne songe pas à dévaluer n'est jamais aussi souvent répétée qu'à la veille d'une telle mesure. Sir Stafford a toutefois raffiné sur ces usages. Ses intentions n'ont été connues par les membres de l'O. E. C. E. (Organisation européenne de coopération économique) que quelques heures avant l'événement : seules en étaient évidemment instruites les autorités américaines, au moins depuis la conférence qui avait réuni les représentants des deux pays avant l'ouverture de la session du Fonds monétaire. D'aucuns ont même inféré de cette circonstance que le 18 septembre 1949 avait marqué non seulement une date de l'histoire monétaire mais aussi la renaissance d'une communauté anglo-saxonne, dont les bases réelles sont encore inconnues des « Européens » consignés à la porte du Saint des Saints où elles s'élaboraient.

Interrogé aux Communes et ailleurs sur les motifs de sa décision brusquée, Sir Stafford Cripps, après avoir déclaré qu'il avait mûri cette décision depuis quelque temps déjà, a reconnu que des nécessités pressantes la lui avaient imposée : l'hémorragie d'or et de dollars prenait des proportions inquiétantes et le cours de la livre était devenu si manifestement artificiel que personne ne voulait plus en dernier lieu l'accepter à ce taux. C'est ce que tout le monde savait, mais la question a été précisément posée dans la presse britannique des raisons qui ont amené le Chancelier à n'effectuer que le dos au mur une opération dès longtemps inéluctable, au risque, devenu réalité, qu'elle soit plus coûteuse et plus dangereuse pour un ordre international péniblement rétabli. Les motifs de ce retard sont évidemment politiques ; l'*Economist* a tenu à le souligner dans un article d'une exceptionnelle vigueur : la dévaluation de la livre, de quelques explications qu'on l'entoure, est l'aveu d'un échec, au moins sur ce point, de la politique travailliste et un démenti donné à ses prévisions. Un parti n'est jamais pressé de reconnaître un échec et les erreurs qui l'ont causé. Aussi bien — c'est encore l'*Economist* qui le constate — s'il n'a pas été possible de dissimuler l'échec rien ne montre qu'on ait reconnu les erreurs, et, s'il en devait être ainsi, les mêmes causes continuant à produire les mêmes effets, il n'est pas exclu que dans quelque temps on s'aperçoive que la dévaluation n'a rien résolu du tout.

Sans doute le Chancelier s'est donné du champ : une déva-

luation de plus de 30 pour 100 a paru à beaucoup dépasser les exigences de la situation : c'est pourquoi Sir Stafford, déjà comparé à Bismarck, a pu l'être cette fois à Marie-Thérèse d'Autriche, laquelle professait, au lendemain du partage de la Pologne, qu'à tant faire que se damner mieux valait que cela servît à quelque chose. Pour sa part, M. Maurice Petsche n'a point hésité à qualifier de « taux de combat » le taux de la dévaluation britannique et nous verrons tout à l'heure pourquoi. C'est l'évidence que Sir Stafford a désiré avant tout donner un puissant coup de fouet aux exportations britanniques, et s'il s'est assuré une marge aussi importante, c'est sans doute aussi parce qu'il se faisait peu d'illusion sur sa propre déclaration que la dévaluation serait sans action notable sur les prix britanniques, à la réserve d'une certaine hausse du pain. En réalité, il a suffi de quelques jours pour qu'on vît s'élever le prix de diverses matières premières : cuivre, plomb, zinc, nickel, aluminium, platine, argent, caoutchouc, coton, laine : les carburants ne peuvent manquer de suivre et le tout de majorer les prix de revient anglais.

Pour toutes ces raisons, Sir Stafford Cripps a joué et joué seul en ignorant ses partenaires, mais rien n'assure qu'il ait gagné. Il part avec un très lourd handicap qu'on a pu mesurer à nouveau en ces derniers jours : le 6 octobre, un Livre blanc de la Trésorerie a révélé que si, dans son ensemble, la balance des paiements de la Grande-Bretagne était près d'être équilibrée, elle le devait à un fort excédent sur les pays « non-dollars », mais que, passé partout, si l'on peut dire, le déficit or et dollar atteignait le chiffre énorme de 239 millions de livres pour le premier semestre de 1949 : or, ce déficit est seul déterminant pour la tenue de la monnaie, puisque l'inconvertibilité de la livre fait qu'il ne peut pas être compensé par les bénéfices réalisés en sterlings sur le reste du monde.

Simultanément, les résultats du premier semestre de l'exercice budgétaire ont été publiés, d'où il ressort que, si les prévisions de recettes ont été sensiblement vérifiées, les dépenses, tant du budget ordinaire que des divers budgets annexes sont en augmentation de 221 millions de livres sur la période correspondante de l'année dernière, en sorte que le Trésor qui avait dû enregistrer un excédent de même importance est finalement en déficit de 10 millions de livres : de son côté le niveau de la

dette flottante est fortement ascendant. Ici, c'est aussi directement que possible la gestion et le système travaillistes qui sont en cause et l'*Economist* a certainement raison de dire que, si la vapeur n'est pas renversée, la récente dévaluation de la livre ne sera pas conclusive. (1)

Il est naturel, s'il n'est pas pleinement réconfortant, de placer cette observation en tête d'une analyse des conséquences internationales et plus particulièrement françaises de l'événement.

***

Tous les pays du bloc sterling, et par là il ne faut pas entendre seulement les membres du Commonwealth, mais aussi les pays nordiques, la Suède, la Norvège, le Danemark, etc. dévaluèrent en quelque sorte automatiquement dans la même proportion que la livre. On craignit un moment que le Canada, de plus en plus proche économiquement des Etats-Unis, se montrât réticent : il consentit finalement à son appartenance impériale une dévaluation restreinte de 10 pour 100. La zone sterling ne compte qu'un seul dissident, le Pakistan qui est, comme on sait, avec l'Union indienne, le successeur du ci-devant Empire des Indes. Or, tandis que son jumeau dévaluait sa roupie des 30,5 pour 100 réglementaires, le Pakistan se refusa à aligner la sienne : il y a désormais une « guerre des deux roupies », dont le motif est que le Pakistan, vendeur de jute aux Etats-Unis, n'entend pas réduire ses bénéfices en dollars, de quoi les autres importateurs de jute, dont nous sommes pour une petite part, feront les frais.

Les pays à monnaie forte, mais dont les liens commerciaux avec la Grande-Bretagne sont étroits se décidèrent avec un peu de retard et quelque hésitation à dévaluer à leur tour. L'escudo portugais s'amputa de 13 pour 100 et le franc belge de 12,33 pour 100. La Suisse seule est demeurée impavide : le Conseil fédéral, avec l'approbation des Chambres, a fait connaître qu'aucune raison impérieuse ne lui apparaissait présentement de renoncer à l'intégrité de sa monnaie.

Fermant la marche, du moins provisoirement, quelques

(1) On notera qu'à la mi-octobre à New-York et à Zurich la livre a été à diverses reprises négociée au dessous de son cours officiel, alors qu'au lendemain de la dévaluation elle avait bénéficié sur ces marchés d'une légère prime.

monnaies d'Amérique du Sud prolongèrent la « débandade ». Le peso argentin mérite une mention spéciale, car pour mieux assurer l'effet stimulant pour les exportations et tempérer l'enchérissement des importations que produit la dévaluation, le gouvernement de Buenos-Ayres a établi des taux de change différentiels par catégories de produits. Le peso vaut plus ou moins s'il s'agit d'importer ou d'exporter un veau ou un frigidaire, et c'est ainsi que selon le cas son cours par rapport au dollar a été modifié dans une proportion comprise entre 0 et 44 pour 100. Il n'existe pas à notre connaissance d'exemple plus extravagant de dirigisme monétaire.

Parmi les hésitants, il faut encore placer, à l'heure où nous écrivons, la Turquie qui, ayant dévalué en 1946, ne paraît pas pressée de recommencer aussi promptement, et l'Espagne. L'Espagne a déclaré maintenir sa parité avec le dollar, mais comme elle possède, dans une mesure plus raisonnable que l'Argentine, un système de changes différentiels, elle espère évidemment, en manœuvrant à l'intérieur de ce dernier, éviter de recourir à une mesure plus marquée. Enfin, s'il n'a pas dans cette énumération été question de l'Italie, c'est que la lire étant légalement « flottante » peut se placer sans décision nouvelle au niveau que commanderont les circonstances. A certains indices, et notamment au vu des achats d'or auxquels vient de procéder le gouvernement italien, il est permis de penser que l'intention de ce dernier est de maintenir sa monnaie au voisinage des cours actuels.

***

Le franc français a figuré dans le premier contingent des monnaies dévaluées au lendemain du décrochage de la livre. Revenu à tire d'aile de Washington, M. Petsche a présidé à une opération, peut-être un peu précipitée mais logique en ses modalités. Il semble que ces dernières n'aient pas été toujours parfaitement saisies.

Pour les bien comprendre, il faut se reporter au système institué en janvier 1948, lors d'un précédent « alignement » du franc. A ce moment, furent institués trois cours différents du franc. Au plus bas se trouvait le cours officiel de 214 francs pour un dollar, mais en même temps était créé à Paris un marché libre des changes où ne furent d'ailleurs cotés que le dollar,

l'escudo, le franc suisse et plus tard le franc belge, et le cours du franc sur le marché libre constitua pour notre monnaie une seconde parité, laquelle se situa bientôt aux environs de 320 francs pour un dollar. Il existait un troisième cours, intermédiaire entre les deux précédents, soit 272 francs, sur lequel était calculé le cours des devises non cotées et réglée une fraction de nos échanges avec l'étranger : les fournitures du plan Marshall étaient également comptabilisées à ce cours intermédiaire. Enfin, pour être complet, notons qu'il existait même un quatrième franc, celui du marché noir, dit pudiquement parallèle, lequel à la fin de l'été, après une tendance marquée à se rapprocher du cours officiel, avoisinait 370 francs pour un dollar.

La complexité de ce système a pu paraître singulière : elle procédait d'une politique qui consistait, à l'abri d'un cours officiel d'ailleurs peu « réaliste », à laisser le franc trouver lui-même un équilibre de fait qui aurait été ensuite consacré par une stabilisation en bonne et due forme.

Il faut bien se rendre compte que l'opération du 19 septembre dernier n'est à aucun degré cette stabilisation. Elle a consisté, l'ancienne parité officielle de 214 pour un dollar étant supprimée et pareillement le cours intermédiaire de 272, à ne plus conserver que le cours du marché libre, qu'on a fixé à titre indicatif à 350 francs pour un dollar, c'est-à-dire à mi-chemin entre l'ancien cours du marché libre et le cours « noir ». Il s'en suit que le franc n'est pas stabilisé : il est flottant, le rapport dollar-franc variant selon le cours du marché libre. Tel est du moins le principe, car le marché libre ne l'est qu'imparfaitement : il n'est en effet possible de s'y porter acquéreur de dollars que sur production d'une licence ou d'un document visé par l'Office des changes, justifiant l'application commerciale de cette acquisition. Au cas où des demandes massives se produiraient, capables de provoquer une hausse marquée du dollar, l'Office en les filtrant ou en les ajournant, peut freiner le mouvement : il est en revanche sans moyens sur une baisse du dollar par rapport au franc, qui n'est malheureusement pas dans les prévisions.

Cela étant, c'est encore sur ce cours unique de 350 francs pour un dollar que sont calculés les cours des autres monnaies. C'est ainsi que pour la livre, la nouvelle parité livre-dollar de 2,80, servant de multiplicateur, fixe désormais le cours du sterling à 980 francs, ce qui signifie une appréciation de 11 pour 100,

par rapport au cours précédent. C'est pourquoi on a pu dire, et on ne s'en est point privé, que si le franc était dévalué par rapport au dollar, il était réévalué par rapport à la livre, et que ceci compenserait partiellement cela.

Au lendemain d'un « alignement » monétaire, on se pose classiquement trois questions : 1° est-il définitif ? 2° quelle action aura-t-il sur les prix ? 3° quelles en seront les conséquences dans nos rapports commerciaux avec l'étranger ? Qu'en est-il cette fois-ci ?

A la première question, on a déjà vu qu'une réponse négative s'imposait. L'alignement du 19 septembre n'est pas définitif : il n'est pas une stabilisation : malgré le contrôle que conserve l'Etat sur le marché officiel du franc, il n'est pas douteux qu'un désordre politique ou économique intense ou prolongé déterminerait une fluctuation en baisse, comme cela s'est produit sur le marché « noir », au lendemain de l'éclatement du cabinet Queuille.

Quant à la deuxième question, la tradition est que le gouvernement annonce en pareil cas que l'effet sur les prix sera infime et que nonobstant l'opinion incrédule soit travaillée par une psychose de hausse qui finit par créer cette dernière. Au lendemain du 19 septembre, le gouvernement a effectivement prodigué les apaisements rituels, puis il a déclaré plus modestement qu'un certain temps lui était nécessaire pour se faire une opinion. Cependant les Syndicats ouvriers, qui avaient engagé dans le courant de l'été, avec une conviction mitigée, une campagne de revendications, ont immédiatement argué des effets de la dévaluation sur les prix pour intensifier cette campagne avec le prompt résultat, en attendant mieux, d'ouvrir une crise ministérielle.

Le grand argument en faveur du caractère relativement inoffensif de la dévaluation a été que la hausse des produits importés de la zone dollar serait compensée par la baisse des importations de la zone sterling. Sur quoi on a entrepris des études minutieuses pour discriminer nos achats dans l'une ou l'autre zone et dresser la liste de ceux que l'on pourrait désormais profitablement opérer dans la zone bon marché au lieu de s'adresser comme par le passé dans la zone coûteuse. Le papier supporte tous les calculs, que ne vérifie pas toujours la réalité. On peut dire qu'en gros 32 pour 100 de nos impor-

tations viennent actuellement de la zone dollar, 28 pour 100 de la zone sterling et 40 pour 100 d'autres provenances. Il en résulte des possibilités d'arbitrage sur lesquelles il serait téméraire d'anticiper. Certains produits indispensables se trouvent dans la seule zone dollar et ce que nous avons dit de l'élévation des prix de base anglais fait que les produits fabriqués britanniques ne nous seront certainement pas beaucoup plus accessibles que par le passé. En attendant, la hausse des métaux non ferreux anglais a déjà provoqué la hausse des nôtres.

Sur deux points particuliers en outre la question est d'ores et déjà jugée.

On sait que les fournitures américaines au titre du plan Marshall sont livrées gratuitement au gouvernement français et revendues par lui aux utilisateurs : cette vente se fait sur la base du taux de comptabilisation des dites fournitures : jusqu'au 20 septembre celles-ci étaient cédées aux consommateurs ou transformateurs français sur la base du cours intermédiaire de 272 francs et même de 214 pour le blé et le charbon. Désormais, tout sera comptabilisé et vendu sur la base de 350. Ministre des Finances et de l'Economie nationale, M. Petsche a eu sujet de s'en réjouir ès qualité de financier et de s'en inquiéter ès qualité d'économiste, car, si le consommateur paiera plus cher les produits Marshall, le Trésor encaissera davantage de francs pour une même quantité de dollars : de quoi il se félicite discrètement en raison à la fois de son impécuniosité chronique et de l'amenuisement progressif des crédits américains.

Un autre point sur lequel le doute n'est plus davantage permis est le prix du charbon allemand. Le mark occidental a été dévalué après de laborieuses discussions de 20,6 pour 100 par rapport au dollar. L'incidence de cette mesure sur le prix du charbon de la Ruhr, dont nous sommes importateurs, tient à ce que celui-ci est payable en marks mais sur la base du dollar. Il en résulte que la dévaluation du mark devait nous conduire à payer notablement plus cher le charbon allemand ; le gouvernement de Bonn tenait beaucoup à cet aboutissement, parce que, pratiquant des prix différentiels, et le prix du charbon intérieur étant sensiblement moindre que celui du charbon exporté, l'industrie allemande utilisatrice de charbon eût pu exercer un véritable dumping, où elle est depuis longtemps passée maîtresse. Finalement le prix du charbon allemand vient

d'être réduit en accord avec les hauts commissaires alliés dans la même proportion que le mark a été dévalué. Le résultat de l'opération est une hausse moyenne d'environ 130 francs par tonne. On est obligé de dire qu'en la circonstance, le point de vue français a été soutenu avec le minimum d'ardeur par les Anglo-Saxons, qui ne sont pas des importateurs de charbon et sont en revanche soucieux d'une amélioration de la balance des comptes allemands qui les dispense d'en supporter éventuellement le déficit.

Pour ces raisons et quelques autres, il est manifeste que, sans vouloir préjuger de l'avenir, le gouvernement français y discernait des possibilités de hausse plutôt que de baisse. C'est à ce souci qu'a répondu une politique d'importations, dont le développement nous conduit à rechercher, pour finir, les conséquences des dévaluations en série dans le domaine des relations extérieures.

***

La thèse des autorités américaines et surtout « marshaliennes » est que les dévaluations européennes seront bienfaisantes, parce qu'elles permettront aux pays occidentaux d'exporter plus aisément aux Etats-Unis et de réduire ainsi une pénurie de dollars qui deviendra écrasante quand le plan Marshall aura pris fin. Telle est la voix des dieux, qui ne paraît pas être celle du peuple. Le grand hebdomadaire américain *Time* ne pense pas, pour sa part, que les importations européennes soient appelées à se développer aux Etats-Unis pour de multiples raisons. La principale et la plus simple est que presque tous les produits du marché mondial sont fabriqués aux Etats-Unis même et meilleur marché que partout ailleurs dans le monde : dès lors le fond du problème est que les produits américains sont plus recherchés à l'étranger que les produits étrangers ne sont recherchés aux Etats-Unis, et il en sera ainsi, conclut *Time*, tant que la productivité européenne ne sera pas comparable à celle des Etats-Unis, ce qui n'est évidemment pas pour demain.

Time exagère assez notablement en ce qui concerne la précellence de tous les produits américains, mais il suffit que la majorité de ses lecteurs le pense pour qu'en fait il ait raison. Or, la crise actuelle de reconversion, si superficielle qu'elle

soit, rend de surcroît les Américains fort attentifs à la défense du marché intérieur. D'autres organes d'outre-Atlantique, moins tranchants que *Time*, nous préviennent que la première condition de succès est d'adapter nos produits européens au goût américain, et que cette adaptation est même beaucoup plus importante que l'abaissement des droits de douane. Quant aux milieux d'affaires proprement dits, ils redoutent de devenir trop chers pour les marchés européens, s'intéressent plus volontiers aux investissements dans les pays arriérés et souhaitent au fond que les « marshalliens » développent le plus possible les échanges intereuropéens au lieu d'apparaître en trublions sur le marché d'outre-Atlantique.

Ici, ils rencontrent une autre thèse à la mode, celle de la « libéralisation » des échanges continentaux. Ce n'est pas seulement une thèse, mais une pratique, puisqu'en ces dernières semaines l'Italie, la France, la Hollande, la Belgique, la Grande-Bretagne, d'autres encore, ont annoncé et même décidé, pour certains d'entre eux, la levée d'un nombre assez important de contingents d'importation et autres mesures de même nature.

Sans nul doute, cette ouverture de portes cadenassées plus ou moins effectivement a été considérée comme un moyen opportun de freiner par l'afflux de produits étrangers une hausse éventuelle ou acquise du marché intérieur. Avant même les événements de septembre, on sait que le gouvernement français avait décidé de recourir à ce procédé pour endiguer certaines hausses comme celle du vin, qu'il avait d'ailleurs imprudemment provoquée peu avant, en décidant le blocage provisoire des stocks en cave. Les résultats de cette politique ont été peu visibles, mais elle débouche maintenant vers des perspectives plus larges.

C'est encore un axiome qu'à l'alignement des monnaies doit correspondre un alignement commercial. Les accidents monétaires étant exclus pour un temps, il n'y a plus lieu de maintenir les restrictions, tout au moins quantitatives, dont l'objet était de se prémunir contre ces accidents. Tout cela est vrai et le serait davantage aujourd'hui, si nous avions assisté à la conclusion d'une paix monétaire et non point à une « débandade ». Il est encore impossible de savoir où se fixeront nos prix de revient, partant nos possibilités d'exportation. On ne peut pas discerner non plus avec exactitude dans quelle

mesure chaque pays dévaluateur s'est réservé une possibilité de dumping au change, en dévaluant un peu plus qu'il n'était nécessaire. En fait la « libéralisation » n'a pas de sens tant que les monnaies dans lesquelles seront payés les produits « libérés » ne l'auront pas été pareillement et resteront inconvertibles, comme c'est le cas de la livre sterling, dont Sir Stafford a tenu à nous apprendre qu'elle demeurerait demain sous le même régime restrictif qu'hier.

Il y a dans tout cela le risque sérieux d'un désordre accru. Le gouvernement de M. Queuille l'avait parfaitement aperçu en décidant de provoquer la réunion d'une conférence des pays intéressés pour tenter d'harmoniser leurs politiques au lendemain de la dévaluation et de faire en somme, après cette dernière, l'effort de coordination qui eût gagné à être accompli avant. Il est à noter qu'aux Communes, lors du débat sur le décrochage de la livre, M. Eden avait lui-même proposé une réunion des pays du Commonwealth et de l'Europe occidentale « afin d'étudier les perspectives commerciales de la situation créée par la dévaluation ». En même temps M. Petsche avait pris l'initiative d'une réunion des ministres des Finances de France, d'Italie, de Belgique et de Hollande pour étudier les mêmes problèmes sur le plan purement continental.

Il y avait là indubitablement une idée politique et une occasion favorable pour la France de jouer, comme il est de son emploi, le rôle d'animatrice et de pivot de la reconstruction occidentale. Mais ce geste à peine esquissé, le cabinet Queuille démissionnait en présence de la crise saisonnière des salaires et des prix, après avoir non moins traditionnellement éclaté, si l'on ose dire, par le dedans.

***

Outre que cet épisode n'est pas de nature à rehausser notre autorité en tant que professeurs ou tout au moins moniteurs de stabilité, il risque de souligner dangereusement la précarité des décisions monétaires de septembre, telle que nous venons de la faire paraître.

Nous ignorons naturellement au jour où nous écrivons quelles solutions le gouvernement aura apportées quand ces lignes paraîtront au problème des salaires tel qu'il vient de

se poser une fois de plus et qu'il se posera d'autres fois encore, tant que l'insuffisance de l'assainissement financier entretiendra dans le pays un climat inflationniste, dont tel ou tel accident favorable peut, pour un temps seulement, tempérer les manifestations. Nous pouvons dire cependant avec une absolue certitude que si ces solutions ont pour effet une hausse appréciable des prix de revient, les événements de ces dernières semaines font qu'elles deviendront à brève échéance catastrophiques pour deux raisons au moins.

La première est que comme nous l'avons expliqué, le rapport franc-dollar de 350 francs pour un dollar était le 19 septembre dernier un rapport réel : cela veut dire qu'il se fondait sur un niveau déterminé des prix de revient et de divers éléments de la conjoncture à la date considérée. Cela veut dire encore par conséquent que si ce niveau est substantiellement modifié par une forte poussée des prix consécutive ou non à la poussée des salaires, il ne sera pas possible de maintenir ce cours de 350 et nous nous trouverons en porte à faux dans l'équilibre empirique des monnaies européennes en cours d'élaboration.

La seconde raison est que, qu'on le veuille ou non, l'alignement de ces monnaies a amorcé un retour à un régime de concurrence sur le marché européen et sur chaque marché national. Il est donc indispensable que nos prix de revient restent ou deviennent des prix de concurrence ; que si, à l'inverse, ils sont pour une raison quelconque davantage obérés nous assisterons à une régression de nos exportations déjà insuffisantes et à une pression continue des importations étrangères dont l'aboutissement ne peut être que l'aggravation du chômage.

Le ministère Queuille s'est dissocié parce que son chef et une partie de ses membres, dans le souci précisément de maintenir en un instant critique une stabilité précaire, n'ont pu admettre des demandes socialistes qu'ils jugeaient propres à la compromettre. Cela ne signifie à aucun degré que l'amenuisement de la situation des salariés résulte nécessairement de la conjoncture nationale et internationale présente, ainsi que le répète sans cesse une propagande abusive. Comme nous le disions tout à l'heure le climat inflationniste qui provoque périodiquement la distorsion des salaires et des prix tient essentiellement à ce que les charges publiques demeurent excessives et imposent le maintien d'une fiscalité écrasante. Il tient encore

à l'existence d'un secteur nationalisé qui, dans son immense majorité, fonctionne à perte et qui, détenant en même temps qu'un tiers de l'économie française, la fourniture de produits et de services de base, obère la production des deux autres tiers par le prix excessif et constamment ascendant des uns et des autres. Ces constatations sont anciennes et personne ne les conteste sérieusement au moins dans son privé ; le refus ou l'impossibilité d'en tenir compte devient d'une gravité accrue parce qu'un régime d'autarcie socialisante est physiquement inconciliable avec le régime concurrentiel qui se rétablit peu à peu dans le désordre mais sous l'invincible pression des faits. Pour avoir méconnu cette incompatibilité, le gouvernement travailliste s'est laissé acculer à une opération à chaud dont les répercussions internationales sont celles que nous venons de décrire. Si nous la méconnaissons comme lui, ces répercussions risquent de nous mener plus loin que lui.

C.-J. GIGNOUX.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : Reprise du *Cid*, tragédie de Corneille, mise en scène de M. Julien Bertheau. Reprise du *Mariage forcé*, comédie en un acte de Molière. — Théatre Saint-Georges : *Miss Mabel*, pièce en cinq tableaux de R. C. Sherriff, version française de Claude-André Puget et Hélène-Frédérique Lara. — Théatre Hébertot : *Moby Dick*, pièce en quatre actes de Paul Œttly, d'après le roman d'Herman Melville adapté en français par Jean Giono. — Théatre Gramont : *le Chien de Pique*, comédie en trois actes et cinq tableaux de Constance Coline. — Théatre des Capucines : *Sincèrement*, comédie en trois actes de Michel Duran. — Théatre Montparnasse-Gaston Baty : *Neiges*, trois actes de Marcelle Maurette et Georgette Paul.

La Comédie-Française affiche *Le Cid* avec une distribution nouvelle et une mise en scène de M. Julien Bertheau. Cette œuvre « la plus vieille de nos tragédies, et la plus jeune », disait Jules Lemaitre, a bien des raisons de nous toucher. On y trouve une liberté, un mépris de certaines conventions, voire même des convenances, dirent certains lors de sa création, qui firent scandale à l'époque. Les deux entrevues de Chimène et de Rodrigue après la mort du Comte parurent bien osées. Depuis, on releva d'autres sujets de critique. Dumas fils s'étonnait d'entendre Chimène avouer son amour pour Rodrigue alors que le père de cette jeune fille n'était pas même enterré : « *Charmante fille vraiment ! Si vous avez une fille, monsieur, j'espère pour vous qu'elle n'est pas faite de cette sorte. Quant à moi, je recommande bien ici aux miennes de ne pas imiter Chimène le cas échéant.* » Il ne s'indignait pas moins de la conduite de Rodrigue qui, alors que l'espoir de son pays reposait sur sa valeur de chef, se déclarait prêt à offrir sa poitrine au fer de don Sanche si Chimène refusait de l'épouser. « *Pour Chimène il n'y a plus de famille ; pour Le Cid il n'y a plus de patrie.* »

Il reste de ces attaques que *Le Cid* n'est point le triomphe

du devoir sur l'amour et que le sentiment y fait échec à ce que l'on est convenu d'appeler la raison. « Incomparable drame d'amour » écrivait André Bellessort. Il ajoutait que les scènes de l'original espagnol, suivi pas à pas par Corneille sont loin d'atteindre la même résonance. On le croit sans peine.

Ce chef-d'œuvre n'est pas sans péril pour ses interprètes. Sarcey prétendait que le seul bon rôle est celui de don Diègue car il est toujours assuré d'avoir le public pour lui, qu'il lamente sa vieillesse, qu'il charge Rodrigue de le venger ou qu'il se réjouisse de le voir revenir vainqueur. Quant au rôle de Rodrigue, il le déclarait médiocre et estimait mauvais celui de Chimène. Sans doute lui reprochait-il sa monotonie à réclamer le châtiment d'un meurtrier qu'elle souhaite de voir épargner. C'est ce qui rend le rôle difficile à tenir. Rachel elle-même y fut sévèrement critiquée. Théophile Gautier et Jules Janin l'accusaient de s'y montrer trop sèche. D'après Gautier, « l'ironie, le sarcasme, la perfidie, la haine » lui convenaient mieux que la tendresse. Dur jugement et qui paraît fondé.

Le Cid fut représenté au Vieux-Colombier quelques années avant la dernière guerre. Mme Rachel Berendt s'y affirma tragédienne de grande classe dans le rôle de Chimène et M. Henri Rollan fut plein d'éclat en Rodrigue. M. André Falcon, qui tient le rôle au Français a, sur ce précédent interprète, l'avantage évident de la jeunesse. Son physique aussi convient au personnage. On admire en lui un Rodrigue plein de santé comme un jeune poulain bourru, impétueux, prompt à courir au danger comme à l'amour. Il a dit les Stances avec une mesure, une émotion qui lui font grand honneur et l'accent dont il a marqué le revirement de l'avant-dernière strophe est tout particulièrement à retenir. Dans son récit du combat contre les Maures il s'est laissé un peu emporter. Point n'était besoin de crier tant. Ce serait le seul reproche à lui faire. En don Diègue, l'excellent artiste qu'est M. Yonnel a montré une fois de plus ses moyens. Aucune faute n'est à redouter de sa part. On admire la façon dont il conduit sa voix, son dédain des effets faciles. M. Debucourt, parfait comédien, ne semblait pas tout à fait à sa place dans le rôle du roi de Castille. Sans doute ce monarque est débonnaire et patriarcal. Mais l'interprète lui a dispensé trop généreusement son esprit. Il en a fait par moments une sorte de roi Pausole, observateur ironique des tourments humains.

M. Jean Davy est un noble et énergique don Gomès. Et M. Jean-Louis Jemma un don Sanche adroit.

Mme Thérèse Marney, en Chimène, montre une belle voix dans les notes basses mais manque plus d'une fois de cette angoisse qui décèle un cœur torturé. Elle joue en force alors qu'on aimerait la sentir fléchissante. Mme Yvonne Gaudeau, l'Infante, exprime en constante harmonie avec le texte les souffrances d'une amoureuse qui sait sa cause perdue. Son beau visage, sa grâce naturelle, la noblesse de son maintien font d'elle une excellente interprète pour ce rôle. Elle y ajoute un sentiment des situations dont il faut la louer.

Le décor et la mise en scène prêtent à discussion comme il est fatal pour une tragédie où l'unité de lieu n'est pas respectée. On sait que l'action est tantôt au palais, tantôt chez Chimène, tantôt sur une place. Pour figurer ces déplacements successifs, on a imaginé d'utiliser deux portants, l'un qui figure — singulière idée ! — un motif d'apparence chinoise où apparaît un dragon, l'autre où sont représentés des balcons et des arcades. Ces deux éléments de décor voyagent du côté cour au côté jardin. Dans le fond apparaît un ouvrage de ferronnerie orienté dans un sens ou dans l'autre. Cet ensemble n'est pas très heureux et l'on souhaiterait plus de simplicité. Quelques draperies auraient fait l'affaire.

Le Mariage forcé de Molière achève le spectacle. Il est joué dans un excellent mouvement de farce avec une interprétation où brillent notamment MM. Jean Meyer, docteur aristotélicien plein de verve bouffonne, Chamarat, remarquable Sganarelle et Mme Marie Sabouret, Dorimène à la dangereuse séduction.

***

M. R. C. Sherriff est l'auteur du *Grand Voyage*, cette incomparable pièce sur la guerre 1914-1918 dont la version française obtint tant de succès à Paris il y a quelque vingt ans. On ne retrouve pas aisément un tel thème d'inspiration. Depuis, l'auteur a connu d'autres succès au théâtre et son film *Good bye Mr. Chipps* fut bien accueilli chez nous. Sa pièce, *Miss Mabel*, dont M. Claude-André Puget et Mme Hélène-Frédérique Lara ont écrit l'adaptation française, appartient à ce genre d'œuvres anglaises où le mystère se tempère d'humour. On

croit avoir tout compris à la fin du premier acte, mais il reste à fournir, sur la conduite du principal personnage, une explication dont les éléments nécessitent une recherche féconde en surprises.

A la suite du décès d'une vieille dame, six personnes sont convoquées chez un notaire pour entendre la lecture du testament. Les uns et les autres marquent leur étonnement de se voir là. La défunte était une personne fort égoïste et de caractère rude. Disparue sans enfants, elle n'a laissé pour héritière que sa sœur, miss Mabel. Se peut-il qu'elle ait partagé son bien en d'autres mains ? A la surprise générale, on apprend que miss Mabel devra se contenter de la part de propriété de sa sœur dans la maison qu'elles habitaient toutes deux. La fortune sera répartie entre le jardinier, à charge pour lui de créer une pépinière, un jeune architecte qui pourra ainsi s'établir, un médecin auquel ce legs permettra de faire construire une clinique et le pasteur invité à fonder une colonie de vacances pour enfants. Cela semble fabuleux. Une conversation entre le médecin et le notaire apporte sur cette énigme un éclaircissement si surprenant qu'on a peine à y croire. Miss Mabel, usant d'une étroite ressemblance physique avec sa sœur, est allée dicter elle-même le testament, à une heure où l'intéressée, on en a la preuve, se trouvait chez elle.

Mais pourquoi cette imposture alors que l'héritière du sang aurait pu elle-même procéder à tous ces dons ? Les bénéficiaires, réunis dans le cabinet du notaire, se le demandent en vain. A ce moment, miss Mabel fait son entrée. A la gêne des uns et des autres, elle sent que sa tromperie a été percée à jour. Et, comme il arrive souvent en ce cas, elle en dit trop long. Ces paroles lui échappent : « Je vous assure qu'elle n'a pas souffert. »

Le coup, cette fois, est dur. Celle que l'on avait déjà peine à accuser d'usurpation d'identité avoue qu'elle a fait mourir sa sœur. Tous ces braves gens demeurent confondus. Cela d'autant plus que miss Mabel est la meilleure des créatures, une belle âme, un ange de dévouement et de charité. La vérité est là pourtant, sortie de la bouche de la coupable. Comment miss Mabel a-t-elle pu accomplir un geste pareil et pourquoi l'a-t-elle fait ? Nous n'entreprendrons pas de le dire car ce serait trahir la pièce. Insistons seulement sur le fait que l'intrigue

perd ici son caractère quelque peu policier pour s'élever. C'est à une analyse de caractère que nous allons assister. Le personnage de miss Mabel, disons-le, ne se révèle point dans la suite sous un nouvel aspect. Pure elle apparaissait au début, pure elle reste. Qu'on n'imagine donc pas chez elle une haine obscure contre la disparue, l'explosion d'un bas sentiment longtemps caché et qui se fait jour soudain. Non, elle a continué d'aimer sa sœur jusqu'au bout et elle a voulu que la fin de la victime fût douce. Certains scrupules, aussi, ne l'ont pas abandonnée et elle a dû se faire violence pour passer outre. Quand on lui fait observer que le poison fut donné par elle un samedi et qu'elle disposait encore de vingt-quatre heures de réflexions supplémentaires puisque l'affaire du faux testament ne pouvait être découverte avant le lundi suivant, elle a cette réponse : « *Vous n'imaginez quand même pas que j'aurais pu faire une chose pareille le jour du Seigneur !* » En un autre moment, elle explique comment elle a mêlé à un bouillon un poison dont les effets devaient être sans douleur, précise qu'elle y a joint des tomates, un peu d'oignon et conclut par ces mots d'une gentillesse atroce : « *Je peux dire qu'elle s'est bien régalée...* »

N'en citons pas davantage. Mieux vaut conseiller d'aller voir la pièce. Elle n'est pas sans défauts. L'exposition semble un peu longue, l'énumération des legs et les commentaires qui suivent lassent vite l'intérêt. Mais l'affaire reprend corps dès qu'on a découvert la fraude du testament. Et les scènes entre bénéficiaires sont d'une puissante drôlerie. Une péripétie en accroît la vivacité : sur une parole mal interprétée de miss Mabel on soupçonne le jardinier, ennemi de la défunte, d'avoir participé au crime. L'homme se défend avec véhémence et menace le notaire. Puis la femme du pasteur, qui n'a rien compris à l'affaire, défend avec des arguments devenus sans objet une coupable dont on a recueilli les aveux. Ces scènes successives sont d'un ton et d'un mouvement remarquables.

Mme Ludmilla Pitoëff a fait une création magnifique du personnage de miss Mabel. Par son maintien, le son de sa voix, tout ce qu'il y a d'immatériel, de désincarné dans son être, elle exprime avec une éloquence touchante et simple le caractère de cette vieille fille qui ignore le mal. Le public de la générale lui a fait une ovation bien due. M. Marcel André, toujours juste, s'est montré un excellent notaire. Signalons aussi M. Jean

d'Yd, pasteur à la candeur sublime, Mme Germaine Delbat, qui incarnait sa compagne avec un sens remarquable de l'effet comique, et M. Jean Brochard, d'une couleur et d'une rudesse accomplies dans le rôle du jardinier. Quant à M. Roland Alexandre, qui joue le jeune architecte avec beaucoup d'élégance, on s'étonne vivement qu'il n'ait pas été engagé au Français après ses deux premiers prix remportés aux derniers concours du Conservatoire.

***

Il est toujours possible de tirer une pièce manquée d'un bon roman. La réciproque, moins fréquente, se démontre aussi. Le roman dispose, comme on le sait, d'effets de recul et de durée qu'on ne saurait obtenir sur scène. Aussi M. Paul Oettly avait-il la tâche difficile en entreprenant de porter *Moby Dick* au théâtre. Cette œuvre, l'une des plus célèbres d'Herman Melville, n'est pas seulement le récit de la poursuite d'une baleine par un capitaine vindicatif. L'auteur y a mis encore beaucoup de ses rêves et c'est pourquoi les commentateurs ont beau jeu en cherchant à expliquer tant d'intentions voilées. Parmi eux, M. Jean Giono occupe la première place dont ne saurait s'offenser sa modestie. Adaptateur du roman pour l'édition française, il est encore l'auteur d'un volume intitulé *Pour saluer Melville*. Le programme nous en offre un extrait. Après l'avoir lu on n'est guère plus avancé. La satisfaction nous est du moins donnée d'admirer une photo de M. Giono, à l'orée d'un bois, la pipe en bouche, le regard lointain, comme un marin des hautes terres. Le soleil, qui touche les frondaisons, joue aussi dans sa chevelure, accuse le pli amer de la bouche et les traits du masque. Composition romantico-rustique d'un Chateaubriand aux cèpes.

La pièce conçue sous cet illustre patronage nous a paru assez longue. Elle se déroule tout entière sur le pont du *Péquod*, navire baleinier que commande le capitaine Achab. Celui-ci, au cours d'une campagne précédente, a perdu sa jambe tranchée par la dent d'une baleine, ou plutôt d'un cachalot. Il s'est juré d'avoir la peau de l'animal surnommé par lui « Moby Dick ». Cette passion qu'il applique à sa recherche provoque dans son équipage des sentiments d'admiration et de terreur mélangés. Le capitaine Achab apparaît comme un être maléfique, un démon

que la mer engloutira un jour avec ceux qu'il entraîne à sa suite. En vain son second essaye-t-il de lui représenter que cette poursuite folle pourrait bien mal finir. Achab ne l'écoute pas, vomit des imprécations contre la « baleine blanche » qu'il chasse sans trêve et dont il perd ensuite la trace.

Cette suite d'épisodes mis en valeur dans le roman, se traduisent, comme on pense, au théâtre, par des discours d'Achab, des controverses et des explications incessantes avec les autres protagonistes. L'agitation est telle que chacun y participe et que, pendant un long moment, le poste de barre reste inoccupé. Nul d'ailleurs, ne s'en avise, le capitaine pas plus que ses hommes et ce singulier voilier poursuit sa route de façon imperturbable. Nouvelle preuve qu'il y a du mystère là-dessous.

L'aventure finit mal ainsi que pouvaient s'y attendre même ceux qui n'ont pas lu Melville. Le capitaine, lancé sur sa chaloupe à l'attaque de Moby Dick, se noie sous les yeux de son équipage et le monstre menace le bateau qu'il va faire chavirer lorsque le rideau tombe. Ce qui nous vaut une scène finale où l'on voit les harponneurs tournés vers la salle qui figure le côté tribord d'où vient l'ennemi et prêts à lancer leur arme dans la direction des spectateurs. Il serait fâcheux de voir là une allusion à la réaction possible du public sur la pièce. Le spectacle mérite des éloges pour la mise en scène et le jeu des acteurs. M. Paul Oettly, qui assure le rôle écrasant du capitaine Achab, porte le personnage à pleins bras. Une bonne troupe le sert et assure la composition de cette estampe en mouvement.

***

Le *Chien de Pique* est une agréable comédie. Sur son titre qui paraît obscur, un personnage apporte des lumières. Le « Chien de pique », ce serait la mauvaise carte, celle du destin contraire. Acceptons cette explication qui ne s'adapte qu'en partie au sujet. Une vieille dame de la plus pure bourgeoisie, Mme Darlemont, subit la rigueur des temps actuels. On veut réquisitionner une partie de son appartement qu'elle occupe avec sa seule servante. Son fils, avoué, père de famille, voudrait lui imposer d'héberger son plus jeune rejeton, un garçon insupportable. Elle s'y refuse avec violence, veut vivre et mourir dans ses habitudes. Le salut lui est offert par

l'apparition d'un jeune lieutenant venu d'un bataillon de choc et fraîchement démobilisé. Il est cousin d'un pensionnaire que Mme Darlemont s'est résigné à loger après s'être assurée de ses habitudes paisibles. Patrice Ploërmel, le nouveau venu, n'a, lui, rien d'un coquebin. Mais son charme naturel, sa vivacité de manières, sa brusquerie même opèrent sur la vieille dame et lui révèlent une fraîcheur de jeunesse dont elle avait perdu le souvenir. Les extrêmes s'attirant, ce conquérant sans façons trouve sans les chercher les paroles qui subjugueront son hôtesse. En outre il la tire d'affaire en assurant à l'employé de la Préfecture chargé d'opérer le recensement des pièces vacantes qu'il est déjà installé dans la place. Ce second pensionnaire ajouté de façon impromptue assure la tranquillité de Mme Darlemont. Puis Patrice cherche une situation, repousse avec une délicatesse de bon ton les offres de commandite faites par sa logeuse et finira quand même par les accepter sans qu'on puisse y trouver à redire car il épouse Chantal Darlemont, la petite-fille de la vieille dame. Inutile de dire que les deux jeunes gens sont également épris l'un de l'autre, que Chantal cachait ses sentiments par réserve et Patrice par délicatesse.

Les quelques trafics, reliquat du marché noir, auxquels se livrent encore aujourd'hui certaines personnes de la bonne société jouent un rôle dans la pièce. Mme Darlemont, en dépit de ses idées anciennes, accepte de contribuer par son apport financier à une opération de Patrice sur des peaux « récupérées » en Allemagne. Mais tout cela est sans gravité car on ne prend pas les personnages au sérieux. On ne leur reproche que d'être trop prolixes au cours d'un dernier tableau qui aurait pu être abrégé. En revanche, ce qui s'impose avec un peu trop d'évidence à l'attention, c'est le sentiment d'aspect assez trouble que Mme Darlemont finit par éprouver pour Patrice. Elle va même jusqu'à se montrer jalouse de sa petite-fille. La situation aurait gagné à être traitée avec plus de discrétion.

Mme Sylvie, dans le rôle de Mme Darlemont, rappelle la regrettée Augustine Leriche. C'est dire avec quel esprit, quel goût elle incarne son personnage. On lui doit les meilleurs moments de la pièce et ses dialogues avec Patrice sont de la bonne comédie. M. Jacques-Henri Duval en Patrice, montre tous les dons d'un jeune premier. Il est séduisant sans le vouloir,

comme le veut le rôle, alerte et entraînant. Excellente image d'un garçon dénué de scrupules pour les petites choses mais qui, dans les grandes, affirme sa qualité. Mlle Claire Duhamel, en Chantal, a la franchise, l'impétuosité, l'entêtement lucide de la débutante en qui l'on sent la femme de demain. Son agréable physique la sert et elle le sait sans trop le montrer.

***

Sincèrement est une pièce à quatre personnages. Trois suffiraient à vrai dire et l'on se demande ce que vient faire cette Ria, jeune irrégulière, qui se montre si assidue auprès de René et de sa femme Laurie. Ceux-ci passent les vacances dans une villa du bord de la mer. René, médecin qui a déjà acquis un certain renom, est fréquemment appelé auprès des malades du pays, détail assez déconcertant si l'on songe qu'il est venu là pour se reposer et que la clientèle locale n'est pas la sienne. Mais cette circonstance lui permet de quitter la scène au moment où seront échangées des répliques qu'il ne doit pas entendre. De même que la présence de Ria en provoque d'autres destinées au progrès de l'action. Disons seulement que ces artifices sont un peu trop visibles.

Donc René et Laurie, tendrement épris, voient surgir dans leur intimité le peintre Guillaume, vieux camarade de René qui revient d'une absence de quatre ans au Mexique. Le mariage a eu lieu pendant ce temps et Guillaume, qui ne connaît pas Laurie, doit tout d'abord entendre son éloge prononcé par René. Au dire de ce jeune mari, on ne saurait rêver plus séduisante compagne, ni plus fidèle. Une franchise totale commande les rapports du couple. Si quelque audacieux s'avisait de faire la cour à Laurie, René en serait immédiatement avisé. Il n'en faut pas plus, on l'imagine, pour que Guillaume, garçon hâbleur et plein de fantaisie, songe à tenter l'expérience. Ce bohème irréductible trouve que son ami s'est bien embourgeoisé pendant son absence. Il se promet, quant à lui, quelques jours de bon temps dans cette demeure qu'on lui ouvre sans méfiance. D'entrée de jeu il embrasse, par surprise, Laurie qui ne l'attendait pas là et croyait trouver son mari. Puis il réussit à éviter de se faire mettre à la porte et poursuit ce qu'il croit être un premier avantage.

Là intervient une histoire qui revient ensuite comme un refrain dans la pièce et dont l'auteur tire un assez bon élément d'intrigue. Laurie, alors qu'elle était jeune fille, a manqué de se noyer sur une plage bretonne. Un inconnu l'a sauvée, puis s'est permis, alors qu'elle gisait inanimée, de déposer un baiser sur ses lèvres. Depuis, elle ne l'a jamais revu. Son souvenir la hante. Elle a conté ce galant épisode à René, lequel en a fait part à Guillaume pour lui montrer que Laurie ne lui cache rien. Guillaume, instruit d'un tel secret, en joue. Il fait, au hasard de la conversation, le même récit à Laurie. L'inconnu, c'est lui et, depuis, il ne cesse de songer à celle qu'il a sauvée. Laurie se montre fort émue. Va-t-elle tomber dans ses bras ? Non, mais elle n'en semble pas loin.

En tout cas, la conquête est, pense-t-il, en bonne voie. Laurie montre beaucoup d'indulgence pour lui. Visiblement il l'amuse, ce qui peut être le chemin pour lui plaire. On saura plus tard qu'il n'y a là qu'un faux semblant. L'histoire est fausse et a été forgée par l'imagination d'une jeune fille quelque peu exaltée. René lui-même le sait, sa belle-mère le lui a dit, car elle a assisté de loin à la scène au cours de laquelle Laurie, son embarcation ayant chaviré, a réussi à regagner la plage, presque épuisée. Mais ce qui intrigue la jeune femme c'est de savoir comment Guillaume a été mis au courant de cet épisode imaginaire. Il n'a pu le savoir que par René et le lui avoue. Elle en veut donc à son mari de s'être montré si peu discret. Ce mouvement d'humeur pourrait bien rendre des chances à Guillaume.

En fin de compte, il n'en est rien. Laurie demeure fidèle et Guillaume se console en enlevant Ria dont la présence au cours de toute cette intrigue, se justifie enfin, bien que faiblement. L'auteur s'est livré, sur cette affaire de prétendu sauvetage, à des variations un peu abusives. Chacun des personnages ment au cours des versions successives qui en sont données et cette aptitude à évoluer dans le mensonge, à en tirer parti chaque fois de façon imprévue n'est pas sans valoir quelque prestige à Guillaume auprès de Laurie. En cet imposteur souriant, elle reconnaît sans doute des ressources dont les femmes s'attribuent généralement le monopole.

Le spectateur a moins d'indulgence et trouve que le dénouement aurait pu être plus expéditif. Mais il passe tout à Guillaume

à cause de M. Pierre Destailles qui interprète le personnage, Cet ancien chansonnier fait merveille au théâtre, comme beaucoup de ses confrères. Il se présente comme un joyeux animal, tout d'instinct, dont les travers même sont sympathiques en raison de la joie que procure sa présence. Quelle finesse et quel sens de la scène sous cette apparence élémentaire ! M. Robert Murzeau, en René, fait preuve d'un naturel parfait et de moyens sûrs. Mme Alice Cocéa, en Laurie, ne montre pas son acidité habituelle. Elle joue en nuances et de façon fort plaisante. Mme Claude Larue s'acquitte du rôle de Ria. Toute autre aurait aussi bien convenu.

***

Dans *Neiges*, Mme Marcelle Maurette, qui a écrit cette pièce en collaboration avec Mme Georgette Paul, affirme une fois de plus son penchant pour les effets tirés de la technique cinématographique. On souhaiterait un film d'elle et cette pièce en fournirait un à n'en pas douter. Il s'agit d'une célèbre danseuse sur le déclin, la Vaslova. Tyrannique, possédée de la seule passion de son art, elle terrorise la compagnie de jeunes sujets qui l'entoure. L'une de ces élèves lui dit son fait crûment, lui montre qu'elle se réserve une vieillesse atroce faute de n'avoir rien connu des vraies joies d'une femme. La Vaslova qui le sait mieux que tout autre méprise cette diatribe. Mais elle s'alarme en même temps de voir qu'une étoile se lève à ses côtés : celle de Claudie Ronelli, la meilleure danseuse de sa troupe.

Claudie finira par la supplanter. Ce ne sera pas sans drame. La Vaslova a emmené sa future rivale faire retraite avec elle dans une maison qu'elle possède en pleine montagne. Là, elle brime la pauvre, l'injurie, lui rend le séjour intenable. Cela ne changera rien à son destin. Au dernier acte, Vaslova, ayant renoncé, sera remplacée par Claudie qu'elle a elle-même choisie comme la plus douée.

Le côté spectacle l'emporte sur la pièce proprement dite. Les meilleures scènes sont celles qui se déroulent dans la loge des danseuses et surtout les deux qui ont les cintres du théâtre pour lieu de l'action. Le deuxième acte, dans la montagne, n'est qu'une sorte d'intermède un peu long où les échanges

de répliques entre les deux femmes auxquelles se joint le chef d'orchestre des ballets, ne suffisent pas à soutenir une intrigue assez mince. En revanche les épisodes situés dans le théâtre se signalent par leur éloquence visuelle. On croit assister au spectacle dont on entend la musique tandis que les danseuses, perchées au-dessus de la scène, suivent et miment le mouvement.

Mme Marguerite Jamois, pathétique, douloureuse et toujours sous pression, incarne avec puissance cette Vaslova au caractère intraitable. Mme Hélène Sauvaneix est une Claudie harmonieuse et touchante. On ne saurait oublier l'expression de ses traits, à la fin, quand elle s'élance pour entrer en scène où l'attend la dure épreuve de ses débuts d'étoile. Mme Paula Dehelly a bien dit sa scène de remontrances à la Vaslova. M. Roger Karl interprète avec efficacité le rôle du compositeur et chef d'orchestre Smoleff.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

LES SIX NUITS DU CHEVAL

En 1942, quelques amateurs, rêvant aux lendemains triomphants de la Victoire, se réunissaient au Cercle de l'Etrier pour préparer l'avenir du cheval. Ecarté des combats, écarté des grands chemins, déjà menacé jusque dans l'agriculture, son dernier réduit, ce vieux compagnon de l'homme, sa plus noble conquête, allait-il devenir un simple bibelot pour ce musée qui s'appelle le Concours hippique ? Pour sauver l'équitation, quelques-uns songeaient à l'établissement d'un pari mutuel, de la fameuse baraque familière aux habitués de Longchamp et de la Butte Mortemart. Après bien des tâtonnements et sous l'impulsion de leur dévoué président, le duc de la Rochefoucauld, ces artistes passionnés découvrirent le Vélodrome d'Hiver et, en octobre 1948, risquèrent une exhibition nommée *Jumping*.

Une fois de plus l'anglomanie pénétrait le langage, mais l'invention demeurait bien française et, chose curieuse, Londres se hâta, très heureusement d'ailleurs, d'imiter. Le *Jumping* est un comité qui a voulu initier la foule au spectacle raffiné du concours. La manière de Boni de Castellane ne convient pas pour attirer la masse des familiers des combats de boxe et des championnats de patinage à roulettes. Le Vélodrome d'Hiver a servi de temple aux orateurs du plus beau rouge. Oh surprise ! la foule en casquette de la station de Javel et de l'île de Billancourt ne marchanda pas un instant sa tendresse. Du coup les cavaliers eurent affaire, non plus au public élégant des loges, mais à celui du poulailler, celui des Six jours cyclistes, très exigeant, sifflant à la première faute, éclatant de joie turbulente à la moindre prouesse et toujours en réclamant davantage. Public sévère, à la mémoire féroce, ne faisant

quartier à personne et d'autant plus généreux de ses compliments qu'il est plus douloureusement déçu à la moindre défaillance. Le croirait-on, ce même chœur antique si prodigue de ses clameurs n'a aucun préjugé chauvin. Le baron Pierre de Coubertin qui ressuscita les Jeux Olympiques voici un demi siècle rêvait d'un rapprochement des peuples par le sport. Que de déceptions l'attendaient sur sa route ! Or, dès octobre 1948, la foule parisienne acclamait le drapeau espagnol hissé au mât du Vélodrome, tout comme elle eût fait pour un Cosaque de l'Amour ou du Don, si le gouvernement soviétique lui en avait accordé l'autorisation.

Le *Jumping* reprit avec un égal succès au printemps. Londres suivit son exemple cet été. Voici que du 9 au 15 octobre 1949 six nuits se sont succédé sous la lumière écrasante des projecteurs, réservant leurs bienfaits à la piste exiguë, telle un tapis de billard dans une salle enfumée. A ces Six nuits du cheval vint le monde des Six jours du vélo. Et le Mutuel, avec son totalisateur, n'y parut point. Pégase pouvait décidément se passer de Mercure. Des opinions politiques de chacun il ne fut point question. Le rouge des habits, allant du homard au framboise, maintenait rigoureusement l'égalité. Quand tout fut fini l'escadron des grandes cravaches s'en fut à Bruxelles pour une nouvelle et semblable solennité sous le patronage éclairé du journal *Les Sports* paraissant sur papier rose, sans doute pour évoquer la livrée du prince de Ligne. Le cheval est sauvé.

***

De ces réunions de foule (on se battait aux guichets) nous retenons quelques leçons, et d'abord d'esthétique. Le profane commence par s'écrier : « Que c'est joli ! » Du Musée du Vatican aux abreuvoirs de Marly, de la frise du Parthénon aux esquisses de Dufy, le vieil ami de Job a gardé toute sa grâce et toute sa noblesse. L'hippogriphe velu, descendant des steppes du nord, séchant l'herbe où il passait, la jument de Roland à la bouche dégouttante et vermeille, et la monture de Louis XIV place des Victoires, avec ses jambes en guillemets et sa crinière cravatée de bigoudis et de lassequilles, tout cela ne se démodera jamais. Rappelons-nous, après les funérailles de Patrocle, Achille chantant les coursiers paternels : « Hélas ! ils ont perdu

l'écuyer à la fois doux et vaillant qui jadis soignait d'une huile brillante leur superbe crinière... Maintenant leurs longs crins flottent en désordre dans la poudre... » Rappelons-nous Xénophon parcourant « suivi de ses chiens et de ses garde-filets l'immense forêt d'oliviers qui couvrait le Penion, asile des essaims d'oiseaux que le printemps ramène d'Asie... » Nous lui devons le premier traité d'équitation de l'histoire et Pluvinel, dont Tallemant des Réaux nous dit qu'il était « aussi butor que ses chevaux », ne put que s'en inspirer. Géricault et ses timoniers aux yeux doux, Alfred de Dreux avec ses joujoux dociles pour dames pensives, Corot et Boudin avec leurs percherons, Guys et ses bourdins normands, tout ce petit monde, alezan, bai, isabelle ou pommelé, danse dans nos mémoires. Au Vélodrome d'Hiver, le public des profanes le découvrit quand nous, les maniaques, l'avions déjà reconnu.

Le style du cheval d'obstacle n'a donc point changé. Anglo-normands du Charolais comme *Trinqueuse* ou *U. R. S. S.*, anglo-arabe de la région tarbaise comme *Marquis III*, hanovrien comme l'admirable *Sea Prince* rivalisent avec l'Irlandais *Monty*, mâtiné de poney, ou l'Anglais *Foxhunter*, né des amours d'un pur-sang et d'une jument charretière, à moins qu'ils ne s'inclinent devant l'imperturbable régularité de *Destino*, vainqueur au classement général, Irlandais de bonne souche, meublant de sa masse puissante l'encombrement du paddock. On bâtit du cheval de selle dans toute la France atlantique et en Bourgogne, dans toute l'Irlande (la *Horse Show* de Dublin est la Mecque du cheval de classe) et dans l'Angleterre entière moins l'Ecosse où les hivers sont trop longs. L'espèce n'est donc point menacée. A la grande foire annuelle de Dublin, le bon *Bunter* de cinq ans, peut valoir, au jugé, mille livres sterling. Le *Foxhunter* de M. Llewellyn ou le *Sea Prince* de M. de Selliers de Moranville peuvent demain faire l'objet d'offres trois fois plus fortes. Un bon cheval de concours est capable en Angleterre d'aujourd'hui de rapporter ses cinq cents guinées dans son année à son propriétaire, à qui l'impôt laissera tout juste de quoi payer son picotin, une couverture et un caveçon. L'agriculture au total y trouve son compte. Au gagnant du Vélodrome d'Hiver M. d'Inzéo, les fermiers normands ont offert le plus beau, le plus succulent des cadeaux en nature. Ils ont offert *Cri de Normandie*, un jeune cheval élevé dans leurs luzernes, sous leurs pommiers.

Les parcours, sur cette lice particulièrement exiguë, sont composés dans l'amusante tradition qui remonte au duc de Morny, comme si Paul Bourget faisait encore sa promenade le long de l'allée des Poteaux, avec sa redingote à quatre boutons. M. des Roches de Chassay, chef de piste, est un poète qui apporte au Vélodrome la terre, oui, la terre de la piste, et puis fait naître sur cette sciure et cette tourbe des paysages enchantés où des barrières ne barrent rien du tout ; des rivières surgies des tribunes vont se jeter dans les banquettes de la presse, des parcs à moutons sans moutons, toute une boîte à joujoux sont étalés pour le seul plaisir de nos yeux. Les connaisseurs vous révéleront que ces tracés en transversales et croisillons permettent des parcours « avec beaucoup de conduite » ; ils sont élégants, avec d'imperceptibles rappels d'équilibre. De M. de Maillé ou de M. d'Orgeix on vous dira qu'ils sont maîtres dans l'art d'attaquer dans la foulée, que M. Perrone utilise au mieux l'influx nerveux de sa monture et qu'avec M. du Breuil, révélation de l'année, le cheval est bien déterminé dans le mouvement en avant, car il attaque dans la foulée. Enfin voici les dames.

L'amazone a disparu. Ces belles en robes strictes, boutonnées jusqu'au col qui auréolait leurs visages d'un mince ruban blanc, ont renoncé à ce décor, en même temps qu'au tube posé droit sur les cheveux relevés. Elles enfourchent toutes les difficultés et ne laissent pas d'étonner par leur impassibilité marmoréenne. Mlle Michèle Cancre a dix-huit ans, elle en est à son quatrième automne de concours. Elle est la seule que rien ne peut énerver. Car tous ces centaures sont de grands nerveux. Le soir ils ne dînent pas. Ils ont le gosier serré. Leur cœur bat furieusement. Ce d'Orgeix qui, au cinéma, triomphe sous le pseudonyme de Jean Paquis, il a, entre deux parcours de chasse, le trac. Non qu'il redoute l'obstacle. Au contraire, il mourrait plutôt que de déclarer forfait. Ce n'est pas le danger qu'il redoute, pas plus que le Belge de Selliers ou l'Anglais Llewellyn, mais ses yeux brillent d'anxiété parce que *Sucre de pomme* paraît témoigner, depuis la veille, une certaine répugnance au mur de briques, où il s'est heurté cruellement le genou. Parmi ces hommes soucieux Michèle Cancre fume sa vingt-cinquième cigarette, vivante statue de la sagesse, Minerve casquée d'une chevelure d'or. A table le lendemain les hommes

parlent à grands renforts de gestes. On reconnaît chacun de leurs propos à leurs mains dessinant des arpèges, traçant des arabesques, rassemblant des rênes, cravachant, lorgnant l'horizon, à moins que, pour décrire un échec, ils ne se prennent la tête dans les mains, comme aux pieds d'un confesseur invisible, pour avouer. Michèle Cancre écoute et médite. Naguère Henri Bergson, professeur à Clermont-Ferrand, fréquentait un manège de la Porte d'Auteuil où il prenait un irlandais en location. De ce manège est partie Michèle Cancre un jour nantie de sa première expérience. Quel beau sujet pour l'auteur de *l'Evolution créatrice !*

Autrement dit tous ces artistes sont des êtres habités. En eux frémit quelque lointaine ascendance, un fluide qu'ils communiquent aux quinze mille spectateurs, venus pour admirer cette chose si simple qui s'appelle la nature. Le cycliste, le virtuose du volant manie une machine, un outil savant qui une fois mis au point ne varie plus. Au lieu qu'à cheval on est toujours deux, et le dialogue, résumé pour la première fois par Xénophon, ne finira jamais. Aux courses apparaît le terrible attrait du jeu. Quand la pouliche *Bagheera*, la « panthère noire », gagne le Prix de Diane, ou que *Coronation*, élève modèle du fameux institut Marcel Boussac, ramasse tous les lauriers du Bois de Boulogne, la foule mesure son enthousiasme à ses bénéfices. Mais si M. Santerre ou M. Peters achève sans faute un parcours pareil à une vie d'homme politique, tout en surprises brutales, et en tournants dangereux, nul n'y trouvera matière à « combines » ou à coups fourrés. Ces Nuits du cheval, Nuits d'otobre, furent d'une parfaite pureté. « L'équitation, a écrit M. Winston Churchill dans *Early Life*, n'a jamais mené personne au déshonneur. Bien des jeunes gens se sont ruinés en jouant sur un cheval, mais jamais en montant à cheval, à moins naturellement qu'ils ne se cassent le cou, ce qui, au galop, est une mort excellente. »

Sur cette vue sommaire mais juste le chroniqueur que nous sommes se rappelle Achille invectivant *Xanthe* et *Balie*, ses coursiers et Automédon, cocher du héros, revient dans nos souvenirs, saisissant le fouet éclatant à côté du maître dont « l'armure étincelle comme l'astre brillant du jour ».

CHARLES D'YDEWALLE.

A TRAVERS LA PRESSE

M. RENÉ MAYER ET LES SOCIALISTES

Ainsi que nous l'avions laissé prévoir, M. Jules Moch n'a pas réussi à dénouer la crise. Le Président de la République s'est donc adressé à un membre du groupe radical et c'est sur M. René Mayer que son choix s'est porté. Consulté, M. René Mayer a tout d'abord préconisé le rappel pur et simple de M. Queuille qu'il estimait mieux qualifié que quiconque pour mettre fin à la situation. Mais l'ancien Président du Conseil s'est récusé. M. René Mayer, ayant donc sollicité les suffrages de la Chambre, a été investi par 341 voix contre 183. Dans sa déclaration, il se déclarait prêt à verser la prime exceptionnelle de trois mille francs au maximum dans les conditions prévues par M. Jules Moch. Il se montrait également partisan du rétablissement de la liberté de discussion sur les salaires, dans le cadre des conventions collectives. On pouvait donc penser que, sur ces deux points, les socialistes s'estimeraient satisfaits. Leur groupe avait d'ailleurs décidé de voter l'investiture par 54 voix contre 36.

Mais cela ne signifiait pas qu'ils acceptaient la participation. Cette question devait faire chez eux le sujet de longs débats qui attestèrent quelque division dans le parti. La majorité parlementaire du groupe semblait acquise à la participation mais au sein du comité directeur, M. Guy Mollet avait réuni une faible majorité en sens contraire. Le communiqué suivant fut donc publié :

« Le comité directeur du parti socialiste maintient ses réserves à une participation au gouvernement René Mayer. Il mandate la délégation, désignée par le groupe et par le comité directeur, pour faire connaître au président du conseil investi les conditions formelles qu'il entend voir remplies pour une éventuelle collaboration.

« Le groupe parlementaire a pris acte du texte du comité directeur. Il décide, en conséquence, de poursuivre les conversations avec le président du Conseil investi pour savoir, s'il peut ou non, lui apporter sa participation. »

Quelles étaient les « conditions » mises par les socialistes à la participation ? M. Georges Altschuler, dans *Combat* en a énuméré trois :

« La présence dans l'éventuel cabinet de MM. Queuille et Petsche (le premier à la vice-présidence, le second aux Finances) ne se justifierait, selon la S.F.I.O., que par le maintien au Travail de M. Daniel Mayer, dont l'éviction, dans ce cas, constituerait un désaveu « intolérable » de la position prise, récemment, contre l'avis de MM. Queuille et Petsche, du ministre du Travail sur la prime d'attente.

Deuxième condition, moins formelle, semble-t-il : le ministère de la Défense nationale , attribué (?) à M. René Pleven (U.D.S.R.), doit être maintenu à M. Paul Ramadier, titulaire de ce poste dans l'ex-cabi-

net Queuille. Notons qu'il entrait dans les intentions de M. René Mayer de proposer à M. Ramadier une vice-présidence du Conseil.

Enfin, prenant prétexte d'une exigence identique opposée à M. Jules Moch par le M.R.P., les socialistes, réclamant implicitement le secrétariat à l'Information (candidat : M. Jean Meunier, député d'Indre-et-Loire), demandent qu'en aucun cas la Justice et l'Information ne soient confiées à deux personnalités d'un même parti. »

Simple question de portefeuilles, on le voit une fois de plus. *Franc-Tireur* approuve, bien entendu les exigences socialistes en ce qui concerne le retour de M. Daniel Mayer et déclare que « sa présence dans le cabinet serait le seul garant de l'exécution des engagements pris par M. René Mayer sur l'attribution de la prime d'attente et le retour immédiat à la liberté des salaires ». C'est faire bien peu de cas de la parole de M. René Mayer. Mais, dans son éditorial, ce journal s'élève à des considérations d'apparence plus noble. Il relève cette déclaration extraite d'un communiqué de l'Assemblée des cardinaux et évêques de France :

« Sur le plan national, le climat social n'est pas sain, la justice sociale n'est pas réellement respectée, trop de souffrances s'aggravent parmi les économiquement faibles, trop de salaires sont anormalement bas, trop de menaces de chômage pèsent sur les familles ouvrières. »

On s'étonnera peut-être de voir *Franc-Tireur* faire appel à de si hautes autorités spirituelles. Mais c'est, en définitive, pour dicter sa règle de conduite au parti socialiste. Il paraît que ses membres doivent s'inspirer de tels avis dans la détermination de « leur tactique présente », comme le prouve ce qui suit :

« Et c'est sans doute parce qu'il a bien pesé tous les dangers de l'actuelle conjoncture française que l'hebdomadaire travailliste « New Statesman and Nation » conseillait hier aux socialistes français d'envisager sérieusement de quitter le gouvernement et « de se battre sur un programme social-démocrate, franc et dénué de compromis, dans l'atmosphère plus tonifiante de l'opposition. »

C'est ce qu'ont déjà compris pour leur part les socialistes belges, allemands, et la grande majorité des socialistes italiens.

C'est ce qu'ont également compris de nombreux militants de notre S.F.I.O., et parmi eux des membres du comité directeur.

Devant la coalition des forces réactionnaires conservatrices pseudo-libérales, le socialisme, s'il veut demeurer fidèle à ses origines et reconquérir tout la classe ouvrière aux idées démocratiques, ne peut pas rester neutre ou complice. Il doit se retremper et se raffermir « dans l'atmosphère plus tonifiante de l'opposition. »

Nous voilà vite redescendus aux considérations électorales. Car il ne s'agit pas d'autre chose et cette « atmosphère plus tonifiante de l'opposition », en évitant aux socialistes les responsabilités du gouvernement dans une période difficile, leur assurerait en 1951, de gros avantages quand il leur faudra solliciter le renouvellement de leur mandat. Ils pourront de nouveau préconiser un programme auquel leur effacement du pouvoir aura rendu une virginité et démontrer que nous aurions connu le bonheur s'ils avaient été écoutés.

En attendant, M. René Mayer a consulté M. Léon Blum sur les questions Daniel Mayer et annexes. Aucun communiqué n'a été publié à la suite des entretiens de Jouy-en-Josas. Et aucun article de M. Léon Blum n'a éclairé le lendemain les lecteurs du *Populaire*. M. Jacques Fauvet, dans le *Monde*, a dit là-dessus assez nettement ce que chacun pressent :

« L'idée de plusieurs dirigeants socialistes et de M. Léon Blum est sans doute de revenir à M. Henri Queuille. Et il n'est pas assuré que certains radicaux ne soient pas socialistes sur ce point. Les uns et les autres tiendraient l'ancien président du Conseil comme l'homme le plus capable de diriger la majorité, ainsi que l'a écrit M. Léon Blum au début de la crise, le seul capable, ajoutent volontiers d'autres conseillers. Ainsi le paradoxe serait complet d'un groupe regrettant l'homme qui a refusé la fameuse prime tant réclamée par lui, et récusant celui qui après M. Jules Moch l'a consentie telle qu'elle était demandée. »

Mais M. Queuille, désireux de mettre fin à toute équivoque, a fait savoir de la façon la plus nette qu'il déclinerait toute offre nouvelle. Ce dont le félicite, dans le *Figaro*, M. Louis-Gabriel Robinet qui ajoute :

« Ce ferme propos va-t-il faire cesser ces absurdes tergiversations dont la France finalement risque de faire les frais ?

On veut le penser.

On veut espérer aussi que MM. Daniel Mayer, Guy Mollet et leurs amis prendront conscience de leurs responsabilités. »

L'extrême-gauche n'est guère plus tendre pour les socialistes et l'*Humanité* résume ainsi la situation :

« Vous me direz que ce qui se passe est vraiment curieux :

— Les socialistes, n'ont-ils pas, jeudi, fait confiance à René Mayer en votant son investiture ?

— Assurément ; le groupe socialiste est même le seul groupe qui ait voté pour René Mayer comme un seul homme. Pas un bulletin n'a manqué.

— Alors ?

— C'est qu'il n'existe pas réellement de désaccords politiques entre René Mayer et les dirigeants socialistes. Tout le monde a constaté que la déclaration ministérielle de René Mayer ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle de Jules Moch. »

On y relevait néanmoins quelques petites différences, notamment sur l'Indochine. Mais l'*Humanité* ne s'en embarrasse pas. Et c'est d'ailleurs que sont venues, comme on sait, les difficultés de M. René Mayer. Il en résulte, en tous cas, que les socialistes, d'un côté comme de l'autre, ont fait singulière figure et que les fidèles du parti seront sans doute les seuls à manquer de le reconnaître. Leur obstination à prolonger une crise déclenchée par eux sans raison, que réprouve M. Léon Blum et que déplorent la plupart des parlementaires S.F.I.O., n'a pas été à leur honneur.

Après de nouveaux entretiens avec M. René Mayer qui se déclarait prêt à accepter la plupart de leurs conditions, l'accord est venu de nouveau buter sur le choix de M. Daniel Mayer qu'on voulait imposer à M. René Mayer au besoin contre la volonté du parti radical. Les S.F.I.O., par pure solidarité de parti, se sont donc obstinés à maintenir dans le gouvernement l'auteur d'une scission qu'ils étaient les premiers à regretter. Telles sont les règles du jeu parlementaire.

Après s'être employé en vain à sortir de cette situation extravagante, M. René Mayer a dû renoncer à sa mission. Sa déclaration à la presse définit le conflit et juge ceux qui l'ont provoqué :

« Président du Conseil investi par l'Assemblée Nationale à la majorité de 341 voix, j'ai tout tenté pour constituer un gouvernement dans lequel les départements ministériels eussent été répartis équitablement entre les divers groupes de la majorité.

Mes offres n'ont pas été agréées par le parti socialiste. Je n'avais cependant prononcé d'exclusive contre aucun homme, mais il m'a été demandé d'attribuer certains ministères à des personnalités déterminées.

J'ai considéré que je ne devais pas m'incliner devant ces exigences. C'était mon droit dans l'esprit et la lettre de la Constitution : c'était mon devoir comme chef du gouvernement que je voulais constituer et dont j'aurais eu à assumer la pleine responsabilité. »

M. Vincent Auriol a fait appel ensuite au M.R.P. en la personne de M. Georges Bidault. Si cette nouvelle tentative échoue, nul ne cache que M. Queuille reste l'homme désigné pour constituer un gouvernement viable.

LE ROI LÉOPOLD ET LA CAPITULATION BELGE

Le roi Léopold III a remis à M. Gaston Eyskens, premier ministre de Belgique une longue déclaration concernant les circonstances dans lesquelles il a été amené à capituler le 28 mai 1940. Ce texte a été communiqué en vue de sa diffusion à M. Bradford, vice-président de l'agence américaine United Press. Le document insiste tout d'abord sur les moyens purement défensifs de l'armée belge. Il rappelle ensuite que la mort accidentelle du général Billotte, avait privé les armées du Nord de toutes directives. Réduite à se replier vers la France, l'armée belge en fut empêchée comme les forces françaises elles-mêmes dont une partie fut évacuée à Dunkerque. Cette retraite creusa un vide dans le flanc droit des Belges :

« Le 27 mai, M. Churchill envoya au général Gort un télégramme ainsi libellé : « Il est maintenant nécessaire de prévenir les Belges. Il est souhaitable que vous ayez un contact personnel avec le roi. Keyes y pourvoira. Nous leur demandons de se sacrifier. »

« Ce message tardif ne put être mis à exécution, et resta ignoré du commandement belge.

« Le 27 mai, un envoyé spécial du général Gort vint annoncer au roi qu'en raison de son grand front, la B.E.F. était hors d'état d'exécuter la contre-offensive demandée en direction de Courtrai. Le commandant en chef britannique recommandait de nouveau à l'armée belge de retraiter sur l'Yser. Le roi répondit en remettant aux attachés militaires anglais et français, les colonels Haily et Hautecœur, une note dans laquelle il exposait l'importance stratégique du maintien de la ligne de la Lys pour la protection des armées anglaises et françaises. Ayant ainsi dégagé sa responsabilité, il commença, dans la mesure du possible, la retraite vers l'Yser, et en avertit le général Gort. »

Le 27 mai, le front belge fut percé sur 15 kilomètres. Il fut possible d'en aviser le général Weygand mais l'état-major belge dut renoncer à atteindre les Anglais qui avaient fait sauter le central téléphonique de Lille.

« C'est dans ces conditions, conclut le document, que le roi, avant de cesser une lutte devenue impossible, prit les dernières mesures de protection pour les armées anglo-françaises.

« Ne pouvant être d'aucune utilité à la B.E.F. — écrit l'amiral Keyes au général Gort — ayant fait sortir les eaux de l'Yser, ayant miné les ponts et convoyé toutes les forces françaises jusqu'à l'autre rive de l'Yser, il (le roi) capitula, afin d'épargner un plus grand massacre à son peuple si éprouvé.

« Tandis que les drapeaux de l'armée belge étaient mis en sûreté à l'abbaye de Saint-André-lès-Bruges, à 17 heures, un parlementaire belge était envoyé au commandant allemand pour demander les conditions « d'une suspension du feu ». Les missions française et anglaise en avaient été dûment averties.

« A 23 heures, le parlementaire revint : l'ennemi exigeait « la capitulation sans conditions ». Cette solution, purement militaire, n'enga-

geait en rien l'avenir politique du pays. Le roi l'accepta. Il fit répondre : le 28 mai à 4 heures. »

« En fait, le combat repris à l'aube, ne s'éteignit que vers 8 heures. Au retour du parlementaire, une nouvelle note fut envoyée aux Anglais et aux Français, mais elle ne devait plus leur parvenir.

« Le 28 au matin, un memorandum sur les événements des dernières vingt-quatre heures fut remis au général Champon ; et l'attaché militaire belge auprès du gouvernement français, le général Delvoye, qui avait rejoint l'armée belge le 27 mai, reçut l'ordre de regagner son poste à Paris. Le même jour, le roi écrivit au président des Etats-Unis et au pape pour leur faire connaître la situation. »

Cette déclaration a fait grosse impression à Bruxelles. Elle semble destinée à informer les Belges en vue du referendum. Ajoutons que le Roi a fait savoir qu'il abdiquerait s'il obtenait moins de 55 0 /0 des voix. A la Chambre, M. Spaak a demandé au Premier ministre si, en transmettant ce texte à une agence américaine, il avait entendu couvrir l'acte du Roi. M. Eyskens a répondu qu'il s'était simplement conformé à une pratique admise puisque plusieurs chefs de gouvernement ont déjà remis à des tiers des notes émanant du Roi. Il ne s'agit nullement, a-t-il ajouté, de prendre part à la campagne pour la consultation populaire.

UN HOMMAGE AU PRÉSIDENT HERRIOT

Après la séance au cours de laquelle les communistes, dressés contre M. Jules Moch, insultèrent le président Herriot et firent scandale par leur grossièreté, des représentants de tous les partis s'unirent pour stigmatiser de telles mœurs. M. Herriot, en quelques paroles rappela que chacun des prétendus cas litigieux relevés par les communistes avait été examiné et réglé par le bureau.

« Cela dit, ajouta-t-il, il faut que l'on sache que je n'oublierai pas les outrages qui m'ont été adressés par paroles et par écrits. J'ai aussi le devoir de dénoncer ici le degré de bassesse où sont descendues nos mœurs parlementaires. »

Puis M. Le Troquer fit adopter la motion suivante que contresignèrent six présidents de groupes :

« L'Assemblée nationale, profondément indignée par les outrages adressées à son président, flétrit les députés communistes qui s'en sont rendus coupables et exprime à M. Edouard Herriot sa déférente et affectueuse confiance. »

MENUS-PROPOS

OCTOBRE A PARIS

Dans le même temps où le vent d'automne fait tomber, suivant son caprice, une par une ou en rondes folles, les rousses feuilles des arbres, les expositions font leur réouverture à une cadence accélérée. Paris est en pleine période de trépidation. Une frénésie de la vitesse s'empare de ses habitants. Un quotidien embouteillage encombre ses artères. En des vers satiriques fameux, déjà Nicolas Boileau se plaignait des *Embarras de Paris*, aujourd'hui nos chansonniers montmartrois s'en chargent, soutenus par le chœur des piétons. Mais cette fois les difficultés sont telles qu'elles ne finiront pas par des chansons. Notre préfet de police, M. Roger Léonard, aborde courageusement ce sujet, il faudra toute son expérience et tout son zèle pour le bien régler. Souhaitons que le Parisien, qu'il soit à pied ou en voiture, se montre assez raisonnable pour faciliter la lourde tâche de son préfet.

***

L'avenue Alexandre-III, dans la première quinzaine d'octobre, fut à l'honneur. Jamais encore dans ses annales elle n'a été aussi fréquentée. C'est que deux grandes manifestations, de deux genres bien différents attirèrent les visiteurs : au Grand Palais eut lieu la *Première partie du XXXVI^e^ Salon de l'Automobile et du Cycle*, au Petit Palais l'exposition de *L'Art et la Fleur*. D'un côté de l'avenue, le triomphe des mathématiques et de la mécanique, de l'autre côté, l'apothéose de la nature, de l'art et de la poésie.

Le succès du salon 1949 est dû en grande partie à ce que, pour la première fois, depuis cette dernière guerre il n'y eut pas seulement des visiteurs-amateurs, il y eut des visiteurs-acheteurs, puisqu'il n'est plus besoin désormais de licence pour acquérir une voiture.

On fit une très large part aux exposants étrangers et le public ne leur ménagea ni l'enthousiasme ni l'admiration ; il eut raison. Mais nous pouvons être fiers et à juste titre de nos constructeurs et carrossiers français : ils nous paraissent imbattables. Ceux qui avant tout cherchent un moyen de transport le moins onéreux possible s'empressaient autour de la 2 CV 4 litres Citroën, ou de la 2 CV 5 litres Rovin, ou bien encore près de la 3 CV 5 litres et demi Simca. Ils examinaient aussi et avec attention les prototypes de la 2 CV 5 litres Julien, et de la 4 CV 6 litres Rosengart. Quant au succès que remporta la 4 CV 6 litres Renault, il n'eut d'égal que celui de la *Dyna* 3 CV 6 litres des usines Panhard, et de la 203 7 CV 9 litres Peugeot. On admira pareillement l'élégante et spacieuse *Vedette* 12 CV 11 litres Ford ; ainsi que la belle et bonne 13 CV 13 litres Hotchkiss. Devant les Talbot, les Delage et les Delahaye, la contemplation du public devenait aussi méditative que devant la sortie du paddock un jour de grande épreuve.

Il y aurait encore beaucoup de

choses à dire sur le perfectionnement des moteurs, des soupapes et des cylindrées ; mais il faudrait la compétence d'un technicien, et malgré toute sa bonne volonté, un profane n'y suffit pas.

***

La Société nationale d'Horticulture de France a organisé, comme tous les ans en cette saison, une exposition de fleurs et de fruits. Mais cette année ses membres ont voulu donner à leur exposition une présentation nouvelle et artistique, afin que les qualités des productions florale et fruitière de notre pays, en valeur dans un cadre digne de leurs efforts, nous apparaissent dans tout leur éclat. La municipalité de Paris comprenant ce désir a mis à la disposition de la Société les superbes galeries du Petit Palais.

Bien peu nombreux sont les humains qui n'aiment pas les fleurs. Ne sont-elles pas le sujet du premier émerveillement de l'enfance, le décor harmonieux et intime de l'âge mûr, les compagnes reposantes et délicieuses de la vieillesse ? Et si lors de notre adolescence, au début d'un cours de botanique, on nous définissait la fleur « comme l'ensemble des organes de la reproduction des végétaux », il nous fallait faire un véritable effort pour retenir cette petite phrase toute sèche, qui semblait n'avoir aucun rapport avec les gerbes multicolores dont nos bras étaient chargés après les promenades du jeudi à travers les prairies. Et pourtant nos horticulteurs français ont dû apprendre comme nous cette donnée première de la fleur, mais mieux que nous assurément. Ils sont arrivés par un travail acharné, par leurs recherches, par leur persévérance à nous montrer des espèces rarissimes, des coloris nouveaux, des corolles gigantesques, qui mêlés avec un goût très sûr aux tapisseries d'Aubusson, aux statues, au mobilier ancien, aux objets d'art du Petit Palais formèrent un ensemble magnifique dont les visiteurs gardent un souvenir ébloui.

Le parterre de l'entrée était déjà une splendeur et tout le long du parcours le regard jouissait du plus joli spectacle. Une première salle toute tendue de draperies marron sur lesquelles se détachaient trois belles tapisseries était garnie de chrysanthèmes de Corée jaunes et mauves. La deuxième salle tendue de bleu avait en son centre un carrosse doré recouvert entièrement d'œillets et de glaïeuls roses où de place en place émergeaient des « fleurs oiseaux » aux nuances chaudes. Et, formant un dôme aérien, un groupe d'ombrelles de tulle ; décor digne des fêtes de la Côte d'Azur. A côté une maison très connue avait transformé la salle en véritable marché provençal où les éventaires disparaissaient sous une profusion de fruits à l'ombre des mimosas fleuris. Puis un coin de salon richement paré de meubles modernes de Leleu nous offrait, par ses corbeilles de somptueuses fleurs blanches, l'aspect d'un beau soir de fiançailles. La salle suivante présentait un heureux contraste, décorée qu'elle était de vases et de poteries étrusques n'ayant pour toute garniture, mais une garniture très fournie, que ces plantes rares et bien jolies, les *Bilbergia rhodocyana*.

Ensuite une très petite salle portait l'inscription : *L'électricité et les fleurs*, et une combinaison d'éclairage indirect mettait en valeur fleurs diverses, oiseaux variés. On arrivait alors à une suite de grandes salles où des palmiers altiers prêtaient leurs feuillages, agrémentant ainsi une riche présentation d'émaux rares, d'ivoires fragiles, de faïences précieuses enfermés dans des vitrines. Enfin dans une enfilade de vastes pièces le visiteur voyait des tables anciennes de genres et d'époques différents : Henri II, Régence, Louis XIV sur lesquelles d'innombrables corbeilles de fruits, de surtouts de fleurs créaient une atmosphère de joie, aussi bien qu'en la plus grande salle où les cristaux, les vasques, les porcelaines rivalisaient d'éclat avec les fleurs les plus variées.

Partout de l'harmonie. Ici un décor de chasse fait de bruyères, de feuillages roux, de faisans, de perdrix ; là une pièce dont le sol dispa-

rait sous les cyclamens roses, les murs sous de lourdes draperies marine devant lesquelles est disposée une table rectangulaire de fer forgé gris et or très artistement travaillé ainsi que les beaux candélabres argent qui ornent chaque bout, œuvres du maître Gilbert Poillerat.

Partout de la grâce. Surtout en cette salle réservée à la *fleur ailée*, à la *fleur insectiforme*, c'est-à-dire aux luxueuses orchidées dont on voit une collection inégalable.

Partout de la poésie. N'en était-elle pas imprégnée, cette chambre grise et argent, chambre de jeune femme où une douce lumière était répandue aussi bien sur les objets de grand luxe, que sur les admirables fleurs qui la décoraient ? Et rien n'était plus poétique qu'un vieux coin de Venise envahi par un flot de fleurs miraculeuses !

La visite de l'exposition du Petit Palais était tout simplement une halte bénie, un instant enchanteur, dont chacun gardera le souvenir. Merci à la Société d'Horticulture de France.

***

Une série de cérémonies ont commémoré le centenaire de la mort de Chopin. On sait que Chopin est mort le 17 octobre 1849 à Paris, place Vendôme. La *Revue* a publié à ce sujet un émouvant article de M. Auguste de Radwan qui est depuis bien des années un des plus fervents et un des plus brillants interprètes de Chopin.

En juillet a eu lieu à Nohant une cérémonie au cours de laquelle M. André Maurois a prononcé au nom de l'Académie française un fort beau discours. En octobre le centenaire de la mort de Chopin a été célébré dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne où M. Yvon Delbos, ministre de l'Education nationale, a pris la parole. Et à la fin du mois s'est ouverte à la Bibliothèque nationale une exposition Frédéric Chopin. Enfin deux autres cérémonies, l'une à la Madeleine, l'autre au Père-Lachaise, ont honoré la mémoire du grand musicien.

***

Les fêtes béarnaises du quatrième centenaire de la mort de Marguerite de Navarre ont été fort brillantes. Pour célébrer le souvenir de celle qui fut la sœur de François Ier, la mère de Jeanne d'Albret, la grand-mère d'Henri IV, le château de Pau avait organisé une remarquable exposition. Rien n'y manquait, ni les tapisseries auxquelles elle s'est tant intéressée, ni les documents rares fournis par la Bibliothèque de Pau, par la Bibliothèque nationale, par la Bibliothèque Mazarine. Dans trois petites salles du château de Pau ont été réunies toutes les pièces touchant Marguerite de Navarre, ses résidences, son activité intellectuelle. Il y avait là, parmi d'autres trésors, une plaquette unique de Ronsard, l'*Epithalame* d'Antoine de Bourbon et Jeanne de Navarre (1549), une lettre de Marguerite à Charles-Quint écrite au moment où François Ier était prisonnier de l'Empereur pour demander un traitement moins rigoureux, un manuscrit de l'*Heptaméron*, contemporain de la reine, et le *Miroir de l'âme pécheresse de Marguerite*. Cette manifestation très bien organisée, et à laquelle la Bibliothèque de Pau a travaillé avec un zèle intelligent, a été très appréciée des visiteurs et a retenu l'attention de tous les lettrés.

***

Le 17 octobre, en la basilique métropolitaine de Notre-Dame, Mgr Feltin archevêque de Paris a fait célébrer un service solennel pour le repos de l'âme du cardinal Suhard, son prédécesseur. En présence du nonce apostolique Mgr Roncolli, de plusieurs cardinaux et de nombreux évêques et devant une assistance considérable et recueillie, son Eminence le cardinal Liénard a prononcé l'éloge funèbre du cardinal Suhard ; en des termes remarquables par l'élévation, l'indépendance et la fermeté, il a rappelé tout ce qu'avait accompli le cardinal de Paris et les épreuves auxquelles il avait fait face.

IL Y A CENT ANS

La principale discussion de l'Assemblée a porté sur les affaires de Rome. L'expédition française a eu pour objet d'empêcher la démagogie de triompher à Rome, et de permettre au Pape de rentrer dans ses Etats. La France est intervenue pour ne pas laisser à l'Autriche une occasion d'apparaître en puissance protectrice. Le Président de la République dans une lettre rendue publique a souhaité que le Pape donnât à ses Etats une administration libérale. Le Saint-Père dans un motu proprio a indiqué qu'il ferait certaines réformes, mais il n'a pas paru disposé à aller très loin dans cette voie. D'où l'indignation de la Montagne. M. Thiers a rédigé un rapport très mesuré où il déclare que les discussions sur ce sujet doivent être closes, et que le Pape a bien le droit de n'avoir pas sur l'organisation de ses Etats les mêmes idées révolutionnaires que M. Mazzini.

Là-dessus la controverse rebondit à l'Assemblée, et intervient M. Victor Hugo qui suppose un conflit entre M. Thiers et le Président de la République et paraît prêt à blâmer le Pape. Les chroniqueurs, tout en manifestant leur admiration pour le poète, sont sévères pour la politique de M. Victor Hugo. Ils constatent que le poète ne donne pas de lumières politiques. M. de Lamartine était plus lyrique ; M. Victor Hugo est plus dramatique ; mais ils ont tous deux de regrettables dispositions pour l'erreur.

M. de Montalembert a prononcé sur la question romaine un remarquable discours qui a produit une forte impression. M. de Montalembert aime la liberté, et précisément parce qu'il l'aime sincèrement, il a en horreur la démagogie qui discrédite et qui tue les institutions libérales. Ses paroles donnent une juste idée de ce qu'est la raison éloquente. Y a-t-il place pour elle dans une Assemblée où le langage devient grossier? Toujours est-il que l'Assemblée juge que la France a fait à Rome ce qu'elle devait et qu'elle n'a plus de raison d'y laisser des troupes.

***

A la date du 31 octobre le Président de la République a résolu d'essayer d'une nouvelle combinaison ministérielle. Le gouvernement qui se retire n'a pas eu, en dépit des difficultés variées, un échec devant la Chambre. La majorité est restée unie. Aussi est-ce dans cette majorité que le Président prend des hommes nouveaux. Cette perspective cause quelque émotion. Sous la Monarchie constitutionnelle, le pouvoir élu et législatif avait la prépondérance, et un ministère ne s'en allait que s'il était en désaccord avec l'Assemblée. La Constitution républicaine, beaucoup moins libérale, fait dépendre un ministère de la volonté du Président de la République. Que devient le régime représentatif ?

***

L'état de l'Allemagne paraît de plus en plus confus. Toutes les tentatives faites pour aboutir à l'unité allemande ont échoué. La Constitution de Francfort a fait la preuve de son impuissance. La Prusse a voulu recueillir l'héritage de Francfort évanoui, et elle a rêvé d'être le noyau et le centre de l'unité allemande. Son intérêt était trop visible. Aussi, dès que l'Autriche victorieuse en Italie et en Hongrie, s'est occupée de l'Allemagne, les petits Etats allemands se sont détachés du projet de la Prusse. Pour le moment les petits Etats allemands, tout en restant particularistes, semblent accepter le duumvirat de l'Autriche et de la Prusse.

***

A Madrid ont eu lieu en trois jours les péripéties d'un épisode politique extraordinaire. Le roi a renvoyé son ministère. Mais le nouveau ministère composé avec l'aide de quelques conjurés qui avaient participé à la manœuvre contre le gouvernement a paru tout de suite ridicule. Il a été impopulaire avec éclat. Si bien que le duc de Valence

a été rappelé et a reconstitué son ministère. Tout est redevenu calme et les fonds publics qui avaient baissé ont remonté.

***

Les journaux annoncent que les travaux du canal de la Marne au Rhin sont poussés très activement et qu'ils seront terminés dans quelques mois.

***

Les chroniqueurs se plaignent de l'extrême médiocrité de la production littéraire et dramatique. Assurément les temps révolutionnaires sont peu favorables à la littérature. Le public est excédé par les libelles ou les livres consacrés aux transformations de la société, au progrès, et au bonheur futur de l'humanité. Et que lui offre-t-on pour le divertir ? Une pièce de M. Antoine Dumas, qui n'est pas grand chose, et une médiocre comédie tirée de *Graziella* qui n'a rien de lamartinien. Le Théâtre Français est particulièrement critiqué. Il y a heureusement le Théâtre Italien, et le *Prophète* de M. Meyerbeer. Mais où est le temps des bonnes comédies de M. Scribe et des charmants proverbes de M. Alfred de Musset ?

LES LIVRES

MANUEL D'ARCHEOLOGIE GRECQUE. LA SCULPTURE, V^e^ ET IV^e^ SIECLES, par Charles Picard ; 1 vol. Picard.

C'est la période capitale de l'art grec que M. Charles Picard étudie dans ces quatre volumes denses, nourris de faits, de documents et d'idées. Elle est dominée par les noms de Phidias, de Praxitèle et de Scopas et nous offre quelques-unes des œuvres les plus pures que l'humanité ait connues. Les volumes s'étendent jusqu'à l'époque appelée hellénistique, c'est-à-dire jusqu'après la mort d'Alexandre, et le classicisme grec y apparaît avec ses formes nobles et son beau sentiment plastique. Cette évolution nous conduit insensiblement de la perfection des statues ou bas-reliefs contemporains du Parthénon, à la naissance d'un inévitable académisme, et il faut admirer la science avec laquelle l'auteur, en ces époques parfois confuses, éclaire tant de délicats problèmes d'attributions ou de chronologie.

Nous lui devons ainsi l'œuvre exhaustive qui était indispensable pour l'étude d'un des moments cruciaux de l'histoire de l'art. Venant après ces siècles, que M. Picard a déjà magistralement étudiés et où régnaient des traditions d'ateliers, le V^e^ et le IV^e^ siècles voient s'affirmer les individualités les plus originales, celles qui permettent de mesurer la grandeur de la civilisation hellénique, une des plus « humaines » qui aient existé.

LETTRES DE GRECE, par Gustave Flaubert, publiées par Jacques Heuzey avec des notes comprenant une lettre inédite, frontispice sur bois de Constant Lebreton, hors-texte sur bois de Blaise Monod ; 1 vol. in-8° tiré à 775 exemplaires. Edition du Péplos.

Dans ce beau volume de luxe, M. Jacques Heuzey a réuni les lettres que Flaubert, qui accomplissait alors en compagnie de Maxime du Camp son grand voyage en Orient, adressa de Grèce à sa mère et à Louis Bouilhet, durant l'hiver 1850-1851. Bien qu'il ne la vît que dans la mauvaise saison, par des temps maussades qui ne mettaient pas en valeur ses beautés, la Grèce enthousiasma Flaubert plus que ne l'avait fait l'Orient et le plongea dans un « état olympien ». Cette admiration se manifeste non seulement dans les lettres mais dans les Notes de voyage de l'écrivain. Les éclaircissements de M. Jacques Heuzey, qui complètent le texte de Flaubert, utilisent ces Notes de voyage et le lecteur saura gré au commentateur d'avoir détaché maintes citations de ces notes pour les placer en regard de tels passages des lettres.

LES LIVRES

MA TRAVERSEE, par Georges Lecomte, de l'Académie française ; 1 vol. in-8° de 608 pages. Robert Laffont.

M. Georges Lecomte a parcouru une belle et longue carrière littéraire ; tout jeune, il s'est illustré au théâtre, puis dans la critique d'art et ensuite dans le roman. Ses treize présidences de la Société des Gens de Lettres lui ont donné l'occasion de défendre avec éclat les droits moraux et matériels de ses confrères. Enfin il exerce les hautes fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie française. C'est dire qu'il a connu toutes les célébrités de son temps, poètes, romanciers, auteurs dramatiques, artistes, aussi bien que les hommes d'Etat en vue et les grands chefs militaires, qu'il a été dans les meilleures conditions pour observer les personnages, les mœurs et la vie de son époque. C'est la somme de ses observations et de ses souvenirs qu'il livre dans Ma Traversée. Nous le suivons depuis son arrivée à Paris alors que, jeune étudiant en droit et attaché à un ministère, avide de ne rien laisser échapper des spectacles multiples et passionnants que Paris offre à des yeux de vingt ans, il rêve déjà de la gloire de l'écrivain ; nous assistons à ses succès de la vingt-deuxième année au Théâtre Libre que vient de fonder André Antoine, à ses luttes pour défendre les maîtres de l'impressionnisme, Pissaro, Monet, Renoir et quelques autres, encore si discutés dans les dernières années du XIX^e^ siècle et dont il assure le triomphe par ses articles où l'enthousiasme s'associe à la sûreté du goût. Que de figures et de scènes du monde littéraire dans les pages de Ma Traversée ! Verlaine, Moréas, les cafés en vogue d'alors, les soirées de La Plume au Soleil d'Or, boulevard Saint-Michel, Goncourt et les familiers de son Grenier, Alphonse Daudet, Degas aux mots féroces, Rodin, etc... La bienveillance est un des traits caractéristiques de M. Georges Lecomte ; cependant maintes pages ironiques de Ma Traversée retiennent l'attention par leur verve, d'ailleurs sans méchanceté, telles celles consacrées à un fameux collectionneur et amateur d'art dont la vanité s'étalait avec trop de complaisance. Ma Traversée offre au lecteur un ample tableau, coloré et vivant, aux épisodes variés, de Paris entre 1885 et ces toutes dernières années.

LA FRANCE DE M. FALLIERES, par Jacques Chastenet, de l'Institut ; 1 vol. in-16. Arthème Fayard.

L'époque de la présidence d'Armand Fallières, 1906-1913, constitue, ainsi que l'explique M. Jacques Chastenet dans son avant-propos, une période caractéristique de notre histoire d'avant-hier. Les premières années du XX^e^ siècle ne font, politiquement et socialement, par les mœurs comme par les idées, que prolonger les dernières du XIX^e^ siècle. Mais 1905, avec la manifestation bruyante du Kaiser à Tanger, ouvre une nouvelle période : le vrai XX^e^ siècle commence, avec ses terribles menaces et sa hantise de la guerre. Dans son livre que liront, avec un plaisir mêlé de quelque mélancolie, ceux qui ont connu l'époque Fallières, et qui ne piquera pas moins la curiosité des « jeunes », du moins de ceux qui ne font pas table rase du passé. M. Jacques Chastenet trace un tableau de ces années où l'on connaissait encore la douceur de vivre et où le peuple français était épris de liberté. C'était au reste une entreprise ingrate ; rien n'est plus difficile que d'écrire l'histoire des années relativement proches ; le plus grand inconvénient est le manque de recul. « L'histoire d'avant-hier, a écrit Guizot, est la moins connue ; celle d'hier la plus oubliée. » La tâche était d'autant plus ardue que l'auteur ne se proposait pas seulement de retracer l'histoire politique et diplomatique du septennat de M. Fallières ; élargissant son sujet, il s'est attaché à dépeindre les mœurs des différentes classes de la société, à Paris comme dans les villes de province et à la campagne, à passer en revue l'activité économique, à indiquer les grands courants de la pensée française durant ces années, à évoquer le mouvement scientifique, littéraire et artistique, etc... Le travail de documentation et de mise en œuvre était à faire reculer plus d'un historien laborieux. M. Chastenet s'est courageusement attelé à cette besogne écrasante et, en dépit des difficultés, il a abouti à une remarquable réussite. Son livre, débordant de faits, de notions, d'idées, de considérations, est des plus vivants et il se lit avec beaucoup d'agrément. Emporté par son récit où il a su mettre en lumière les traits distinctifs et l'originalité de la période envisagée, on tourne les pages avec entrain.

LES LIVRES

SAIGON SANS LA FRANCE, par Jacques Le Bourgeois, 1 vol. in-16. Plon.

M. Jacques Le Bourgeois, à qui on doit des relations de voyage aux Indes, en Ecosse ou en Laponie, a commencé fort jeune ses randonnées à travers le monde dont il sait faire valoir les aspects pittoresques et inconnus. Il publie aujourd'hui les impressions qu'il a accumulées au cours d'un long séjour en Indochine durant la dernière guerre. Il s'attache particulièrement à décrire la période qui s'étend du coup de force des Japonais en mars 1945 à la capitulation de Tokio et a l'arrivée en Extrême-Orient des troupes du général Leclerc. Appréhendé par la Gestapo japonaise, il est en mesure de relater l'affreuse vie que les gendarmes nippons faisaient subir à leurs prisonniers enfermés dans des « cages », où hommes et femmes subissaient la cruauté de bourreaux exaspérés par l'imminence de leur défaite. En août 1945, la fin des hostilités en Extrême-Orient ouvre les prisons et les camps de concentration. Les Européens se croient sauvés, alors que s'affirme la puissance du Viet-Minh dont les troupes sont armées et encadrées par des Japonais désireux de continuer la lutte en dépit de l'armistice. Des repris de justice indigènes rallient ce parti et organisent les premiers massacres de Saïgon. Les Français se trouvent sans défense, l'ancienne administration est détruite et la nouvelle est lente à se reformer. C'est ainsi que commence la longue guerre d'Indochine. On lira avec intérêt cet ouvrage qui relate une succession de faits en général peu connus des Français de la Métropole.

LAURENT LE MAGNIFIQUE, par Fred Bérence, in-8°. La Colombe.

On a célébré cette année de nombreux centenaires qui ont peut-être fait oublier le 500e anniversaire de la naissance de Laurent de Médicis, grande figure qui domina l'Italie au XVe siècle. M. Fred Bérence a publié à cette occasion, un livre qu'il intitule **Laurent le Magnifique ou la quête de la perfection.** Après avoir montré par l'histoire des Médicis les raisons de leur grandeur, il nous montre le jeune Laurent faisant son éducation artistique sous la directon des Brunelleschi, Donatello, Michel Ozzo, puis son apprentissage d'homme d'Etat sous la direction de son père. Les chapitres suivants sont consacrés à Laurent et Julien ou les frères amis, à la conjuration des Pazzi, à Laurent prince des arts et prince de la paix, à son goût pour les livres, à ses qualités de chef militaire, à son rôle de médiateur de l'Italie, pour conclure par son rôle de pacificateur ainsi que d'arbitre politique et artistique et, enfin, le 8 avril 1492, par sa mort, en pleine force et au sommet de la gloire. Cette biographie solidement documentée, qui reste d'une lecture aisée, mérite de retenir l'attention.

LE BRESIL, TERRE D'AVENIR, par Stephan Zweig, 1 vol. in-8°, illustré. Albin Michel.

Traduit de l'allemand par Jean Longeville, voici un des derniers ouvrages publiés par le grand écrivain autrichien, Stephan Zweig. Il acquittait ainsi une dette de reconnaissance au Brésil qui fût son dernier refuge. Retiré à Pétropolis, station d'été située dans la montagne, c'est là que le 22 février 1943, apprenant le désastre de Pearl Harbour, l'écrivain et sa femme devaient se donner la mort. Le **Brésil, terre d'avenir** a été publié en Amérique pendant la guerre. Une édition française a paru à New-York en 1942 et, dans l'introduction qu'il écrivit pour cette édition, on relève ces lignes : « Du point de vue de la culture, le Brésil est aujourd'hui **terra incognita**, autant qu'elle l'était du point de vue de la géographie pour les premiers navigateurs. Je ne cesse de m'étonner de la confusion et de l'insuffisance des idées à propos de ce pays, chez des hommes même cultivés et prenant intérêt à la politique, alors que le Brésil est sans aucun doute destiné à être un facteur des plus importants dans le développement ultérieur de notre monde. » Partant de cette idée, Stephan Zweig, après avoir retracé un tableau coloré de l'histoire, de l'économie, de la culture brésiliennes, consacre à Rio-de-Janeiro, sa rade, ses jardins, ses montagnes et ses îles, à Saô Paulo, à ses sources de richesses agricoles et industrielles dues au café, à Bahia, à Récife, à Belen, à des visites au sucre, au tabac et au cacao, des pages pittoresques et colorées, pour terminer par un vol vers l'Amazone qui forme la brillante conclusion de sa vaste enquête. « Si le paradis terrestre existe quelque part sur la terre, il ne peut être loin d'ici », écrivait déjà Américo Vespuce. Et Stephan Zweig affirme à son tour que le Brésil est « l'un des pays du monde le plus digne d'être aimé ».

LES LIVRES

LES YEUX ACCUSATEURS, par Henry Bordeaux, de l'Académie française ; 1 vol. in-16. Dumas.

M. Henry Bordeaux a jadis écrit Murder Party, roman passionnant et dramatique au plus haut point, où l'élément psychologique, la peinture des caractères et des mœurs tient une très large place, mais qui, par certains côtés, est un roman policier d'une exceptionnelle qualité. Cette fois l'éminent écrivain a voulu écrire un vrai roman policier conçu selon toutes les règles du genre et il l'a dédié à M. Georges Simenon, un maître en cette sorte de récits. Si l'on en croit les dates mentionnées à la dernière page, M. Henry Bordeaux l'aurait composé en quinze jours. C'est là un véritable tour de force, car le romancier a réussi dans les Yeux accusateurs à captiver ses lecteurs et à les tenir en haleine jusqu'au dénouement. Une jeune fille orpheline de mère, mal accordée avec son père, de nature extrêmement nerveuse, a dû rompre ses fiançailles avec un homme de bonne origine, mais peu sympathique et au fond assez triste sire : le père s'est formellement opposé au mariage. A la suite de quoi la nervosité de la jeune fille s'est aggravée et elle a dû entrer dans une maison de santé des environs de Versailles ; elle y habite un pavillon isolé avec quelques autres malades. Un matin, on s'inquiète de ne pas la voir donner signe de vie, la porte de sa chambre étant fermée de l'intérieur. On ouvre celle-ci et on voit la jeune fille dans son lit, morte, dans une attitude qui révèle une intense frayeur ; ses yeux grands ouverts sont tournés vers la fenêtre, d'ailleurs fermée elle aussi. Y a-t-il eu crime, car on relève de légères traces de violence sur le cou ? Mais comment le meurtrier aurait-il pu pénétrer dans la pièce, porte et fenêtre étant closes ? Une enquête policière est ouverte ; les soupçons se portent sur le fiancé évincé, à l'actif de qui on relève de nouvelles actions indélicates ; mais un alibi bien établi le met hors de cause. Tel est en gros l'intrigue, à laquelle s'ajoutent des données accessoires exposées avec une habileté consommée. Nous ne révélerons pas le mot de l'énigme, afin de ne pas gâter le plaisir de ceux qui liront le roman.

VIENNENT DE PARAITRE

Pierre HUBAC

LES BARBARESQUES

(Collection Histoires d'outre-mer)

Une poignée de corsaires a lutté 500 ans contre toutes les flottes d'Europe.

Avec 16 pages gravures hors-texte..... **360 fr.**

Jacques RICHARD-MOLARD

AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

(Collection L'Union française)

Une synthèse complète et unique, par le directeur-adjoint de l'Institut français d'Afrique noire.

Avec cartes et 16 pages photos hors-texte..... **300 fr.**

Général M. CARPENTIER

LES FORCES ALLIÉES EN ITALIE

(Collection La seconde guerre mondiale)

Le rôle essentiel des troupes françaises, aux ordres du général Juin (auteur de la préface du volume) et les graves problèmes posés entre alliés.

Avec tableaux, fac-similé, 15 cartes et 2 photos hors-texte..... **390 fr.**

Éditions BERGER-LEVRAULT
5, Rue Auguste-Comte - PARIS (VI^e^)

ANYA SETON

LA TURQUOISE

Une héroïne passionnée trouve sa vérité

Un volume in-8 broché sous couvre-livre verni
HACHETTE

H. de VERE STACPOOLE

HARLEY STREET

Les clientes du docteur O'Flynn

Un volume in-8 broché sous couvre-livre verni
HACHETTE

GRANDS ROMANS ÉTRANGERS

Imprimé en France. — Imprimerie E. PIGELET, 189-191, boulevard Voltaire, PARIS (XI^e^)
Dépôt légal n° 345 — 4^e^ trimestre 1949. — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon.

AMIRAL DECOUX
Ancien Gouverneur Général de l'Indochine

A LA BARRE DE L'INDOCHINE

1940-1945

HISTOIRE DE MON GOUVERNEMENT GÉNÉRAL

In-8° carré avec 11 gravures hors-texte, dont une en frontispice et 3 cartes dans le texte. Sous chemise illustrée — 540 fr.

GÉNÉRAL GOURAUD
Membre de l'Institut

AU MAROC

1911-1914

SOUVENIRS D'UN AFRICAIN

publiés par le chef d'escadron PHILIPPE GOURAUD

Préface du Général JUIN

In-8° soleil avec 16 gravures hors-texte, et 3 cartes dont 2 dans le texte, 1 en dépliant — 375 fr.

ANDRÉ THOMAZI
Membre de l'Académie de Marine

LA GUERRE SUR MER

★ ★ ★

LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE

In-16 avec 7 cartes dans le texte — 240 fr.

FRANÇOIS CHARLES-ROUX
Ambassadeur de France

CINQ MOIS TRAGIQUES AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES

21 Mai - 1er Novembre 1940

In-8° carré — 480 fr.

PLON

On peut s'abonner à

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

chez tous les libraires, en particulier chez :

DÉPARTEMENTS ET UNION FRANÇAISE

Agen : Ferran, Gros ; **Aix** : de Bacquencourt, Goulard ; **Alger** : La Maison des Livres ; **Amiens** : Brandicourt, Léveillard ; **Angers** : Mira ; **Auxerre** : Bonnet ; **Avignon** : Chabal ; **Béziers** : Clareton, Canac, Ferlus ; **Bordeaux** : Féret, Mollat ; **Boulogne-sur-Mer** : Chiraux, Deligny ; **Bourges** : Auxenfans, Desquand ; **Brest** : Derrien, Gaborit ; **Caen** : Bigot, Marigny et Joly ; **Cahors** : Francès ; **Calais** : Denquin et Cie ; **Cannes** : Delannoy, Perrier ; **Carcassonne** : Cros-Vitalis, Gally ; **Casablanca** : Farairre ; **Chalon-sur-Saône** : Vve Rigollot ; **Chambéry** : Dardel ; **Chartres** : Lester, Rigal ; **Cherbourg** : Lanièce ; **Clermont-Ferrand** : Delaunay, Sarrassat, Larène, Martel ; **Coutances** : Lecerf ; **Dakar** : Moreau ; **Dieppe** : Dumortier et Vial ; **Dijon** : Damidot, L. Venot ; **Epinal** : Homeyer ; **Grenoble** : Arthaud, Didier et Richard ; **La Rochelle** : Pijollet, Samson ; **Laval** : Béhier, Gautron ; **Le Havre** : Dombre ; **Le Mans** : Graffin, Vadé ; **Lille** : Douriez, Giard, Tallandier ; **Limoges** : Ducourtieux, Duverger ; **Lyon** : Barthélemy, Demortière, Flammarion, J. Desvignes, Linsolas, Masson, Viricel et Vacher, Lardanchet ; **Marseille** : Ferran, Fuéri, Flammarion, Lacoustène, Maupetit ; **Metz** : Even, Hocquard ; **Montpellier** : Coulet, Dubois et Poulain, Julia ; **Mulhouse** : Barbe, Bisey, Pflieger ; **Nancy** : Berger, Didier, Dory ; **Nantes** : Beaufreton, Coiffard ; **Nice** : Barnoin frères, Verdollin ; **Nîmes** : Bertrand et Bourdy, Boniol-Béchard ; **Oran** : Manhès, Touboul ; **Orléans** : Loddé, Luzeray, Proutière-Huguet ; **Pau** : Dupont et Bordenave, Grenier ; **Perpignan** : Brun, Morat ; **Poitiers** : Bégnard, Labouygue ; **Rabat** : Céré ; **Reims** : Michaud ; **Rennes** : Behon, Larcher, Plihon ; **Roanne** : Lauxerois ; **Roubaix** : Bonnehon ; **Rouen** : Lepouzé, Lestringant, Van Moé ; **Saïgon** : Portail ; **Saint-Denis (Réunion)** : Librairie de la Réunion ; **Saint-Etienne** : Dubouchet, Font, Plaine, Vernay ; **Saint-Quentin** : Nougarède et Lestrat ; **Strasbourg** : Berger-Levrault, La Mésange ; **Tananarive** : Librairie de Madagascar ; **Toulon** : Guillemin, Rebufa, Montbarbon, Trinchero ; **Toulouse** : Didier, Labadie, Privat, Richard, Sistac ; **Tours** : Debien. Maillocheau, Tridon ; **Tunis** : Librairie « Jehanne d'Arc », Namura, Saliba ; **Valence-sur-Rhône** : Rey ; **Versailles** : Mercier, Némitz ; **Vichy** : Les Beaux Livres.

ÉTRANGER

Amsterdam : Scheltema et Holkema's ; **Ankara** : Librairie Hachette ; **Athènes** : Kauffmann ; **Bruxelles** : Dechenne, Editions universelles, Massardo, Office de Publicité ; **Bologne** : Zanichelli ; **Cap Haïtien** : L. Ed. Magny, Agent général pour Haïti ; **Genève** : Naville, Agent général pour la Suisse ; **Istanbul** : Librairie Hachette ; **Lausanne** : Payot, Rouge ; **Le Caire** : James Cattan, Agent général pour l'Egypte, Librairie du Papyrus ; **Liège** : Henry ; **Lima** : Brignoni-Picasso ; **Montréal** : Pony, Agence littéraire Atlantique ; **Oxford** : B. H. Blackewell ; **Padoue** : Gianotti ; **Rio-de-Janeiro** : R. F. Besnard ; **Rome** : Bocca, Signorelli, Agence du livre français ; **Sao Paulo** : R. F. Besnard ; **Turin** : Lattès ; **Utrecht** : Van Rossum.

Imprimé en France — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 4e trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon